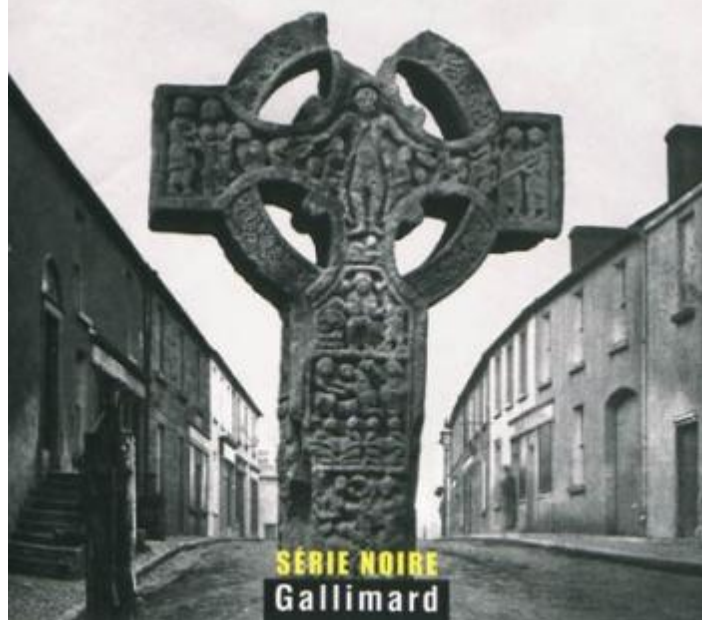


KEN BRUEN

Chemins de croix

Une enquête de Jack Taylor



SÉRIE NOIRE
Gallimard



KEN BRUEN

Chemins de croix

Une enquête de Jack Taylor



SÉRIE NOIRE
Gallimard

KEN BRUEN

Chemins de croix

Une enquête de Jack Taylor

*TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)
PAR PIERRE BONDIL*

GALLIMARD



Cet ouvrage a bénéficié d'une aide à la traduction de l'Ireland Literature Exchange, Dublin, Irlande. [www. irelandliterature. com](http://www.irelandliterature.com) [info@irelandliterature. com](mailto:info@irelandliterature.com)

Titre original :

CROSS

© *Ken Bruen, 2007.*

© *Éditions Gallimard, 2009, pour la traduction française.*

À

David Zeltersman... authentiquement noir

Jim Winter... un écrivain d'une sombre beauté

Gerry Hanberry... le poète du monde occidental

Croix : un ancien instrument de supplice.

Croix : quelqu'un dont il faut endurer l'exécrable humeur.

Croix : position des bras du boxeur étendu pour le compte.

1

« Porter sa croix n'est douleur que si l'on a conscience de le faire. »

Proverbe irlandais

Il leur fallut longtemps pour crucifier le gosse. Pas parce qu'il leur faisait des difficultés ; en réalité, il se montrait presque coopératif. Non, leur problème était de parvenir à enfoncer les clous dans ses paumes : sans arrêt, ils rencontraient des os.

Et durant tout ce temps, le gamin ne cessait de marmonner.

— Il pleure après sa mère, commenta le plus jeune.

La fille se pencha et constata avec surprise :

— Il prie.

Elle s'attendait à quoi, à une chanson ?

— C'est bientôt le jour, annonça le père en levant le marteau.

De fait, les premiers rayons de l'aube qui tombaient à l'oblique sur la petite colline et éclaboussaient de leur lumière la silhouette clouée sur la croix ressemblaient presque à un témoignage de sollicitude.

— Pourquoi tu n'es pas encore crevé, merde ?

Que répondre ? J'eus envie de lui dire : *J'ai vraiment fait le maximum, je voulais mourir. Honnêtement, survivre ne figurait pas dans mes intentions.*

Malachy était mon vieil ennemi juré, ma Némésis, et, comme cela se produisait entre les meilleurs ennemis irlandais du temps jadis, un jour, je lui avais même sauvé la mise.

C'était le plus gros fumeur que j'aie jamais rencontré, et Dieu sait que j'en ai connu. Il allumait justement une cigarette au mégot de la précédente.

— Ce pauvre connard qu'ils ont tué, c'était pas le bon.

Joli, dans la bouche d'un prêtre, non ? Mais Malachy n'avait jamais respecté la moindre règle cléricale qui soit parvenue jusqu'à moi. Il parlait de Cody, un jeune que je considérais comme mon fils par procuration. Il avait arrêté les balles qui m'étaient destinées. Il était toujours dans le coma et ses chances de survie oscillaient entre très faibles et quasiment inexistantes.

Les coups de feu n'avaient amélioré en rien ma claudication, séquelle d'une méchante correction administrée à l'aide d'une *hurley*[1]. Je boitais donc le long du canal, observant les canards

sans les apprécier autant qu'autrefois. La nature n'avait plus rien de remarquable. Quelqu'un m'avait apostrophé par mon nom, et c'était... le père Malachy, le fléau de ma vie. Quand j'avais fini par accepter de lui venir en aide, est-ce qu'il m'en avait été reconnaissant ? Mon cul. Un tempérament davantage porté sur l'addiction que le sien, je n'en avais jamais vu, qu'il s'agisse de la nicotine, des petits gâteaux, du thé ou juste de l'agressivité, et pourtant, les personnalités sujettes à l'addiction, c'est *mio forte*. J'ai toujours rêvé de dire *mio forte* : ça ajoute une touche d'érudition sans pour autant verser dans la prétention. En réalité, mon fort, c'était l'alcool. Malachy avait l'air énervé, négligé et... ecclésiastique. Autrement dit, fuyant.

Il m'avait abordé avec cette remarque ironique sur ma mort et avait l'air sérieusement en colère. Il portait l'habit clérical habituel : costume noir lustré, pantalon informe, chaussures qui semblaient avoir dix ans de bons et loyaux services derrière elles. Des pellicules soulignaient la ligne de ses épaules, telle une fine couche neigeuse.

— Moi aussi, je suis content de vous voir.

J'avais mis une certaine dureté dans mes paroles et ne cessais de le fixer du regard. Il jeta son mégot dans l'eau, ce qui effraya les canards.

Je commentai :

— Toujours aussi respectueux de l'environnement ?

La lèvre retroussée par l'aversion, il rétorqua :

— C'est un sarcasme ? Ne joue pas à ce petit jeu avec moi, gamin.

L'été touchait à sa fin. On sentait déjà les signes avant-coureurs de l'hiver mordant de Galway ; le soir n'allait pas tarder à tomber plus tôt et, si je ne le savais pas encore, des ténèbres d'une tout autre ampleur s'annonçaient. Mais tout ce que je percevais, c'étaient les bruits provenant de l'université, à un séminaire à peine de l'endroit où nous nous trouvions. Galway est une de ces villes où le vent emporte les sons, comme le murmure le plus ténu des prières que l'on n'a jamais faites, feutré mais présent.

Je reportai mon attention sur Malachy. Nous avions retrouvé notre vieil antagonisme, pas de trêve pour les braves.

Avant que j'aie pu répliquer, il poursuivit :

— Je lui ai administré les derniers sacrements, au gamin, tu le

savais, ça ? L'extrême-onction. Ils pensaient qu'il était foutu.

J'imagine qu'il escomptait des remerciements, mais je lâchai :

— Ce ne serait pas votre boulot, par hasard, d'apporter vos soins aux malades, le réconfort aux mourants, ce genre de truc ?

Il me jaugea des pieds à la tête comme si je l'avais bien eu, et déclara :

— Tu as tout d'un mort qu'on aurait réchauffé.

Je tournai les talons.

— Ça m'aide beaucoup, vraiment.

En fouillant à la recherche d'une autre cigarette, il m'interrogea :

— Est-ce qu'ils ont retrouvé le tireur ?

Bonne question. Ni Iomaire (en anglais, Ridge, une policière, on les appelle *ban gardai* en irlandais) m'avait confié qu'ils avaient éliminé un des suspects, un pervers sur qui j'avais mis la pression. Il était à Dublin le jour où les coups de feu avaient été tirés. Ça laissait une femme, Kate Clare, la sœur d'un homme qu'on soupçonnait d'avoir tué un prêtre. Je n'avais pas parlé d'elle à Ridge. Tout cela était compliqué : je me sentais responsable de la mort de son frère, et si c'était elle qui m'avait pris pour cible, je n'étais pas du tout certain de la décision que je prendrais. Il était également possible qu'elle ait tué d'autres personnes. Je m'étais dit que je m'occuperais d'elle quand j'aurais retrouvé mon énergie.

— Non, dis-je à Malachy, ils ont éliminé le suspect numéro un.

Il n'en ressentit aucune satisfaction.

— Par conséquent, le type qui a tiré sur ton ami court toujours les rues ?

Je n'avais pas envie de parler de ça, surtout pas avec lui.

— Il n'y a pas grand-chose qui vous échappe.

Il changea brutalement d'angle d'attaque.

— Ça t'arrive, d'aller sur la tombe de ta mère ?

Beaucoup de crimes figurent dans le lexique irlandais, des actes étranges qui, au Royaume-Uni, ne mériteraient même pas une mention, mais qui, ici, frôlent l'impardonnable.

Tout en haut de la liste, on trouve :

Le silence ou la réserve. Il faut être capable de parler de tout et de rien, de préférence sans désespérer. Que le discours se tienne n'entre même pas en ligne de compte.

Ne pas payer sa tournée. On pourrait s'imaginer que personne ne s'en aperçoit, mais si.

S'y croire, se prendre pour ce qu'on n'est pas.

Négliger la tombe de sa famille.

Il y en a d'autres, comme avoir un accent britannique, ne pas aimer le hurling, regarder la BBC, mais ce sont des crimes d'amateur. On peut leur survivre tandis qu'avec les crimes de pro, c'est foutu.

— Vous le croirez ou non, essayai-je, mais quand on rend visite à un garçon qui a été blessé par balles, criblé de saloperies d'impacts, il est plus difficile qu'on pourrait le penser de faire un saut au cimetière.

Il écarta ma remarque :

— C'est une honte absolue.

La honte nationale du moment, c'était que les plus grands hôpitaux reconnaissent avoir vendu des organes d'enfants décédés sans l'autorisation des parents. En comparaison, même les combines des hommes politiques du pays pour échapper aux impôts paraissent bien pâles. Le gouvernement avait promis que « des têtes allaient tomber ». Traduisez par : « on allait trouver des boucs émissaires ». J'en avais ma claque de Malachy et je fis le geste de m'en aller.

— Qu'est-ce que tu penses de la crucifixion ? s'enquit-il.

Il m'avait largué. S'agissait-il d'une interrogation métaphysique ? Je lui fourguai la réponse type :

— Je la considère comme un des articles de foi.

Minable, non ?

Nous avions passé tout ce temps à marcher, à marcher et à nous quereller, et nous avions atteint une boutique au bout du canal. Nous nous réfugiâmes sous l'auvent car des gouttes de pluie commençaient à tomber.

Un homme apparut, marqua un temps d'arrêt, montra du doigt un autocollant : *Interdit de fumer*, et gueula :

— Vous savez lire ?

Malachy se retourna contre lui :

— Vous savez vous occuper de vos oignons ? Foutez le camp !

Comme je le disais tout à l'heure, pas franchement la réaction que l'on attend d'un ecclésiastique.

L'homme hésita avant de partir d'un pas furieux.

Malachy me regarda avec colère et déclara :

— Quand ces foutus huguenots ont crucifié une malheureuse putain, il y a deux ans, j'ai cru que c'était seulement une nouvelle variante des méthodes punitives employées par les paramilitaires, mais je pensais que ça se limitait au nord du pays.

Je tentai de paraître profond :

— Rien ne se limite au Nord.

Dégouté, il s'éloigna d'un pas :

— Tu t'es remis à boire. Qu'est-ce qui a pu me faire croire que je pourrais avoir une conversation sensée avec toi ?

Je le regardai partir sans hâte en se grattant la tête et en répandant un léger nuage de pellicules dans son sillage. À aucun moment il ne me vint à l'esprit que l'horreur évoquée dans ses paroles puisse me concerner en quoi que ce soit. Bon sang, à quel point on peut se tromper.

La gnôle ? Évidemment, je m'étais *presque* remis à boire. Quand on reçoit des coups de feu, on s'envoie des coups d'eau de feu dans la foulée. Ça va de soi. C'est une justification à toute épreuve. De plus en plus souvent, je cheminais par les rues. Comment Bruce Springsteen a-t-il appelé sa ville de New York, déjà ? « My City of Ruins » ? Dans mon cerveau germait l'idée de fuir, de foutre le camp, et j'avais décidé de visiter ma ville jusqu'à l'épicentre des ténèbres. L'ombre des tombes.

Je m'éloignai du canal pour me diriger vers l'église Saint-Joseph. Un peu plus loin dans cette rue se trouve ce que les autochtones appellent désormais Little Africa. Un quartier entier de boutiques, d'appartements, de commerces tenus par des Nigériens, des Ougandais, des Zambiens, des gens venus de tous les horizons du continent africain. Pour moi, catholique irlandais blanc, c'était un changement stupéfiant, des petits enfants noirs qui jouaient dans les rues, des sons de djembé qui s'échappaient de fenêtres ouvertes, et les femmes étaient belles. Je vis des châles aux couleurs éclatantes, des écharpes, des robes de toutes sortes. Belles, et amicales... Quand on leur souriait, elles répondaient avec une chaleureuse sincérité.

Et cela, en dépit des graffitis ignobles sur les murs :

Étrangers malvenus

Des nazis irlandais... une honte d'une ampleur confondante.

Un Noir d'un certain âge marchait devant moi dans la rue, et je lui dis :

— Comment va ?

Il me retourna un regard étonné, puis son visage s'éclaira.

— Moi vraiment bien, mon vieux. Et toi, mon frère, comment va ?

Je pris le risque d'affirmer que tout allait bien et, bordel, ma journée en fut illuminée. Je continuai à avancer, le visage éclairé par ce qui était presque un sourire. En atteignant l'extrémité de Dominic Street, je tournai à gauche et flânai du côté de *The Small Crane*[2].

N'est-ce pas un nom fabuleux ? Tellement évocateur... et on ne peut se retenir de demander : parce qu'il en existe une grande ?

Non.

Et à ce moment-là, on arrive sur le triangle rose. Je ne vous raconte pas des conneries. À Galway. Un ghetto homo. Mon père se retournerait dans sa tombe.

Moi, je suis ravi.

Il faut que la ville continue à bouger, quelle garde sa mixité, ses mélanges de population, et peut-être qu'avec un peu d'espoir on cessera de s'entre-tuer à cause de siècles de soi-disant « différence religieuse ».

Mais mes pensées prenaient un tour trop profond à mon goût, et je grommelai :

— C'est un peu tard, pour acquérir une conscience sociopolitique.

Il y a un bar pour lesbiennes au coin de la rue et j'aurais adoré que mon intolérante de mère le sache. Elle y aurait flanqué le feu et, après, elle aurait fait dire une messe.

J'avais accéléré le pas et j'étais sur Quay Street, le Temple Bar[3] de Galway, plus petit que son modèle mais non moins mal fréquenté, bastion des Anglaises venues enterrer leur vie de jeune fille, et lieu de désordre général, d'importation ou non. Je bifurquai à Brennan's Yard, l'hôtel prétentieux où boivent les gens de lettres.

Je redoutais de rentrer à mon appartement. Il y a une chanson de Vince Gill qui a pour titre « I Never Knew Lonely[4] ». Quand on vit seul, et qu'on voit disparaître un être aimé, il y a peu de perspectives plus déprimantes que d'entrer dans un appartement vide, avec les échos du silence qui vous narguent. Je ressentis l'envie de gueuler : *Chérie, je suis là*.

Je montai lentement les marches de l'immeuble, la peur aux tripes, les clés à la main : elles étaient sur un porte-clés que Cody m'avait offert, avec une figurine représentant Sherlock Holmes. Je respirai profondément, tournai la clé dans la serrure. J'étais passé par le magasin de spiritueux, j'avais de quoi tenir le coup.

La bouteille de Jameson à la main, j'entrai, dénichai un verre, versai une bonne dose et portai un toast : « Bienvenue au bercail, tête de nœud. »

Quel que soit le prix à payer plus tard, et j'ai payé le prix fort, ces tout premiers instants où l'alcool irradie votre univers, il n'y a rien... rien qui s'en approche. Je revissai le bouchon sur la bouteille. J'en étais revenu à cet ardent désir qui consiste à tenter de préserver un certain équilibre. Bordel de merde, c'était une route que j'avais parcourue un millier de fois, et ça n'avait jamais marché, ça s'était toujours terminé par un désastre. Le silence, dans la pièce, était assourdissant.

Ça faisait un bon moment que je me livrais à ce numéro de dément : acheter de l'alcool, m'en verser un verre et aller le jeter dans les toilettes en marmonnant, à chaque fois, comme un mantra égaré : « Dans le trou des chiottes, comme ma vie. »

Avant les coups de feu... putain, quelle entrée en matière, exactement ce qu'il faut pour lancer une conversation, et largement supérieur à *Là où j'ai passé mes vacances...* j'avais essayé d'instaurer des modifications, j'avais décidé de procéder à des changements. J'étais même allé jusqu'à m'acheter toute une nouvelle gamme de musique, des trucs dont j'entendais parler depuis des années, mais que je n'avais jamais pris le temps d'écouter. Je choisis un CD de Tom Russell, sans me rendre compte à quel point un des titres collait à la situation. L'album s'intitulait *Modern Art* et il contenait un enregistrement du poème de Bukowski, « Crucifix in a Death Hand[5] ».

Je remarquai que le volume était à fond et me demandai : *Je deviens sourd ou quoi ?* Je jetai le whisky dans les toilettes. Une fois calmé ce besoin impérieux de me verser à boire, je parcourus mon foyer du regard. Y avait-il là un seul objet possédant la moindre signification ? Les livres étaient alignés le long du mur, une fine couche de poussière sur la tranche supérieure. Comme les ombres qui peuplaient ma vie, elle s'était déposée lentement et il y avait peu de chances que quelqu'un la fasse disparaître.

2

*« Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou
par un autre tour de folie, de n'être pas fou. »*

Pascal, *Pensées*, 412

La jeune fille fredonnait doucement, une ancienne mélodie irlandaise dont elle ne savait plus le nom. C'était la chanson de sa mère et parfois, si elle se retournait très vite, elle croyait l'apercevoir avec ses yeux bleus fixés dans le lointain, sa silhouette frêle, telle une minuscule ballerine, image imprécise dans la pénombre du jour mourant.

Elle n'en avait jamais parlé à personne, s'y accrochait comme au tissu le plus doux, tel ce linge qui avait tant compté pour sa mère. On le sortait les jours de fête, on le prenait avec soin et affection avant de le ranger et elle lui disait, avec son accent à la ligne mélodieuse : « Un jour, ce linge sera à toi, *alannah*. »

Alannah, mon enfant, le premier mot irlandais qui ait eu, pour elle, une vraie signification.

Ses yeux parcoururent la pièce : un papier peint de mauvaise qualité qui se décollait en haut des murs, une bande de moquette qui couvrait à peine le sol et des fenêtres qui avaient grand besoin d'être lavées. Sa mère ne l'aurait jamais permis, les vitres auraient étincelé de propreté.

À côté de la porte se trouvait la croix, une représentation grossière sculptée à la main, les traits du Christ soulignant ses tourments, les clous bien visibles dans ses mains et ses pieds. Le temps d'un éclair, elle se reporta en esprit sur cette autre silhouette et s'attarda un instant sur son image, gravée dans sa mémoire telle une promesse qu'elle avait faite à sa mère. À sa manière, elle avait tenu parole. Mais il restait tant à faire.

Puis elle sourit. C'était précisément la litanie de sa mère : « Tant à faire. »

Un jour, alors qu'elle avait peut-être six ans, sa mère avait décidé de tout nettoyer dans la maison. « De fond en comble. »

Elle ne savait pourquoi cette expression avait revêtu un caractère comique dans sa tête d'enfant et, quand elle s'était mise à rire, sa mère l'avait imitée. Toutes deux, serrées dans les bras l'une de l'autre, avaient ri comme si elles venaient de gagner à la loterie.

Quand le rire avait reflué, sa mère l'avait regardée dans les yeux et avait demandé : « Sais-tu seulement combien je t'aime ? »

Et à son grand ravissement, elle avait répondu : « De fond en comble. »

Elle sentit ses yeux qui se remplissaient de larmes et, se levant brusquement, entreprit d'arpenter la moquette usée. Elle se concentra sur ce qu'il lui fallait faire maintenant, avec la certitude que non seulement elle y parviendrait, mais d'une telle manière que ce serait un cri lancé à la face du monde, semblable à ce Christ silencieux, sculpté à la main sur sa croix.

Elle reprit son fredonnement tandis que les choses commençaient à s'ordonner dans sa tête.

3

« *Tu m'as mis le cœur en croix.* »

Expression irlandaise signifiant qu'on vous a causé une intense
frayeur

Dans le centre commercial d'Eyre Square, il y a un café dont l'espace intérieur est entièrement dégagé.

Eyre Square était toujours plongée dans les affres d'une réhabilitation d'envergure et, comme tout le reste, le chantier avait deux ans de retard. En me rendant au centre commercial, je m'étais arrêté un moment près de l'emplacement de Brown's Doorway[6] qui, comme la statue de Padraig O'Conaire[7], avait été retirée. Ils avaient promis de les restaurer mais, dans toute la ville, trois habitants peut-être y croyaient vraiment. Il y avait eu jadis, sur la place, un monument à la gloire de Lord Clanricarde[8]. Telle une métaphore de toute notre histoire, elle avait été financée par ses métayers, contre leur gré, est-il besoin de le préciser. Mon père m'avait raconté les manifestations de liesse débridée qui avaient eu lieu en 1922, quand elle avait été déboulonnée. Après l'avoir réduite en mille morceaux à coups de masse, on avait, ironie du sort, utilisé le socle pour la statue de O'Conaire.

Quand on regarde droit devant soi vers le bas de la place, on voit l'hôtel Great Southern dont la « grandeur » reste, pour chacun, un sujet d'étonnement. Tout y est cher, certes, mais n'en va-t-il pas de même partout ? Selon un sondage récent, il était plus économique de vivre à New York qu'en Irlande. Quand j'étais gamin, deux canons montaient la garde à l'endroit précis où je me trouvais et le parc tout entier était ceint de barrières métalliques. Tout cela avait disparu depuis longtemps.

Les foires aux bestiaux également.

Jour de foire à Galway signifiait jour de foire à Eyre Square. Ces grands marchés débutaient aux alentours de quatre heures du matin. On commençait tôt.

Et c'était pour de bon.

On faisait défiler vaches, moutons, cochons et chevaux avec différents niveaux d'orgueil et de roublardise. Les vrais gagnants étaient les pubs qui poussaient comme des champignons pour répondre aux besoins de la foule. Et, bien sûr, une banque les

avait rejoints, la Banque d'Irlande qui se dressait derrière moi et occupait à présent un immeuble cosu dont la première pierre avait sans doute été posée à cette époque bénie.

Des affaires se concluaient toujours à Eyre Square, mais elles concernaient la drogue, les femmes, les faux papiers et, naturellement, l'alcool.

J'exprimai par un soupir de regret cette perte trop profonde pour les mots et me retournai, dépassai la boutique de Faller le bijoutier et traversai la rue afin de pénétrer dans le centre commercial. Je pris l'escalier mécanique vers le bas, dans tous les sens du terme, et me rendis à la cafétéria, au sous-sol.

On s'assied, on mange sur un plateau, on regarde les touristes. Rares cette année, par crainte des voyages en avion, des terroristes, de la hausse des prix. Tous les magasins de détail affichaient dans leurs vitrines des panneaux SOLDES, un signe indéniable de désespoir et de récession économique. Notre Tigre Celtique[9] avait rugi à gorge déployée pendant près de huit ans et, bon sang, nous nous étions vautrés dans sa bauge. Maintenant, nous étions sur la pente glissante, nous n'avions pas nourri cette saloperie de bestiole et elle avait crevé, la garce.

Je m'étais fait apporter un café latte, une tranche de pâtisserie que je n'avais pas touchée, ainsi que l'*Irish Independent*. Nous avions été pitoyables aux jeux Olympiques, peut-être pire que jamais. La meilleure et la plus intelligente de nos athlètes, Sonia O'Sullivan, était arrivée bonne dernière. Si vous voulez connaître la différence entre ces bons vieux États-Unis et nous... un de nos athlètes était arrivé onzième et nous étions ravis car il avait battu son *record personnel*. Le nageur américain qui en était à sa quatrième médaille d'or était, lui, découragé parce qu'il n'allait pas égaler la performance de Mark Spitz[10]. Au tout début des Jeux, l'équipe irlandaise avait été ébranlée par un scandale lié au dopage. L'athlète reconnu coupable avait déclaré qu'il espérait travailler au sein des instances de lutte contre les produits prohibés dès que sa suspension de deux ans serait purgée. Et nous l'avions applaudi. Putain, c'était seulement moi, ou est-ce que le pays était en train de devenir de plus en plus cinglé ? La religion, aussi lourde qu'ait pu être son emprise, avait, pendant des siècles, compensé le désespoir. Au moment où le clergé s'embourbait toujours plus dans le déshonneur, les gens ne croyaient plus qu'il puisse apporter autre chose que matière à

alimenter les tabloïds. Ça expliquait sans doute pourquoi tous les cultes dernier cri étaient parvenus à trouver des adeptes dans la ville. Même les scientologues y avaient un siège. Nous attendions Tom Cruise d'un jour à l'autre.

Très peu d'années auparavant, j'étais allé régulièrement à l'église, le prêtre en était même arrivé à m'appeler par mon prénom, mais les révélations sur les blanchisseries des Magdalènes m'avaient brutalement refroidi. Ajoutez à cela qu'un manteau en cuir noir, ramené de Londres, m'avait été dérobé pendant la messe et que, si je ne pouvais jurer de rien, j'avais vu un prêtre en porter un quasiment semblable...

Une histoire de crucifixion s'étalait à la une des journaux, mais je n'y prêtai pas attention et allai à des sujets beaucoup plus prosaïques. Je sirotai mon café, lus un article sur le scandale qui entourait la Black Box, une boîte située dans la rue des gouines : une scène de simulation d'amour saphique avait révolté les riverains. Un peu plus loin, dans Bohermore, une boutique qui vendait des accessoires sexuels avait dû fermer à cause de la présence ininterrompue de protestataires. Avec mépris, le propriétaire avait déclaré : « Ils s'imaginaient qu'on baisait dans la boutique. » Il avait ajouté que l'énorme publicité suscitée avait assuré le succès de son nouveau magasin, dans le centre.

Je tendis la main à la recherche de mes cigarettes avant de me rendre compte que j'avais arrêté de fumer. Même si ça n'avait pas été le cas, c'était interdit ici. Les Irlandais, contre toute attente, s'étaient accommodés de la nouvelle loi sans râler. Est-ce que nous aurions laissé nos couilles en route ?

Y a intérêt, oui.

Je repoussai le journal. Un jeune homme aux cheveux longs et poisseux était assis en face de moi. Il avait une canette de Red Bull à la main. Pas de réelle ressemblance avec Cody, mais il me faisait penser à lui et la brûlure était aussi âpre que celle du café noir que je regrettais de ne pas avoir commandé.

Il me rappelait aussi Kurt Cobain. Il faisait un bruit de succion en tétant sa canette, et je pèse mes mots quand je parle de *téter* : un des bruits les plus irritants qui soient quand tout va pour le mieux, ça devient presque insupportable si on est de mauvaise humeur. L'envie me démangeait de tendre la main et de lui coller une baffe en gueulant : *Putain de merde, un peu d'éducation, ça te ferait trop chier ?* Je me maîtrisai, finis mon

café latte et envisageai de commander un double espresso. Le jeune me dévisageait. Je me faisais des idées ou il se foutait de moi ?

Je le fixai du regard, l'interrogeai en y mettant une pointe d'agressivité :

— On se connaît ?

Il vida la canette jusqu'à la dernière goutte, entreprit de l'écraser pour la compacter en une masse informe, repoussa de longues mèches de cheveux qui lui tombaient dans les yeux, et me répondit :

— Désolé, monsieur, j'étais complètement ailleurs.

Il avait mis beaucoup d'affectation dans ce *monsieur*.

La radio était allumée à l'intérieur d'une des boutiques et j'entendais Morrissey et son succès du moment, « First Of The Gang To Die ». Ça me donne le frisson, il y a quelque chose de prophétique dans ces paroles. Le jeune ne quittait pas du regard une cicatrice que j'ai sur le visage, le résultat d'une vilaine dérouillée administrée par deux frères qui n'aimaient pas trop les gens du voyage.

— Un coup de couteau ?

Je portai la main à la marque. J'en étais encore à tenter de m'accoutumer à la curieuse modification de ma voix depuis que j'avais cessé de fumer, comme si j'avais grillé un million de cigarettes que j'avais fait passer à coups de tord-boyaux : moins rauque que foutue. J'éprouvai une sorte d'admiration devant son culot.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? demandai-je. Vous êtes militaire ?

Pas une seule seconde je n'avais pensé qu'il puisse l'être. Il était bien trop frêle.

Il sourit, répondit :

— Non, juste de Londres.

Il se grattait les bras. Je reconnus la brûlure causée par le manque, puis il se mit à parler, un déluge de mots jaillit de sa bouche qui était incapable de suivre la rapidité de ses pensées.

— Vous avez déjà écouté les Libertines ? Pete Doherty, le chanteur, il est, genre, camé jusqu'aux yeux, et les Black Keys, *10 AM Automatic*, du *fatback blues*, et faut que je me trouve un enregistrement de Prodigy. Dunst, il réalise son rêve, mec, et si jamais vous allez à Londres, faut que vous écoutiez *Roots*

Manuva, c'est genre...

Il s'interrompt, il avait perdu le fil, puis il dit :

— Du rap qu'arrache, et drôle en plus, vous savez ?

Il s'arrêta, se rendant compte qu'il venait de me gratifier d'une mini-conférence sur la musique, exactement comme le faisait Cody, sans que j'aie eu besoin de rien dire.

Je lui laissai donc la bride sur le cou, demandai :

— Alors comme ça, mon gars, vous aimez la musique ?

Ses capacités d'attention ressemblaient tellement à celles de Cody : un instant son esprit se concentrait sur vous, puis *hop*, il lâchait prise, comme si une seule pensée, un seul sujet de réflexion, c'était déjà trop. Il se leva.

— À un de ces jours, dit-il.

Il s'interrompt avant d'ajouter :

— Gus.

Le film *Wayne's World* est responsable de quantité de choses. C'était un des préférés de Cody. Je n'avais pas de réponse à ça... pas plus sur le coup que je n'en ai maintenant. Je me contentai d'acquiescer et il s'éloigna en traînant les pieds avec cette posture à demi voûtée qu'adopte la jeune génération, comme pour dire : rien à cirer.

Une serveuse vint débarrasser la table. Agacée, elle garda la canette de Red Bull écrabouillée à la main et me demanda, en indiquant la pâtisserie :

— Vous allez la manger ?

Je la regardai.

— Vous aimez les Prodigy ?

J'avais un téléphone portable. Bon, d'accord, jamais il ne sonnait, mais comme il me permettait de me sentir vaguement relié au monde extérieur, je le rechargeais scrupuleusement tous les jours. Je le portais dans ma veste comme une sombre prière.

Je me rendis au McSwiggan. Il y a un arbre au centre du pub, et ça me rassure toujours : le sens de l'absurde reste ancré dans ce pays.

C'est sur Wood Quay, à un jet de pierre de Hidden Valley où j'ai brièvement habité à une époque, grâce aux gens du voyage. Wood Quay est l'un des rares quartiers de Galway qui ait conservé un caractère authentique. Les gens qui y vivent sont là depuis des générations et ont réussi à préserver leurs habitations en dépit de l'appétit effréné des promoteurs. Quand on se tient

au bas d'Eyre Street, on peut voir tout le quartier, le parc qui est encore vert, encore intact, où les gosses jouent au hurling et, je suis bien obligé de le reconnaître, au frisbee. Mais le hurling a le dessus, pour l'instant, et juste derrière il y a Lough Corrib[11]. On ressent une impression de communauté et, tous les ans, ils organisent leur propre carnaval. La façon dont ils sont parvenus à sauvegarder leur identité dans une ville où tout change de manière si rapide et si impitoyable les remplit d'une farouche fierté.

Le McSwiggan est juste à l'entrée du quartier. Bien que ce soit un pub assez récent, il a réussi à saisir comme un écho du vieux Galway. L'arbre se trouve là, au fond, et, ce n'est pas des blagues, ils ont bâti le pub autour. Voilà ce qui, pour moi, signifie posséder un juste sens des priorités. Ce qui mérite encore plus d'être souligné, le personnel, dans son intégralité, est irlandais. Une chose de plus en plus incongrue.

Il était un peu plus de midi et le barman s'acquittait de ses tâches, il astiquait des verres, réapprovisionnait ses étagères avec frénésie mais dans la bonne humeur.

— Comment va ?

Je reconnus que ça allait, commandai une pinte et un petit verre de Jameson.

— Avec de la glace ?

Je lui jetai un regard noir. Il parlait sérieusement ?

— Sans glace, on dirait, conclut-il.

Le pub sentait bizarre. Il vit que je le remarquais et dit :

— C'est l'absence de nicotine.

Bon Dieu, il avait raison.

Puis il ajouta :

— On a remporté la médaille d'or en saut d'obstacles.

J'étais ravi. Je ne fais pas la différence entre le crottin et le cheval, mais avec une médaille d'or, le pays allait se bourrer la gueule pendant un mois.

Il laissa ma pinte reposer un instant avant de racler la mousse qui dépassait, il connaissait son boulot, puis il posa le Jameson sur le comptoir.

— J'ai un billet pour le concert de Madonna.

On se serait cru dans l'Irlande d'antan où les gens vous racontaient leur vie sans qu'on leur ait rien demandé. Je humai le whisky et fus instantanément de bonne composition.

— Vous êtes fan, c'est ça ?

Pas la question la plus brillante puisqu'il avait un billet, mais heureusement la logique ne tient guère de rôle dans ce genre d'échange. Il fut horrifié.

— Vous êtes malade, putain, je peux pas la voir, cette grosse vache.

Je parvins à laisser le verre sur la table sans le boire. Vous devez penser : *C'est dément, commander un verre et ne pas le boire ?*

Je sais pertinemment à quel point c'était délirant. Mais ça me permettait de rester sobre, à défaut d'être sain d'esprit, loin de là.

Je pensai à Cody, hospitalisé dans le coma, et aussi à Kate Clare, la femme qui avait tué le prêtre et était désormais mon suspect numéro un, comme auteur de ces coups de feu. Je savais que je devrais consacrer davantage d'énergie à la retrouver, elle ou la personne qui avait tiré, mais je ne parvenais pas à surmonter le choc lié à l'état de Cody. Il avait été par procuration le fils que je n'avais jamais rêvé d'avoir, et juste au moment où nous construisions une relation authentique, où je venais de commencer à penser à lui comme à quelqu'un de ma famille, il m'avait été arraché.

Par un Dieu vindicatif ?

Indéniablement, Il avait une dent contre moi. Chaque fois que je donnais l'impression de me relever, Il balayait le sol et moi avec, bordel. Est-ce que je croyais en Lui ? Y a intérêt, et c'était une relation privilégiée. Chaque matin, je murmurais : « Fais de ton pire, on verra comment je m'en sors. » Une provocation dérisoire lancée à la face du chaos, la bravade en lieu et place de foi. Je secouai la tête pour la débarrasser de Dieu et de Sa malfaisance, me redressai et songeai qu'il était temps de rentrer.

En partant, je dis au barman, tout en abandonnant mes verres intacts tels des amis délaissés :

— J'espère que le concert se passera bien.

Il nettoyait un verre, suspendit son geste et me regarda un instant bouche bée. Puis il dit :

— Moi, je prie pour qu'il pleuve.

En Irlande, pour ça, pas besoin de prier avec trop de ferveur.

4

« *Un crucifié sans croix.* »

Description de saint Padre Pio faite par les fidèles

Un après-midi, la première fois où j'allai voir Cody à l'hôpital, je fus intercepté par un homme. Il avait cette attitude benoîte qu'affectionnent les prêtres et les hommes de bien.

— Alors, on se sent mieux ? me demanda-t-il.

Je n'étais pas très doué dans le rôle du visiteur à l'hôpital, au contraire de ces gens dont le stoïcisme jovial enrichit votre journée quand vous les croisez. J'étais de mauvaise humeur, j'avais mal, et je crevais d'envie de vider un verre. Je le regardai fixement :

— Vous, mon gars, je ne sais pas comment vous vous sentez et, pour tout dire, je m'en fous, mais moi, j'ai le moral à zéro.

Il opina, l'antagonisme ne lui posait pas de problème, c'était à croire qu'il n'attendait que ça, en fait. Il n'allait pas être déçu.

— La colère, ça fait du bien, dit-il en s'approchant davantage. Ça permet d'extérioriser les choses qui sont mauvaises pour soi. Faut pas les garder enfermées.

Nous étions dans le couloir, devant la chambre de Cody et, comme chaque fois, je m'armais de courage pour entrer.

La diversion n'était donc pas inopportune. Je commençai à m'éloigner, soulagé de ce sursis, et il me suivit comme je m'y attendais.

Nous arrivâmes à ce qu'ils nomment le *grand dortoir*, une sorte de bureau paysager, si vous voulez, mais en milieu hospitalier. D'interminables rangées de lits, aucune intimité. J'en avais occupé plus souvent qu'à mon tour.

— Où vous avez appris des conneries pareilles ? Je veux dire, sérieusement, quand vous êtes chez vous, assis devant la télé, vous parlez comme ça ? Merde, enfin quoi, lâchez-vous.

Encore des sourires. J'étais visiblement le rêve incarné, pour lui.

— Et d'abord, putain de bordel, qui vous êtes, à part un emmerdeur de première ?

Il fit je ne sais quoi avec ses yeux : c'était censé exprimer la compassion et... c'est quoi, déjà, le mot à la mode ? Ah ouais,

l'empathie. Ça lui donna l'air sournois. Vous achèteriez une voiture d'occasion à un type comme ça ?

Et puis quoi encore ?

Il était à point et me répondit :

— Considérez-moi comme un ami qui ne se permet pas de juger.

Tu parles.

— Si vous voulez être mon ami, lui répliquai-je, vous pourriez me rendre un service. Qu'est-ce que vous en pensez, comme gage de notre amitié ?

Un léger nuage passa sur son visage jovial, mais il s'enquit :

— Euh... d'accord, et ce serait quoi ?

— Faites un saut à la Riverside Inn, de l'autre côté de la rue, et rapportez-moi une bouteille de Jameson.

Il soupira, eut un mouvement de recul comme si c'était exactement ce qu'il redoutait d'entendre, et vida lentement ses poumons.

— Ah, c'est bien là que réside le problème crucial.

Crucial.

Est-ce qu'il y a un cours, dans la formation de ces types, disons le troisième jour, où on leur procure un manuel recensant tous les mots qu'ils peuvent utiliser en étant les seuls à le faire, ceux qu'ils n'ont qu'à lancer au milieu de la conversation s'ils veulent la tuer définitivement ?

Je m'étais arrêté au bout du grand dortoir. Le tout dernier lit était vide et cela ne pouvait signifier qu'une chose : le patient était décédé. Ce lit-là, ils le réservent à ceux qui ne vont pas s'en sortir afin de pouvoir les embarquer en quatrième vitesse sans déranger les autres. Je regardai fixement ce lit vide, une myriade de terreurs aux tripes.

Comme je ne réagissais pas, il ajouta :

— L'alcool semble avoir tenu un rôle majeur dans votre...

Il sélectionna le mot à venir comme une vieille fille louchant sur une boîte de ses chocolats préférés : il ne se contenta pas de « déchéance », bien qu'il l'ait soupesé, opta pour le terme moins dangereux de « problème ».

— Vous voulez que je vous parle de ma vie quand j'étais sobre, quand je ne buvais pas ? Vous voulez savoir à quel point elle était brillante ?

Il assura ses appuis sur le sol, se doutant que ça n'allait pas

être une partie de plaisir.

— Si vous avez envie de partager votre expérience.

J'approchai mon visage à deux centimètres du sien. Il aurait reculé s'il ne s'était pas déjà trouvé contre le lit mortuaire.

— Ouais, j'étais sobre, ça faisait des mois que je n'avais rien bu, et vous savez quoi ? Une petite fille est morte par ma faute. Trois ans, la plus jolie gosse que vous ayez jamais vue, j'en étais raide dingue, putain, elle était sous ma garde, à moi qui étais complètement sobre, et elle est tombée par la fenêtre de l'étage. Et ses parents, mes meilleurs amis, qu'est-ce qu'ils en ont pensé de mon abstinence, à votre avis ?

Il n'avait pas de formule toute prête à m'assener mais il tenta le coup quand même :

— La vie n'est pas un jardin de roses et, parfois, des choses épouvantables se produisent. Il nous faut aller de l'avant, ne pas nous laisser submerger par l'amertume à cause des événements.

Je restai là à le dévisager, et criai presque :

— Pas un jardin de roses ? Merde, vous êtes incroyable. Si jamais je tombe sur ses parents, je leur en parlerai, de vos putains de roses, je suis sûr que ça contribuera grandement à atténuer leur douleur.

Je bouillais, il fallait que je bouge : je relâchai la pression physique que je lui avais imposée, le laissai respirer et commençai à m'éloigner vers le bureau des infirmières. Mais lui, il me suivait.

— Écoutez, lui dis-je. Vous m'écoutez, oui ou non ? Je vais pisser. Si vous entrez dans les toilettes derrière moi je vous colle un grand coup de pied dans les couilles. C'est ça que ça veut dire, affronter ma colère ? C'est assez concret pour vous ?

Mais avec des types pareils, c'est comme si on s'adressait à un mur de granit. Il donnait l'impression d'être sur le point de tendre les bras, peut-être pour me donner l'accolade. La vache, ç'aurait été une sacrée erreur.

— Jack, Jack, commença-t-il. Je tends les mains vers vous. Vous voulez vraiment persister dans les mêmes choix tragiques ?

En lui tournant le dos pour me diriger vers les toilettes, je demandai :

— Vous connaissez Dudley Moore ?

Il flaira un piège, risqua :

— Euh... oui.

Je regardai alentour comme si je m'apprêtais à lui faire une confidence.

— Dans un sketch avec son grand ami Peter Cook, il lui demande si ses erreurs lui ont appris quelque chose, et Cook répond : « Tout à fait, je peux les répéter presque à la perfection. »

Dans les toilettes, un homme qui remorquait un support de perfusion essayait d'uriner. Il me regarda et dit :

— C'est triste, pour un adulte, d'en arriver là.

Je n'avais rien à répondre à ça.

Cette rencontre avec le fanatique religieux ne cessait de repasser dans ma tête tandis que je cheminais dans Shop Street. En quittant mon appartement, j'étais dans un état d'esprit raisonnablement correct, mais ce retour en arrière m'expédiait en quatrième vitesse au trente-sixième dessous.

L'été était assurément terminé. Cette luminosité particulière qu'on ne trouve que dans l'ouest de l'Irlande inondait la rue : c'est une variété de lumière vive, mais toujours associée à une menace de pluie, et elle éblouit comme du cristal mouillé tout en vous apaisant. Une frange d'obscurité s'avance aux confins de l'horizon, et on a le sentiment qu'il faut se saisir de cette lumière avant qu'il soit trop tard.

Devant la librairie Eason, un groupe de chrétiens chantait une version rock de « One Day At A Time ». Ils avaient les visages bien récurés de jeunes gens qui mènent une existence d'une grande hygiène. Une fille qui approchait de sa vingtième année se détacha quand elle remarqua que je m'intéressais à eux, elle tendit vers moi une liasse de prospectus et affirma :

— Jésus vous aime.

Je ne sais pourquoi, mon moral remontait en flèche : j'étais sur le chemin du pub, la lumière dardait ses derniers scintillements avec une clarté spectaculaire. Cette fille m'agaça et je lui rétorquai :

— Comment vous pouvez le savoir ?

Elle ne s'attendait vraiment pas à ça, mais sa formation reprit le dessus et elle afficha le sourire sans vie qu'exigeait la situation, accompagné d'un slogan mille fois rabâché :

— Grâce à la musique, nous rendons la chrétienté meilleure.

Toujours les mêmes conneries éculées, sous un vernis

clinquant. Quelques jours plus tôt, j'avais regardé *Les Rois du Texas* à la télé, un épisode où Hank affrontait un groupe de chrétiens branchés prônant le renouveau de la foi. Leur mélange d'évangélisme et de tatouages le foutait en rogne pour de bon. Je me tournai alors face à cette fille et j'eus recours à la réplique que Hank leur avait réservée :

— Vous autres, vous ne rendez pas la chrétienté meilleure, vous rendez le rock'n'roll pire.

Ça ne lui fit ni chaud ni froid. Elle symbolisa la croix avec ses deux index, comme on le ferait pour tenir un vampire à distance, et elle marmonna une sorte d'incantation. Je poursuivis mon chemin, les échos de leurs chants m'agressant les oreilles. Presque mitoyen de la librairie se trouve le Garavan, un des vieux pubs de la ville qui échappent encore à la modernisation. Bouquins et bouteilles, voisins dans notre héritage.

Le barman vit les prospectus que j'avais à la main, avec JÉSUS inscrit en grandes lettres rouges.

— Ils vous ont converti ?

Je m'accoudai au comptoir.

— À votre avis, bordel ?

Il commença à remplir ma pinte de bière brune, tendit le bras derrière lui pour me verser ma dose de Jameson. Chacun de ses gestes s'inscrivait dans une seule séquence fluide, sans la moindre interruption, et d'autant plus impressionnante que je n'avais commandé ni l'une ni l'autre.

— Croyez-le si vous voulez, dit-il, mais ils sont bons pour les affaires. Les gens les entendent, et ils se disent : *Bon Dieu, il faut que je m'en jette un.*

Je ne m'enquis pas de la façon dont il avait su ce que j'allais commander. J'avais peur de la réponse.

Le plus infime événement peut parfois déclencher une succession d'actions et, au moment où je portai la main à mon verre, je revis la fille dessiner cette croix et je me souvins de la crucifixion. Je pensai à Ridge, aussi. De la manière la plus bizarre qui soit, je l'aimais... merde, non pas que je sois disposé à l'admettre, ça, jamais. Elle m'agaçait souverainement et même plus, mais c'est quoi, l'amour, sinon supporter tout ça et rester quand même ? Le fait qu'elle soit gay ne faisait que renforcer ce mystère. Ah, quelle loque je faisais. Et Cody, n'était-il pas la victime d'une sale garce glaciale ? Une putain sans pitié qui

l'avait simplement rayé de la carte ? Cette fille, en me maudissant, m'avait ouvert une fois de plus la route qui mène à la destruction totale, mais de toute façon c'était celle que je suivais le plus souvent.

Je pris mes verres et les emportai à l'écart, dans un petit box conçu pour vous garantir, sinon la paix, du moins une certaine intimité. La pinte de Guinness était un véritable chef-d'œuvre. Versée à la perfection, le sommet en était une couche de mousse irréprochable. Ça paraissait presque honteux de ne pas la boire. Le roman de Malcolm Lowry, *Au-dessous du volcan*, me vint à l'esprit alors que je ne m'y attendais pas. Si seulement j'avais eu un peu de prescience... dans les dernières lignes de ce livre terrifiant, un chien mort est jeté dans la tombe, sur le cadavre du consul. Je ne voyais pas ce qui avait pu m'y faire penser, ni quelle ironie cela cachait.

Quand on est assis devant une pinte comme celle-là, un véritable don du ciel, et que le Jameson exerce déjà sa sombre magie sur vos yeux, on peut croire que l'Irak se trouve bien à l'autre bout du monde, que l'hiver n'est pas tout proche, que la lumière de Galway opérera toujours sa fascination splendide et que les prêtres sont nos protecteurs, et non des prédateurs. On ne pourra pas garder cette illusion bien longtemps, mais l'instant n'a pas de prix.

N'espérant plus rien de la religion, je consacrais mes dévotions à tout autel susceptible de me dispenser une brève consolation. Bien entendu, comme pour chaque tentative qui se respecte et vise à atteindre le paradis, l'enfer me cernait de toutes parts. Je me réprimandai alors et grommelai : « Ça suffit les conneries, c'est qu'un verre, merde ! » Je venais de le lever quand un homme passa la tête à l'entrée du box.

— Jack Taylor ?

Cette fois-là, j'aurais vraiment pu boire. C'était ma roulette russe à la mode irlandaise. Chaque fois que je commandais un verre, je ne savais pas si j'allais le descendre, mais j'étais pratiquement convaincu que je le ferais bientôt et, au fond de moi, je l'espérais. Je regardai l'homme qui avait prononcé mon nom avec autant de familiarité.

Je fus tenté de lui dire qu'il se trompait. Rien de bon ne venait jamais de pareille question. Je ne dissimulai pas ma contrariété.

— Ouais ?

Âgé d'un peu plus de soixante ans, il était grand, plus d'un mètre quatre-vingts, chauve, avec le visage hâlé et le regard nerveux. Il portait un costume de très bonne qualité et de gros godillots.

— Je suis navré de vous déranger, dit-il, mais il y a des jours que je vous cherche.

Une légère impatience pointait dans sa voix, comme s'il avait mieux à faire.

Je touchai la pinte du doigt. Je m'en délectais à l'avance, même si mon plaisir avait été un peu terni par l'interruption.

— Bon, maintenant vous m'avez trouvé. C'est quoi votre problème ?

Je n'avais fait aucun effort pour masquer mon agacement.

— Mon nom est Edward O'Brien, dit-il en me tendant la main.

Je fis comme si je ne la voyais pas, demandai :

— Et c'est censé m'apprendre quelque chose ? Vous savez quoi, mon gars, ça ne me dit strictement rien.

Il me sourit d'un air presque entendu.

— On m'avait prévenu que vous étiez une grande gueule mais que vous aviez bon cœur.

Avant que je puisse répondre à cette absurdité, il poursuivit :

— J'ai besoin de votre aide.

Davantage pour me débarrasser de lui que par intérêt réel, je demandai :

— À quel sujet ?

— Pour retrouver mon chien.

Je faillis éclater de rire. Je me préparais à tenter de découvrir qui avait crucifié un homme et ce cinglé avait paumé son clebs ?

— Vous vous foutez de moi. Quelqu'un a dû vous dire de me raconter ça, ça a tout d'une très mauvaise blague.

Il était vexé. L'offense inscrite sur le visage, il me dit :

— Mais je l'adore, cette petite bête.

Je secouai la tête en lui faisant signe de me laisser.

Il n'obtempéra pas, insista :

— Je suis professeur à l'université et je représente les habitants de Newcastle. Êtes-vous le moins du monde *au fait*^[12] concernant ce quartier ?

Au fait !

Et son statut de professeur, comme si ça allait lui permettre de briser la glace ! Le dernier professeur que j'avais rencontré

était un sale assassin. Je criai presque :

— Yo, prof, je suis de Galway, je sais où il est, votre putain de quartier.

Il poursuivit opiniâtement :

— Cinq foyers ont déploré des vols de chiens. Nous avons entendu dire que vous étiez doué pour retrouver les choses ou les gens, et nous vous paierons.

Comme je ne sautais pas sur l'occasion, il ajouta :

— Nous vous paierons bien.

La tentation de céder à la rage était presque irrésistible.

— D'accord, je vais voir ce que je peux faire.

Il se redressa.

— Merci infiniment. Cela compte énormément pour nous.

Il avait déjà tourné les talons quand je lançai :

— Ils se sont trompés, ceux qui vous ont parlé de moi. Son visage s'illumina.

— Pour la grande gueule ?

— Non, pour le bon cœur.

5

Vision croisée

De retour à mon appartement, je me préparai pour la sieste. J'avais une conception très personnelle de cette entreprise : essayer d'avaler un peu de nourriture, un demi-cachet d'antalgique/tranquillisant et *sayonara* les mecs. J'enfilai un long T-shirt portant l'inscription THE JAMES DEANS[13], me brossai les dents et regardai brièvement Sky News. Le monde s'était peut-être amélioré.

Non.

La convention républicaine se déroulait à New York. Christopher Hitchens avait écrit que l'élection serait serrée et je le croyais. Des rebelles tchéchènes s'étaient emparés d'une école et menaçaient de tuer trois cents gosses si on ne rendait pas la liberté à leurs combattants. Une des petites filles avait été sauvée de leurs griffes et je jure que c'était le portrait craché de Serena May. Chaque fillette me la rappelait, c'était un des nombreux éléments de la montagne de culpabilité et de remords qui pesait sur moi. Comment aurait-il pu en être autrement ?

J'éteignis vite le poste, avalai le cachet et attendis qu'il fonde et se mêle à mon sang en marmonnant : « Seigneur, je sais que tu m'as baisé dans les grandes largeurs, et sans doute sans recours, mais bon, lâche-moi un peu : pas de rêves de la petite, autrement tu sais quoi ? Je me remets à boire. »

Ouais, menacer Dieu, une drôlement bonne idée, comme s'il en avait jamais eu quelque chose à branler. Mais bon, merde.

J'ajoutai, en guise d'annexe : « J'ai pas aidé un prêtre, peut-être ? Ça compte pas, ça ? »

Il faut croire que non.

On frappa à la porte.

La vache.

Est-ce que je pouvais faire comme si je n'avais rien entendu ? Le sommeil s'emparait déjà de mon système nerveux. On frappa à nouveau et, en soupirant, j'ouvris la porte.

Ridge.

Elle était en uniforme, l'air sérieux, intimidante. Je dis :

— J'ai payé ma redevance télé, madame la policière.

Ça ne l'amusa pas, mais bon, peu de choses y parvenaient. Notre relation, d'ordinaire, était conflictuelle, agressive, et quels

que soient les efforts que nous pouvions déployer, nous n'arrivions pas à nous détacher l'un de l'autre. Avant que Cody soit grièvement blessé, nos rapports s'étaient améliorés jusqu'à atteindre une sorte d'affection. Elle avait quelqu'un, et nous donnions l'impression de pouvoir nouer un genre d'amitié.

Je l'avais débarrassée d'un sale pervers qui la harcelait et je n'ignorais pas qu'elle m'en savait gré, mais le fait d'être débitrice attisait son hostilité et Dieu sait que personne ne le comprenait mieux que moi. Si quelqu'un me sort du pétrin, je me sens redevable, alors tant que l'ardoise n'est pas effacée je suis mal à l'aise, nerveux, et la meilleure façon que je connaisse d'y échapper, c'est l'hostilité. La terrible vérité, et nous le savions l'un comme l'autre, c'était que nous avions besoin d'être liés, nous *étions* liés, et quelque part au milieu de ce foutoir général, nous avions peur de nous perdre.

Ce n'est pas être malade, ça ? Évidemment que si. Ou alors, juste irlandais.

Je m'étais souvent dit : *Si seulement elle n'était pas gay, est-ce qu'il pourrait y avoir quelque chose ?*

Si je n'étais pas alcoolique. Si... si... si.

Au fil des années qui venaient de s'écouler, nous nous étions mutuellement porté aide, plus que quiconque. Nous atteignions alors un niveau de quasi-intimité et l'un de nous, quand ce n'était pas les deux, s'empressait d'aller se terrer dans son trou. De quoi fendre l'âme, non ? La mienne en tout cas, et en ce qui concernait Ridge, son cœur brisé se lisait sur son visage, à condition de voir derrière la façade qu'elle présentait.

Mais les coups de feu avaient tout changé. Mon amertume ne risquait pas de favoriser le retour de cette fragile trame d'affection dont nous avions été proches.

— C'est seulement maintenant que vous vous levez ? remarqua-t-elle d'un ton accusateur.

Elle n'était pas maquillée et paraissait tendue.

— En fait, j'allais me coucher.

Elle regarda ostensiblement sa montre.

— Il est une heure trente de l'après-midi.

Je fus tenté de lui claquer la porte au nez en criant : *Ah, merde, barrez-vous*, mais me contentai de :

— Vous êtes venue me dire l'heure qu'il est ? J'ai une montre.

Elle me frôla et s'avança dans le salon d'un pas décidé.

Je refermai la porte.

— Ce n'est pas avec des flics qui sonnent à ma porte que je vais me faire apprécier des voisins.

Elle regarda autour d'elle, ne vit rien qui soit susceptible d'améliorer son humeur.

— Vous voulez quelque chose ? lui demandai-je. Une bière ? Un double whisky ?

Histoire de l'asticoter.

— J'aurais pensé que les blagues sur l'alcoolisme seraient plutôt malavisées.

Nous restâmes ainsi, environnés d'un tourbillon d'hostilité, jusqu'à ce que je dise :

— Qu'est-ce qu'il y a, vous êtes juste passée pour me casser les couilles ? Rien d'exaltant sur le front des embouteillages ?

Elle sembla perdre d'un seul coup toute son énergie, se laissa tomber dans un fauteuil et demanda :

— Vous savez à quel point c'est difficile d'être *garda* ?

Je faillis hurler : *Hé-ho, c'est moi, j'ai fait partie de la maison*, mais je m'abstins.

Elle poursuivit :

— Et quand on est une femme, une femme gay, qui plus est, ils adorent. On sait pertinemment qu'on ne figurera sur aucune liste d'avancement. L'an dernier, on nous a donné des jupes pour adoucir notre image, comme si un criminel endurci allait faire la différence, lâcher son couteau et s'écrier : « Désolé, j'avais pas remarqué que vous portez la jupe. » Aucune des autres femmes n'en met. J'ai ma matraque, une ceinture de service pour y accrocher les menottes, une pochette où glisser la radio, un masque de réanimation pour le bouche-à-bouche et des gants en latex pour l'hygiène et la sécurité, surtout quand on fouille un cadavre.

Elle eut un petit frisson en prononçant ces dernières paroles, puis ajouta :

— On nous autorise à nous maquiller, vous le saviez, ça ? Du moment que ce n'est pas du rouge à lèvres écarlate ou trop voyant. On doit avoir les cheveux coupés à une certaine longueur. Il y a une garce, le sergent dont je reçois mes ordres, qui les mesure, alors j'ai commencé à porter la queue de cheval et elle m'a dit que je devais la cacher sous ma casquette.

C'était à croire qu'elle n'avait jamais vraiment pris le temps de

passer en revue les détails pratiques qu'impliquait son métier, et je me demandais où tout cela allait nous mener. Elle n'en avait pas terminé.

— Nous devrions patrouiller à tour de rôle dans la voiture, toujours à deux. Quand on est à pied, on est souvent seule. Vous savez combien de fois j'y ai eu droit, à la voiture ?

Il fallait que je dise quelque chose.

— Pas souvent, j'imagine, risquai-je.

— Jamais. Vous trouvez ça juste ? Mais qu'est-ce que je raconte ? Juste ou pas, ce n'est pas la question. Je passe un temps fou enfermée au poste. Je déteste ça, c'est comme de travailler dans un bureau, des gens qui viennent chercher leur permis de conduire, leur passeport, ou porter plainte pour vol. C'est d'un ennui mortel. Après, les autres amènent un ivrogne, beaucoup d'ivrognes...

Elle me dévisagea. À l'évidence, j'appartenais à cette catégorie.

Je fus tenté de me moquer : *Ah, pauvre petite Ridge, ils ne veulent pas te laisser monter dans la grande voiture.*

Mais je me retins et elle poursuivit :

— Le problème, c'est que j'aime être flic, mais si je n'ai pas bientôt une promotion, je vais devoir envisager de démissionner.

Son visage, quand elle prononça ces mots, était une tragédie en miniature. Comme le sommeil me tendait les bras et que je voulais qu'elle foute le camp, je lui dis :

— Faites ce qu'il faut pour la décrocher, votre promotion.

Elle me regarda en face et je compris que nous en arrivions au but réel de sa visite.

— Je suis très inquiète à cause d'un problème de santé et je ne sais pas à qui en parler.

Parfois, la simplicité est la seule voie.

— Vous pouvez m'en parler.

Elle respira à fond.

— J'ai découvert une boule, dans un de mes seins. Ce n'est peut-être que de la chair, mais...

Je n'hésitai pas un instant.

— Il faut aller voir un spécialiste.

Pendant un moment, elle fut perdue, imaginant Dieu sait quelles conséquences terribles.

J'insistai.

— Ridge, promettez-moi que vous allez prendre rendez-vous.

Elle revint sur terre.

— D'accord, je vais le faire. Mais ce n'est pas tout.

J'attendis.

— Vous avez entendu parler de la crucifixion ?

Je hochai la tête, même si je ne savais quasiment rien dessus.

— Il avait dix-huit ans, il s'appelait John Willis. Ils l'ont cloué sur la croix qu'ils ont dressée en haut de la colline, au-dessus de la décharge municipale. On a pensé qu'il s'agissait peut-être d'une histoire de drogue, un exemple destiné aux autres, ou même que c'était politique. Ce n'est pas le cas. Il vient d'une famille respectable, il allait entrer à l'université et il n'a pas de casier.

Elle attendit mes commentaires.

J'étais abasourdi, choqué, écœuré. Des images de Cody tournaient dans ma tête et je crus que j'allais vomir. Il me fallut cinq bonnes minutes avant de parvenir à hoqueter :

— -Des pistes ?

Elle se maîtrisa, contrôlant l'excitation que l'affaire suscitait en elle.

— Nous n'avons rien. Aucune piste, rien pour progresser, c'est sans espoir. Mais si quelqu'un parvenait à faire un peu de lumière là-dessus, ça lancerait sa carrière.

Il me fallut un moment pour saisir.

— Oh non, vous voulez que j'aille y fourrer mon nez. Alors que c'est vous qui me dites toujours de laisser tomber ce métier sordide, qu'il me détruira.

Elle eut au moins la décence d'adopter une mine honteuse avant de déclarer :

— Je ne veux pas que vous fassiez quoi que ce soit de dangereux, mais vous avez un talent surnaturel pour dénicher des pistes.

Avant que je puisse refuser, ce dont j'avais la ferme intention, elle sortit une feuille de papier.

— Voilà son nom, il habitait dans le Claddagh, je vous laisse l'adresse. Réfléchissez-y, d'accord ? C'est tout ce que je vous demande, Jack.

Jack.

Elle n'avait jamais utilisé mon prénom. Ça en disait long sur l'intensité de son désespoir.

— Vous avez l'air crevé, reposez-vous un peu, me dit-elle en se dirigeant vers la porte.

Je mis dans ma voix toute l'ironie que je pus trouver et répliquai :

— Votre sollicitude me touche. La prochaine fois que je vous vois, je veux vous entendre m'annoncer que vous l'avez fait, cet examen médical.

J'avais essayé de garder un ton léger, de ne pas laisser transparaître à quel point j'étais inquiet.

Elle était dans le couloir et un rayon de lumière faisait briller les boutons dorés de sa veste. Presque impressionnante et vulnérable en même temps, elle dit :

— Je ne suis pas inquiète, j'essayais juste d'être polie.

— Vous avez des progrès à faire, criai-je derrière elle.

Je claquai la porte, informant ainsi les voisins que j'étais de retour, et d'humeur exécrable. Je pris le bout de papier, lus :

John Willis
3, Claddagh Park
Galway

Je m'assis dans le fauteuil, mais avant même d'avoir commencé à réfléchir, mes yeux se fermèrent et le sommeil s'empara de moi.

Herbert Spencer[14] a écrit : « Il y a un principe qui représente un obstacle pour toute information, qui est à l'épreuve de n'importe quel argument et qui ne manque jamais de maintenir l'homme dans l'ignorance éternelle : ce principe est celui du mépris qui précède toute investigation. »

Bien entendu, je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi ressemblait Spencer, mais dans mon sommeil agité, il m'apparut, un marteau et des clous à la main, prononçant cette phrase, puis il se mit à crier que cette affaire ne serait pas résolue car je n'étais pas dans l'état d'esprit adéquat. Il ressemblait un peu à mon père. Il rugit alors, en irlandais : « *Bhi curamach !* »

Prends garde.

Ridge figurait aussi dans le rêve, mais j'ai oublié ce qu'elle y faisait, si ce n'est qu'elle était extrêmement malheureuse. Serena May, la fillette morte, y apparaissait évidemment et ne me quittait pas de ses yeux tristes, jusqu'à ce que je me réveille en gémissant, trempé de sueur.

Mon appartement était plongé dans l'obscurité et je tâtonnai pour consulter ma montre... Bon Dieu, sept heures. Ça faisait cinq heures que je dormais. Je résolus de réduire de manière drastique ma dose de somnifères. Je ne pris pas la même décision pour l'amertume : c'était le seul carburant que j'avais en réserve.

6

« *Sed libera nos a malo* »
« Delivre-nous du mal »

Le Notre-Père

La jeune fille se souvenait des murs verts de l'hôpital psychiatrique, un vert dégouillis. Elle était revenue à elle dans un lit d'hôpital et avait été submergée par la panique avant de réaliser qu'elle était encore en vie. Elle avait été incapable de décider si elle était soulagée ou pas.

Puis elle avait vu son père, assis sur la chaise à côté du lit, qui veillait sur elle. Il avait le menton sur la poitrine et un peu de bave dégoulinait de sa bouche, lui donnant l'air vieux. Le sommet de son crâne révélait une zone chauve, encore à peine visible, mais la chute des cheveux avait commencé. Sa posture tout entière exprimait la défaite. Elle connaissait ses nombreuses humeurs, colère, frustration, chagrin intense, mais jamais, jamais il ne s'était avoué vaincu.

Si elle bougeait, elle savait qu'il s'éveillerait, et elle avait besoin de temps avant. Elle était demeurée étendue, parfaitement immobile, la bouche sèche, le corps pris de faiblesse. Mais quelque chose avait changé. Elle avait senti une énergie ténébreuse au-dessus d'elle, qui n'attendait que d'être sollicitée. Pendant les journées qui avaient suivi la tragédie, alors qu'elle était inconsolable, elle avait commencé à perdre l'esprit. Elle ne cessait d'imaginer ce que sa mère avait dû ressentir durant les moments qui avaient précédé la fin. Et toute seule... elle avait dû détester ça.

La jeune fille s'était constitué des réserves avec les somnifères prescrits à sa mère et, dans la rue, elle avait mis la main sur un assortiment d'autres substances. Elle s'était assise dans sa chambre, les pilules alignées devant elle comme des petits soldats attendant ses ordres. Elle aimait ces couleurs : beaucoup étaient jaunes, rouges ou bleues... la couleur préférée de sa mère. Ouvrant la marche de ce régiment qui annonçait l'apaisement, elle avait placé la bouteille de vodka. Elle en avait avalé une bonne lampée puis... *am stram gram...* d'abord une bleue, puis une rouge... et pourquoi pas deux jaunes, et une nouvelle gorgée de vodka. Elle avait senti l'alcool pur embraser son ventre, tandis

que la voix, dans sa tête, lui demandait : *Est-ce que tu vas te tuer ?*

Et l'autre voix, encore à ses premiers balbutiements, la voix ténébreuse, qui répondait : *Je veux seulement que la douleur cesse.*

Ce chagrin qui engloutissait tout l'avait fait hurler dans le silence de son angoisse, la tête renversée en arrière, la bouche grande ouverte ne formant aucun son, telle une hyène muette. Son frère l'avait trouvée dans cet état et, effrayé, il avait reculé, incapable du moindre geste de réconfort, ou refusant de le faire. La voix de la jeune fille, celle de son enfance, avait essayé une dernière fois de se faire entendre tandis qu'elle expédiait trois pilules rouges dans sa bouche... les couleurs étaient si jolies... de l'alcool encore, et cette voix jeune avait dit : *Le suicide mène à la damnation éternelle.*

L'intonation ténébreuse avait rétorqué : *Et ça, ça... ce que je suis devenue, cette épave qui tremble de douleur et d'angoisse... n'est-ce pas la damnation absolue ?*

Après, elle ne se souvenait plus de rien, juste de la voix sombre qui avait ricané : *C'est nous qui commandons désormais.*

Quel que soit le lieu où elle ait pu aller, cet espace désert entre la vie et la mort était celui où le transfert avait débuté. Les ténèbres avaient pris l'ascendant, érodant son identité antérieure. Elle avait longuement rejeté l'air contenu dans ses poumons, comme si elle expulsait les ultimes vestiges de la jeune fille qu'elle avait été et, pensa-t-elle avec un mépris absolu, de la mauviette d'antan.

Plus jamais.

Que vienne le règne de l'ombre. Que surgisse le spectre du châtimement et de l'implacable vengeance.

C'était à ce moment-là qu'elle avait remarqué, à la limite extrême de son champ visuel, des flammes qui commençaient à s'élever dans un coin de la pièce, même si, quand elle tournait ses yeux de ce côté-là, il n'y avait rien. Elle avait laissé échapper un cri de pur délice.

Ça avait réveillé son père. Il s'était redressé brusquement, le visage trahissant l'inquiétude puis le soulagement lorsqu'il avait compris qu'elle était revenue à la vie.

Si seulement il avait su.

Il avait pris sa main frêle entre ses énormes poings, l'avait

pressée en disant : « Dis-moi, ma chérie, dis-moi ce que je peux faire pour t'aider. »

Elle s'était redressée, soutenue par une force qu'elle n'avait jamais connue auparavant, et elle lui avait dit très exactement ce qu'elle souhaitait. Avec une délicieuse sensation de puissance, elle avait vu l'horreur se peindre sur son visage en entendant ce qu'elle proposait. Elle avait trouvé grisante la lucidité de sa réflexion enveloppée dans ce linceul de ténèbres.

Son père avait acquiescé à tous ses projets, même s'il était évident qu'il était révolté par la portée biblique de la vision qu'elle présentait. Mais il était tellement soulagé qu'elle soit revenue à la vie qu'il aurait tout accepté.

Après son départ, elle s'était recroquevillée en une chaude posture de totale renaissance, souriant au souvenir du bonheur de son père parce qu'elle n'était pas morte. Son sourire s'était élargi sous l'effet de la malveillance quand elle s'était demandé comment il réagirait s'il savait exactement qui était revenu à la vie. Une lassitude apaisante avait commencé à réclamer son dû et, avant que le sommeil ne s'empare d'elle, elle s'était souvenue de la description que sa mère faisait de cette Église qui était un élément si vital de sa vie.

Elle disait : « *Alannah*, notre Église est notre seule richesse. Nul ne tournera en dérision notre Seigneur Jésus-Christ. Il châtiara ceux qui font du tort à son troupeau. » Sa mère avait compté parmi les membres les plus éminents de ce troupeau et la jeune fille, à demi endormie, une odeur de fumée dans les narines, avait murmuré : « Voici un cavalier blanc que suivent la mort et la vengeance[15]. »

Ces mots étaient comme une noire hostie dans sa bouche.

En Irlande, au sein de la vieille génération, on croit qu'une prière prononcée au pied de la croix sera toujours exaucée.

Je devais aller à l'hôpital, le lendemain matin, pour ma visite quotidienne à Cody, afin de vérifier que ses blessures guérissaient et qu'il ne souffrait pas d'escarres. Deux heures d'attente. Le poste de télévision diffusait les infos. Le siège de l'école russe avait tourné à l'horreur, un vrai carnage. On redoutait trois cents morts, en majorité des enfants, on en voyait fuir en sous-vêtements pendant que les terroristes leur tiraient dessus. Je dus m'éloigner, entendis les interjections choquées des gens qui regardaient dans la salle d'attente. Puis vint un reportage sur l'Irak : depuis la « paix », *mille* soldats américains étaient morts. Quand l'infirmière m'appela, je fus soulagé d'échapper à tout ça.

Le docteur, très enjoué, me demanda :

— Comment vous sentez-vous ?

Réponse à choix multiple :

Horrifié

Déprimé

Cuité

La tête dans le sac.

— Ça pourrait être pire, répondis-je.

Nous nous approchâmes du lit de Cody. Il avait l'air...mort, avec des tubes partout. Seule sa poitrine, en se soulevant légèrement, témoignait d'un signe de vie.

Quel que soit le sens qu'on puisse attribuer à ça.

Il se livra à un examen exhaustif, ponctué de *Hmmm hmmm* et de bruits désapprobateurs qui ne pouvaient manquer de faire monter le cœur dans la gorge du visiteur. Il en termina enfin, inscrivit des notes sur une courbe puis dit :

— Il se remet bien.

Un *mais* planait dans l'air et j'attendis. Je n'allais pas lui faciliter la tâche. Quoi qu'il pense, il finirait par le dire, ils le font tous, ça ne sert à rien d'en rajouter.

Il soupira.

— Son corps a subi une dose peu commune de...

Il cherchait une description et, pour couper court, je lui soufflai :

— Souffrances ?

J'avais été tabassé plus de fois que je ne pouvais m'en souvenir, à coups de *hurley*, de barre de fer, de poing, de godasse, et toujours dans l'intention de faire mal. On pouvait donc dire que j'en connaissais un rayon en la matière. Les coups de feu étaient un peu mon Oscar, l'apogée de ma carrière, tous les autres épisodes constituant les marches qui m'avaient permis d'accéder à cette consécration. Avec pour seule anicroche que ce n'était pas moi qui avais été touché par les projectiles.

Ajoutez les coups de masse de l'alcool et vous aviez une nécrologie presque complète. J'avais choisi le mot approprié :

— Exactement.

J'en conclus que nous en avions terminé et m'apprêtai à partir.

Il dit :

— L'alcool ne contribue pas au processus de guérison.

Je risquai :

— Dans un futur proche, je ne crois pas que ce gosse aille gambader pour écluser une bière, et vous ?

Il afficha un air renfrogné (le joli terme que voilà, le testament offert à ma formation d'autodidacte, pour ce qu'elle m'avait apporté, putain de merde), et il me répliqua d'un ton hargneux :

— Le sarcasme n'est franchement pas de mise. Ce n'est pas moi qui ai expédié ce pauvre garçon dans ce lit et je fais tout ce que je peux pour l'aider.

Ploum ploum tralala.

J'avais envie de hurler : *Faites plus, merde !*

Il demanda :

— Est-ce que vous lui parlez ?

— Hein ?

— Ça n'a pas été scientifiquement prouvé, mais on a démontré que parler à un patient plongé dans le coma constitue au moins une aide pour le visiteur, à défaut d'autre chose, et qui sait, peut-être peut-il vous entendre ?

Quel ramassis de conneries.

— Vous me conseillez quoi ? demandai-je. Les résultats de foot, Manchester United, est-ce que Giggs leur sort des matches d'enfer ? Vous pensez que ça pourrait arracher Cody du coma ?

Bon Dieu, j'étais dans une colère noire, une rage qui menaçait de me submerger.

Le docteur comprit.

— Vous trouverez très bien tout seul, dit-il.

Et il s'en alla à grands pas.

Je sais que c'était injuste, mais comme on dit, il était là et offrait une cible facile. Une partie de mon être voulait le rappeler, s'excuser... mais que dalle, je n'en fis rien.

Quand je quittai l'hôpital, je laissai échapper un soupir de soulagement et murmurai mon vieux mantra familier : « Ça vaut bien un verre. »

Je levai les yeux vers le ciel qui s'assombrissait, l'été était définitivement fini, et je marmonnai au Dieu en qui je n'avais plus aucune confiance : « Pourrais-je me pinter ne serait-ce qu'un jour sans me choper la gueule de bois ? »

Je connaissais déjà la réponse, mais parfois on pose juste la question histoire d'entretenir sa propre contrariété.

8

Les stations du chemin de croix

Je lisais, j'essayais de lire, un livre de Bukowski, *Au sud de nulle part*. Mon esprit se dispersait dans cent directions à la fois, et aucune d'elles ne me valait rien de bon. Je tentais de me concentrer, mais je n'y arrivais pas. Le cœur plein de frayeur au sujet de Ridge et du cancer du sein, de Cody dans le coma, est-ce que j'allais m'installer confortablement et lire ?

Ben voyons, comme si tout ça allait disparaître.

Je repoussai le livre. Ce n'était pas le meilleur territoire à arpenter pour moi actuellement. Je jetai un coup d'œil à ma montre : plus qu'une demi-heure avant l'ouverture des pubs. Sans bien savoir comment, je tenais vaguement le coup sans alcool, même si le désir de cogner se faisait de plus en plus pressant. La radio était allumée, elle diffusait des titres du dernier album d'Elvis Costello, *The Delivery Man*, qui contenait un duo de folie avec Lucinda Williams et une meute de guitares qui faisaient un sacré raffut pour les accompagner, puis *Heart Shaped Bruise***[16]** avec ma préférée de toujours, Emmylou Harris. Tout ce que vous avez besoin de savoir se trouve dans le titre, et ça envoya dinguer les derniers lambeaux de désirs auxquels je me raccrochais encore. Je me levai, coupai le son. Mon ouïe était réellement vacillante. L'angoisse avait ses limites au-delà desquelles j'allais me mettre en quête d'une corde.

Je regardai par la fenêtre : une mini-tempête se préparait alors que les États-Unis étaient frappés par leur troisième ouragan en trois semaines. Celui-ci, judicieusement nommé Ivan, se dirigeait vers La Nouvelle-Orléans, et moi, je me dirigeai vers le pub. Pour affronter mes propres tempêtes. J'avais enfilé ma veste de *garda* toutes saisons, l'article 8234. Ils m'envoyaient encore des lettres pour essayer de la récupérer.

Vous pouvez rêver, bande de salopards.

Des gouttes de sueur perlèrent à mon front quand je marchai à proximité d'Eyre Square. Et par pur plaisir, je pris la direction d'Eglington Street. C'est à une quinzaine de minutes de mon appartement. Je contournai Eyre Square et y arrivai par l'ouest.

C'est là que se trouvait autrefois la Tour des Lions, connue sous le nom de Bastion, qui devint par la suite l'emplacement de la caserne des *gardai*.

De là, on peut obliquer dans Francis Street où on trouve le meilleur marchand de fruits et légumes de la ville. On peut y acheter des algues appelées Crannog qui, paraît-il, guérissent toutes les douleurs. Un jour, j'avais essayé pour soigner une gueule de bois, et j'avais été malade comme quarante chiens réunis, sans pouvoir honnêtement affirmer que c'était à cause des algues. Les Américains, très intrigués par cette « denrée », n'étaient jamais certains que nous parlions sérieusement.

Moi non plus. Pour moi, la place de ces algues est sur la grève, échouées et rejetées par la mer.

Dans cette rue, les Sœurs de la Miséricorde avaient une école que ma mère et Nora Barnacle[17] ont fréquentée quoique, évidemment, pas en même temps. À *écouter ma* mère, Nora Barnacle était une « petite dévergondée ».

Le seul et unique jugement de ma cruelle mère sur la littérature irlandaise. Elle pensait, comme beaucoup de gens de sa génération, que Joyce était « un écrivain d'une obscénité confondante ».

Je me hâtai de suivre cette rue car ces souvenirs qui me venaient ne figuraient pas parmi mes préférés, et je gagnai Cross Street. Celle-là, je l'aime bien, elle abrite les bureaux du *Connacht Tribune* et, si vous voulez des nouvelles locales, c'est le journal qu'il vous faut. Ici, l'ambiance est agréable, et juste après, parallèlement à Shop Street, se trouve l'emplacement du marché qui a lieu tous les samedis. Mais bon sang, vous savez quoi ? Ils parlaient de tout démolir et de le supprimer. Les natifs de Galway donneraient leur vie plutôt que de laisser faire ces salopards.

Du moins je l'espère.

J'arrivai à l'église Saint-Nicolas où, dit-on, Christophe Colomb pria avant de prendre la mer et de découvrir l'Amérique.

Ça a dû être une prière drôlement efficace.

Et voilà, j'étais dans Shop Street, à trois minutes du pub.

Un type s'arrêta, dit :

— Jack ?

Je le dévisageai. Rien à faire, je ne le connaissais pas, mais qu'est-ce que ça changeait ? Depuis que Cody avait été blessé par

balles, tout le monde semblait savoir qui j'étais.

Des pieds à la tête, il était vêtu comme pour promouvoir le sport américain. Un sweat-shirt à la gloire des Dodgers de Los Angeles, un pantalon de jogging avec une rayure le long de la jambe et l'inscription SUPERBOWL, sans oublier les inévitables Nike. Perchée en équilibre précaire sur sa tête, une casquette de base-ball proclamait : LES KNICKS DÉCOIFFENT[18]. Je dois avouer que j'étais stupéfié par cette débauche d'icônes américaines. Il n'était pas jeune et n'avait donc pas cette excuse : dans les soixante-cinq ans, ou alors ravagé par l'alcool, la drogue, peut-être un mélange des deux.

— J'étais un ami de votre mère, me dit-il.

Ce qui signifiait qu'il n'était pas un des miens. Il enregistra ma réaction et ajouta :

— Je veux dire, de votre très regrettée mère.

Il se signa et poursuivit :

— Puisse le Seigneur lui accorder la paix. Il ne l'a assurément pas beaucoup fait quand elle était sur cette terre.

Je m'apprêtais à lui dire qu'elle n'avait pas, elle non plus, été prodigue en la matière, mais à quoi bon ? Il penserait que j'étais amer, ce qui était d'ailleurs la vérité.

— Pourquoi vous m'avez appelé ? lui demandai-je.

Il partit d'un rire maintes fois répété : quelqu'un avait dû lui dire que c'était un de ses meilleurs atouts. Un mensonge.

Je jetai un coup d'œil à ma montre et il saisit l'allusion.

— Mais bon, je vous retarde. Voilà, je fais une collecte pour l'équipe de foot des moins de quatorze ans, nous voulons leur acheter de nouveaux équipements.

Je passai en revue son attirail vestimentaire.

— Est-ce que ça aura la moindre ressemblance avec ce que vous portez ?

Il fut horrifié.

— Ils jouent au football gaélique. Nous devons promouvoir les sports nationaux, bon sang.

Avant qu'il ait pu se lancer dans une intarissable conférence sur l'histoire du hurling, je dis :

— Vous savez quoi, je vous enverrai un chèque par la poste, ça vous convient ?

Pas franchement.

Je lui fis un geste d'adieu sans lui laisser le temps de formuler

une réponse.

Juste avant d'arriver au Garavan, quelqu'un d'autre me héla et je lui rétorquai d'aller se faire foutre. La dose d'emmerdements qu'on est prêt à supporter dans la même matinée a ses limites, et j'avais largement dépassé mon quota. Je me hâtai d'entrer. Le barman m'accueillit par un hochement de tête, sans prononcer un mot, ce qui était parfait, et je me glissai dans le repaire. On comprend qu'on fait partie des meubles quand non seulement on n'a pas besoin de commander, mais qu'en plus on peut gagner sa place attitrée et attendre que ses consommations arrivent.

Ce qui fut le cas.

La pinte ressemblait à toutes les prières que j'avais jamais espéré voir exaucées. Quant au Jameson, il ouvrait la marche dans toute sa gloire.

« Rien ne peut rivaliser avec ça », marmonnai-je.

Existe-t-il constatation plus triste ?

Quand le barman posa les verres sur la table, je me demandai si je devrais m'enquérir de son nom. Mais nos rapports deviendraient probablement amicaux et quelque chose d'épouvantable ne manquerait pas de lui arriver. Je me contentai d'émettre un gromement indistinct et il demanda :

— Vous avez vu l'épisode pilote de *Deadwood*, sur Sky, hier soir ?

À neuf heures, j'étais déjà couché, ayant ingurgité un somnifère supplémentaire pour calmer l'explosion de douleur dans mon cœur. Je secouai la tête.

— C'était géant, crade, déjanté, avec des dialogues qui dépotent ! Le mot *enculé*, je l'ai relevé trente fois.

Quelle réponse contenant une infime once de bon sens peut-on donner à ça ? Je l'ignorais.

— Vous auriez adoré, ajouta-t-il.

Soit c'est flatteur, soit ça mérite une grande baffe en travers de la gueule. Je laissai filer en prenant la décision de regarder l'épisode suivant.

Au moment où j'allais partir, un type entra, regarda alentour, s'approcha et me demanda :

— Je peux vous offrir un whisky ?

J'ai vu beaucoup d'hommes, de femmes aussi, que l'alcool avait transformés en épaves et dont le visage témoignait de tout ce que l'enfer a à offrir. Mais ce type-là évoquait les photos de

Bukowski à la fin de sa vie. Pas beau à voir. Derrière les ruines, je lui aurais attribué la trentaine, mais ses yeux rouges avaient vu des choses qu'un siècle entier de souffrances ne pourrait recouvrir.

Je demandai :

— Est-ce qu'il y a une pancarte, dehors, qui dit : *Entrez donc, tous les cinglés et les dingues, si vous désirez retrouver un chien ou juste perdre les pédales, ce sanctuaire est le vôtre ?*

Il fixa sur moi des yeux injectés de sang et répéta :

— Un chien ? Quel chien ?

Sachant qu'on pouvait continuer longtemps comme ça, je coupai court et interrogeai d'un ton hargneux :

— Vous me cherchiez ?

La question sembla le désarçonner et il s'éclipsa. J'imputai cette brève apparition à la météo : les tempêtes font sortir les fous de leur trou, c'est comme l'appel de la forêt. Il y avait un tabloïd sur le siège à côté de moi et j'en parcourus les gros titres, l'article principal étant : LE DEUXIÈME MARIAGE DE BRITNEY ILLÉGAL ! Il occupait l'essentiel de la une avec, dans un coin, un entrefilet sur l'otage britannique en Irak. Il avait été kidnappé en même temps que deux Américains qui, depuis, avaient été décapités... son destin ne tenait littéralement qu'à un fil. Sa famille avait supplié Tony Blair de l'aider. Avant que je puisse atteindre la page trois où se trouvait la suite de l'article, le type était de retour, tenant un grand verre de whisky dans son poing qui tremblait.

— Désolé, vieux, dit-il. Il fallait, euh, que je me reprenne, que je retrouve mes esprits.

Son corps était secoué de spasmes. Si c'était là son état normal, Dieu fasse que je n'aie jamais à assister à une de ses crises. Je pris la décision de changer de pub : c'était à croire que cette foutue ville dans son intégralité savait qu'on pouvait me trouver au Garavan. Ce qui me dérangeait, c'était sa profonde ressemblance avec moi. L'état dans lequel il se trouvait, je l'avais connu tant de fois et, sous mon apparence actuelle, je n'étais qu'à un verre ou deux de le rattraper sur son terrain.

— Je m'appelle Eoin Heaton, dit-il en me tendant la main.

Je l'acceptai. Elle était trempée de sueur. Après avoir retiré la mienne, je dus lutter contre l'envie de l'essuyer. J'éprouvais le sentiment d'identification qu'on ressent pour un compagnon de

douleur mais je ne voulais pas en savoir plus et me préparais à lui dire gentiment de passer son chemin quand il déclara :

— Je suis comme vous.

La vache.

Comme s'il lisait dans mes pensées. Je fis le geste de me lever. Je n'avais vraiment pas besoin de ce genre de connerie et s'il était sérieusement dérangé, eh bien, pas de bol, foutue déveine et tout ce qui s'ensuit, mais bordel, ce n'était pas mon problème.

— J'étais *garda* et ils m'ont fichu à la porte, dit-il.

Je me rassis, ma propre et triste carrière défilant en un éclair devant mes yeux.

— Vous n'avez pas frappé un homme politique, poursuivit-il, un coup de poing en pleine gueule ?

Et j'avais entamé de la sorte ma glorieuse dégringolade vers des années de souffrance.

Son visage s'était éclairé à l'évocation de cet épisode, le premier signe de vitalité qu'il ait montré. Je voyais qu'il était, au fond, quelqu'un de bien, avec une touche de naïveté mais doté d'une essentielle (c'est quoi, le mot juste ?) bonté ; si tant est qu'une telle chose existe encore dans un monde où les mariages délirants d'une pop star engendrent plus d'articles que la décapitation imminente d'un homme.

— Eh bien, dis-je, cette histoire m'a laissé quelques regrets.

Il voulait à toute force exprimer son accord et demanda :

— Vous êtes désolé de l'avoir frappé ?

— Non, je suis désolé de ne l'avoir frappé qu'une fois.

Il éclata de rire, un rire teinté d'hystérie, puis il s'arrêta brusquement et m'observa.

— Qu'est-ce quelle a, votre voix ?

Je me rendais bien compte qu'elle était plus gutturale qu'à l'accoutumée, comme si j'avais du granit dans la bouche, et j'avais très mal à la gorge depuis quelque temps.

— Quand on fume des tas de cigarettes et qu'on boit le whisky de bas étage au litre, ça vous bousille la diction.

Il était partagé entre la gêne d'avoir abordé le sujet et une certaine excitation à se retrouver si près de quelqu'un qui avait été... *la cible de coups de feu*. Sa curiosité l'emporta.

— Qu'est-ce que ça vous a fait, si vous me permettez de vous poser la question, vous savez... de... qu'un truc comme ça vous arrive ?

Que répondre ? Que c'était drôle et que c'est la raison pour laquelle on se met à humer du whisky pur à midi, ou qu'on souffre, comme les médecins vous en ont d'ailleurs averti, du syndrome de stress différé ?

J'optai pour la légèreté.

— Ça m'a foutu ma journée en l'air.

Il hochait la tête, comme s'il pouvait comprendre.

C'était impossible.

Comme je n'avais rien d'autre à ajouter, je m'enquis :

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Cela engendra un sourire nerveux. Il contempla son verre, vide, désormais, comme pour dire : *Comment ça se fait ?*

Je connaissais la chanson.

— Je vais aller nous rechercher à boire, d'accord ? proposa-t-il.

J'en avais envie et, disposant d'un authentique alcoolique pour me tenir compagnie, ç'aurait dû être idéal, mais j'avais des paramètres à respecter.

— Non, pas pour moi, il faut que j'y aille.

Il était déçu. Ce n'était pas tout à fait la réponse à laquelle il s'était attendu.

— Est-ce que vous pouvez m'aider ? me demanda-t-il.

Je l'aimais bien, mais pas à ce point-là.

Je répondis :

— Trouvez-vous une cure de désintoxication, appelez les Alcooliques Anonymes, il y a des quantités...

Il m'interrompit, une expression d'horreur sur le visage, en criant presque :

— Pas ce genre d'aide, bon Dieu. Quelques jours au lit, du paracétamol, un peu de bouffe et, une fois encaissé le retour de manivelle, il n'y paraîtra plus.

Je pensai : *Tu peux toujours rêver, andouille*, et attendis la suite.

Il se redressa.

— Je veux faire la même chose que vous. Vous savez, trouver des trucs, travailler sur des enquêtes.

J'aurais pu lui sortir mon couplet, l'avertir qu'il s'exposait à des torrents de larmes, mais au moment où j'allais me lancer, il me supplia :

— Jack, j'ai besoin de donner un sens à ma vie. Je n'ai rien, et

j'en crève. Si vous me fournissez quelque chose à quoi me raccrocher, je retrouverai la forme. J'ai seulement besoin de... disons d'un objectif.

Une fois de plus, je pris la mauvaise décision. J'aurais dû le laisser partir à la dérive mais il m'avait touché avec cette expression dans son regard et son aveu désespéré.

— OK, lui dis-je, je vais vous mettre le pied à l'étrier, et si vous vous en sortez, on verra si vous pouvez m'aider pour d'autres trucs.

Il me saisit la main, débordant de gratitude.

— Vous ne le regretterez pas.

Je le regrettais déjà et le mis en garde :

— Vous ne savez pas encore de quoi il s'agit. Vous serez peut-être moins reconnaissant dans une minute.

Son visage exprimait la foi dans les événements extraordinaires qui allaient se produire. C'est le résultat qu'a le Jameson sur un ventre vide, l'illusion que tout ira bien. Je lui parlai de la disparition des chiens du quartier de Newcastle et de la requête que j'avais reçue. Je sortis mon calepin, lui donnai le nom de l'homme qui avait sollicité mon aide. Il avait l'air vraiment malade maintenant, mais pas seulement parce qu'il avait trop bu. Il affichait cet air de souffrir qui accompagne une déception intense. Digérer l'information lui prit un moment, puis il cracha presque :

— Saloperies de cabots... vous voulez que je recherche un foutu clebs qu'a été perdu ?

Je secouai la tête.

— Je ne *veux* pas que vous fassiez quoi que ce soit, bon sang, je vous l'ai déjà dit, mais vous m'avez assuré que vous étiez prêt à tout. C'est l'occasion de le prouver.

Il se tordait les mains, un geste que je croyais exclusivement réservé aux pages des livres, et dit :

— D'accord, je vais boire le calice pour cette fois.

Il était tellement désemparé que l'ironie de ces termes lui échappa.

Il y avait de la résignation dans sa voix, toute la misère du monde dans ses yeux. Je m'insurgeai :

— Écoutez-moi bien, vous n'êtes pas en train de me rendre un quelconque service, bordel de merde. Si vous avez autre chose sur le feu, je ne vous retiens pas, je ne veux pas vous empêcher de

faire des trucs plus intéressants.

Anéanti, il me regarda avec la tête d'un gamin de cinq ans.

— Je suis désolé, Jack, je... je vais m'y mettre tout de suite.

Je lui communiquai mes numéros de téléphone, et comme il restait assis là, je le secouai :

— Allez-y alors. Vous croyez que la solution va surgir toute seule au coin de la rue ?

En arrivant à la porte, il lança :

— Maintenant je comprends ce qu'ils voulaient dire.

Pour me débarrasser de lui, je demandai :

— Ah oui ? C'était quoi ?

— Que vous êtes un casse-couilles de première.

Il était parti avant que j'aie eu le temps de répondre.

Le barman entra et entreprit de ramasser les verres.

— Je vous sers autre chose ?

— Non, ça va. Vous connaissez le type qui vient de partir ?

Il nettoya la table avant de dire :

— Heaton ? Vous feriez bien de vous méfier de lui.

— Parce que c'est un ivrogne ?

Il partit d'un rire bref et me jeta un regard comme s'il se demandait si c'était une blague, dans le genre de l'hôpital qui se moque de la charité.

— Eh bien, il y a de ça, c'est sûr, mais ce que je voulais dire, c'est qu'avant il était *garda*. Ces salauds-là, ils changent jamais d'un poil.

9

*Un ivrogne crevant d'une gueule de bois,
à genoux devant la croix, dit au Christ :
« Descends et laisse-moi ta place un moment. »*

Après les funérailles de John Willis, la famille se coupa du reste du monde. À la maison, il y avait les parents et la sœur, Maria. Pendant quelques jours, des voisins passèrent, apportant de la nourriture, présentant leurs condoléances, sans avoir grand-chose à dire, en réalité. La façon dont il était mort, la crucifixion, réduisait à néant toute velléité de commentaire. Qu'y avait-il à offrir en guise de réconfort ?

« Il est mieux là où il est. »

« Le temps guérit toutes les souffrances. »

« Plus que cent jours ouvrables avant Noël. »

Il était plus simple de ne pas venir, si bien que la maison se remplit progressivement de silence. Maria était inconsolable. Elle se sentait d'autant plus mal qu'elle avait toujours été davantage proche de son frère aîné, Rory, qui était en Angleterre. Elle avait dix-neuf ans et conduisait sa première voiture, une Datsun d'occasion qui avait beaucoup de kilomètres au compteur. Maria n'était pas jolie, et tout le maquillage du monde ne faisait jamais que le proclamer : *Bon Dieu, elle est moche*. Mais quand elle était au volant, elle se faisait l'impression d'être une actrice, elle se sentait importante. Parfois, même, elle se disait qu'elle pourrait être jolie. Elle travaillait dans une entreprise de bâtiment locale où on l'avait assurée qu'elle pouvait prendre tous les jours de congé qu'elle voulait. Un lundi matin, elle s'était rendue à Salthill, avait garé sa voiture sur le front de mer et avait contemplé l'océan. Elle aimait quand il était déchaîné, la fureur des vagues agissait comme un baume sur son cœur torturé. Si elle avait regardé dans le rétroviseur, elle aurait vu une jeune fille assise sur un banc, une jeune fille qui avait les cheveux foncés et de la folie dans le regard. Une jeune fille qui la regardait avec une intensité meurtrière. De temps à autre elle grondait : « Tu vas partir en fumée, salope. »

Mon téléphone sonna et je répondis. La personne au bout du fil me dit qu'un commissaire-priseur local avait demandé si

j'envisagerais de vendre mon appartement. Mon premier mouvement fut de lui répondre qu'il n'en était pas question, mais histoire de rigoler, je lui demandai combien il m'en offrait, et je restai quasiment sur le cul en entendant la somme.

— Pour un appartement ?

Je n'arrivais pas à y croire.

— Les logements en centre-ville, à l'heure actuelle, c'est de l'or en barre, des investissements sans risque.

Tout au long de ma stupide existence, j'ai pris des décisions sur l'impulsion du moment, en général calamiteuses.

— D'accord, c'est parti, dis-je.

Il fut aussi surpris que moi, et s'enquit :

— Vous êtes sûr ?

— Bien sûr que non, mais vendez quand même.

Cela faisait longtemps que j'envisageais d'imposer un changement radical à ma vie. Si je continuais comme ça, Galway allait me tuer... elle y était déjà pratiquement parvenue. D'un seul coup d'un seul, je décidai de partir aux États-Unis. Depuis des années, j'affirmais que je voulais y aller, et maintenant je pouvais le faire avec style, mettre le cap sur la Floride, me trouver une veuve fortunée, me dorer au soleil.

La Floride était en proie à son quatrième ouragan et je projetais de m'y rendre. Tout à fait ce à quoi on pouvait s'attendre de ma part. D'abord, je déboulerais à New York, je m'imprégnerais de la ville, puis je ferais un saut à Vegas avant de descendre enfin dans le Sud, sans me presser. Peut-être pousserais-je même jusqu'au Mexique. Mon cœur cognait dans ma poitrine, mes paumes étaient couvertes de sueur et je me rendis compte que la perspective d'une vie nouvelle me remplissait d'excitation. Dieu du Ciel, depuis combien de temps n'avais-je pas été stimulé par quelque chose ? J'allais enquêter sur cette histoire de crucifixion pour Ridge, voir si je pouvais la résoudre, et après, je décollerais en laissant toute cette merde derrière moi.

Je sortis l'annuaire des téléphones, appelai une agence de voyages, réservai un aller annulable pour New York depuis l'aéroport de Shannon. Je reposai le téléphone en me disant : *Tu vas vraiment le faire.*

Oui, j'allais le faire.

À qui dirais-je au revoir ? La plupart des gens que je

connaissais étaient au cimetière. Je consultai ma montre. J'avais envie de boire un verre pour fêter ça mais je m'en tins à mon schéma démentiel. Ma tête était un tourbillon de pensées. On parle de pensées qui fusent, eh bien, les miennes n'allaient pas tarder à atteindre la vitesse de la lumière. Ces idées d'évasion, semblables à une dose de méthamphétamine, avaient galvanisé l'ensemble de mon fragile système nerveux. Pour le Mexique, il faudrait que je réfléchisse, car je venais de lire le roman de Kem Nunn, *Tijuana Straits*. D'après ce qu'il écrivait, des choses absolument atroces se passaient là-bas et je me demandais si ça me changerait vraiment de ma vie actuelle.

Ce qui était certain, c'est que je voyagerais léger. La totalité de mes possessions pouvait tenir dans une enveloppe et être glissée dans une boîte aux lettres.

Avant toute chose, il fallait que je parle aux parents du jeune homme qui était mort... je n'en avais pas envie, mais si je m'occupais de l'affaire, il fallait que je leur rende visite. J'allais boire un café, corsé, noir et amer, puis j'irais les voir et, à défaut d'autre chose, je nouerais de nouvelles relations. J'étais sûr que leur journée en serait illuminée. C'était exactement ce dont ils avaient besoin, qu'un parfait étranger vienne leur dire à quel point il était navré avant de leur poser des questions. Oh merde, si seulement je buvais... deux ou trois verres, je serais capable de convaincre n'importe qui de n'importe quoi.

Calculons :

Déranger une famille en deuil = deux grands Jameson.

Se comporter en emmerdeur qui vient fourrer son nez partout = beaucoup, beaucoup de pintes de bière brune.

Une nouvelle vie à l'horizon = une bouteille de quelque chose de rapide et de radical.

Pour moi, ça avait un sens délirant, mais j'ai pour excuse d'être irlandais, et la logique ne tient donc aucun rôle dans mon raisonnement.

J'étais d'humeur mitigée en me dirigeant vers le Claddagh.

Le Claddagh est connu dans le monde entier à cause des bagues de mariage irlandaises : deux mains presque jointes surmontées d'une couronne. Au centre, il y a un cœur. Si on le porte tourné vers l'extérieur, on cherche un partenaire ; si on le

porte tourné vers soi, on est déjà pris.

Le Claddagh est un témoignage historique sans équivalent, pas juste pour Galway mais pour toute l'Irlande. On y trouvait jadis une communauté de gens qui vivaient dans ce qui était presque un village indépendant, quasiment séparé de Galway quoique la ville ne soit qu'à un jet de pierre de distance. La manière la plus répandue de gagner son pain quotidien était de pêcher en mer. Les bateaux du Claddagh étaient spéciaux, ils faisaient tous entre 22,5 et 40 tonnes. Les hommes naviguaient tout le long de la côte et, à leur retour, leurs femmes, qui confectionnaient les filets, vendaient le produit de leur travail. À la différence des autres bateaux de pêche du pays, leur pont était dégagé. On les appelait les *hookers*.

Ce qui amuse toujours beaucoup les Américains[19].

La tragédie de l'affaire, c'est que cette communauté autarcique a cessé d'exister en 1934 quand l'habitat a été détruit pour offrir des demeures soi-disant plus salubres. On n'utilisait pas le terme de « progrès » à l'époque, pourtant c'était la même volonté de changement et d'éradication des traces du passé que celle qui a libre cours aujourd'hui.

Mais l'esprit, la détermination farouche des gens du Claddagh existent encore, transmis à travers les âges, et, même dans une ville cosmopolite, ils forment une race à part.

Personnellement, j'adore cet endroit.

Il y a eu une époque où nourrir les cygnes remontait vraiment le moral, et pas seulement le leur. Ça faisait partie intégrante de Galway. On levait les yeux, on voyait la jetée Nimmo et l'océan qui vous appelait, qui vous promettait un avenir étincelant et plein d'espoir. À l'horizon, les îles d'Aran et un mode d'existence qui ne recelait nulle hâte. Mais ce n'était plus un lieu de réconfort pour moi. Trop d'épisodes de violence et de deuil y étaient associés.

Je poursuivis rapidement mon chemin. Un type assis au bord de l'eau nourrissait alternativement les cygnes et un lévrier. Le chien était en piteux état, plus maigre qu'un bohémien.

— Comment va ? demandai-je.

— Vous voulez acheter un lévrier ? répondit-il sans me regarder.

— Euh... pas pour le moment.

Il haussa les épaules, comme si j'ignorais ce que je ratais, et ajouta :

— Cet animal est un vainqueur.

Ben voyons.

Je n'avais aucune envie de m'attarder, mais il faut bien dire des absurdités de temps à autre, sinon on en arrive à croire que le chaos règne vraiment.

— Pourquoi vous ne l'alignez pas vous-même sur le cynodrome ?

Il partit d'un rire chargé d'amertume et de regrets.

— Ma moitié, elle déteste les chiens.

Peut-être était-ce elle qui volait ceux de Newcastle.

— Mais moi, je la déteste, elle. Alors comme qui dirait, on est quittes, pas vrai ?

Sous l'impulsion du moment, je demandai :

— Comme ça, là, sans réfléchir, vous ne voyez pas ce qui pourrait inciter quelqu'un à voler des chiens chez les gens ?

Je crus qu'il ne m'avait pas entendu ou qu'il n'avait pas envie de s'embêter à répondre et je m'éloignai, mais il cria :

— Pour les manger.

Oserai-je le dire... de quoi nourrir mes pensées ?

Je restai devant la maison, le temps de me préparer. L'habitation faisait partie d'une série de logements mitoyens identiques. Petite, délabrée, elle annonçait le dénuement. J'en connaissais la nature puisque celle dans laquelle j'avais grandi lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Le petit jardin était bien entretenu et des buissons de rosiers défiaient ce que l'Atlantique Nord avait de pire à leur proposer. Je glissai dans ma bouche une pastille à la menthe. Si vous voulez que tout le monde sache que vous avez bu, faites pareil. C'est comme si vous disiez : *Bonjour, j'essaie de dissimuler l'odeur de l'alcool*. Même si je n'avais pas bu, les vieilles habitudes ont la vie dure. Demandez au Sinn Fein[20].

Je frappai un coup à la porte puis, pour faire bonne mesure, mis une seconde pastille dans ma bouche.

Un homme qui approchait des soixante-dix ans ouvrit. Il était petit, avec les cheveux blancs et une expression de défaite, des cernes noirs sous les yeux.

— Monsieur Willis ?

Il me dévisageait.

— Oui.

J'étais sur le point de me lancer quand il déclara :

— Je vous connais.

J'attendis en me demandant s'il allait claquer la porte, mais il m'accorda un petit sourire et ses lèvres se contractèrent comme si elles n'étaient plus habituées.

— C'est vous qui avez sauvé les cygnes.

Puis, avant que j'aie pu réagir, il ajouta :

— Entrez, je vous en prie.

Il m'introduisit dans un couloir sombre avant de refermer la porte sans bruit.

— Par ici, s'il vous plaît.

Un salon immaculé, une danseuse de flamenco posée sur le poste de télévision, le témoignage d'une époque plus heureuse, peut-être. Un meuble vitré contenait des trophées, des photos et une rangée de *Reader's Digest*.

Il fit un geste pour m'inviter à m'asseoir et annonça :

— Un instant, je vais chercher ma femme. Que voulez-vous prendre ? Du café, du thé, ou peut-être quelque chose de plus fort ?

Je déclinai la proposition, non sans difficulté. Je remarquai un cadre de photo argenté, mis en valeur au milieu, sur le meuble vitré, et je m'en approchai. Ils étaient trois sur l'image : deux jeunes gens et une jeune fille. Je reconnus celui qui était décédé, et la fille devait être sa sœur, Maria, mais le troisième ? Un vers de T.S. Eliot me traversa l'esprit... il y était question d'un troisième qui chemine à vos côtés. Les cheveux de celui-ci étaient roux, mais sa ressemblance avec les deux autres était marquée, il s'agissait donc sûrement de leur frère. Je marmonnai : « Il y a un autre frère ? »

Comment cela avait-il pu échapper à Ridge ? Il faudrait que je voie ce qu'on pourrait apprendre sur lui.

Le silence, dans la maison, mettait mal à l'aise. Le père revînt avec une femme qui paraissait plus vaincue que lui encore. Son corps s'était ratatiné sur lui-même.

Elle tendit la main et me dit :

— Enchantée de faire votre connaissance.

Seigneur.

Je marmonnai le premier cliché qui me vint, au sujet de leur deuil, et elle hocha la tête. J'entrevis ses yeux et aurais donné

n'importe quoi pour échapper à ça. S'il y a un cran au-delà de la douleur, au-delà du supplice, elle l'avait atteint. Nous étions là, debout, tel un trio embarrassé, aucun de nous ne sachant que faire.

— Je déteste m'immiscer dans la vie des gens, risquai-je, mais j'enquête sur John et les circonstances de sa...

Mais, en dépit de tous mes efforts, je ne parvins pas à trouver un mot approprié : mort, décès, meurtre, tous étaient insupportables.

Au lieu de me demander en vertu de quel mandat je m'étais engagé de la sorte, elle me répondit :

— Nous vous en sommes très reconnaissants.

En désespoir de cause, je demandai si je pouvais voir sa chambre et le père me conduisit à une petite pièce, sur l'arrière.

— Nous n'avons touché à rien, me dit-il.

Une chambre de jeune homme : un lit qui n'était pas fait, une étagère avec des magazines automobiles, un lecteur de CD et une tour de rangement... Je restai debout dans la chambre à me demander ce que je fichais là.

Cinq minutes plus tard, j'allai retrouver le couple et me lançai :

— Comment était John ?

La question déclencha un déferlement d'amour et d'affection. C'était un garçon ordinaire : il jouait au foot, travaillait dans un garage, avait beaucoup d'amis.

La porte d'entrée s'ouvrit et une jeune fille entra. Je sus instantanément que c'était sa sœur, d'après la photo posée sur le meuble vitré. Pas facile de tromper un enquêteur professionnel.

— Nous allons vous laisser avec Maria, dit la mère. John et elle étaient très proches.

Lorsqu'ils eurent quitté la pièce de leur pas traînant, elle me dévisagea.

— En quoi ça vous regarde ? Vous connaissiez John ?

Je lui répondis que non, mais que comme les *gardai* n'avançaient pas, je voulais voir si je pouvais apporter mon aide.

Elle digéra ma réponse, puis demanda :

— Vous êtes payé pour ça ?

— Non, mais...

Elle n'était pas en colère, seulement perplexe.

— Vous êtes le brave type, le redresseur de torts qui va voir ici

et là s'il peut aider les gens, c'est ça ?

Avant que j'aie pu répondre, elle lâcha :

— Vous êtes qu'un sale menteur.

Je me sentis en terrain plus ferme. Le conflit est ce qui me convient le mieux, au contraire des façons polies consistant à avancer sur la pointe des pieds.

— J'aurais pensé que toute proposition d'aide serait bien accueillie.

Elle m'étudia pendant une minute, n'appréciant pas particulièrement ce qu'elle voyait, avant de rétorquer :

— Qui en a quelque chose à foutre, de ce que vous pensez ? John ne reviendra pas. Vous voulez bien me rendre un service ?

— Bien sûr, si je peux.

— Foutez-nous la paix. Vous pouvez faire ça ? Allez jouer à Superman auprès de quelqu'un qui en a quelque chose à cirer.

Puis elle me raccompagna à la porte, toute son attitude n'exprimant qu'une chose : bon débarras.

Et, pendant qu'elle me regardait partir, elle ajouta :

— Encore une chose, monsieur Taylor. Les pastilles à la menthe, ça ne marche pas.

Je l'avais bien dit, non ?

De retour chez moi, j'écoutai *Road to Bayamon*, de Tom Russell. Il y a une chanson douce-amère sur cet album, « William Faulkner in Hollywood ». Elle me fit rêver à une vie meilleure et je dus l'arrêter en plein milieu. J'appelai Ridge. Elle avait sa voix hostile habituelle.

— Quoi ? grogna-t-elle.

— Vous avez connu un *garda* du nom d'Eoin Heaton ?

Il y eut un silence tandis qu'elle se demandait quelle raison me poussait à lui demander ça.

— Oui, je l'ai connu. Pourquoi ?

L'agressivité était présente dans chaque intonation.

— Ils l'ont foutu à la porte, c'est ça ?

Il y eut un soupir, puis :

— Oui, il souffrait de la même maladie que vous.

Comme je n'avais pas besoin de précision supplémentaire, je tentai :

— Il valait quelque chose, comme flic ?

Elle marqua un temps de silence.

— Il a été foutu à la porte. Comment aurait-il pu valoir quelque chose ?

J'éprouvai le désir de lui hurler dessus, de lui dire de descendre de ses saloperies de grands chevaux, mais au lieu de ça je lui demandai, et cela exigea un sacré effort de ma part, aucun doute là-dessus, car je trouvais chacun de ces mots difficiles à entendre, au sens littéral :

— Qu'est-ce qu'il a fait, à part boire ? C'étaient quoi, exactement, les causes de son renvoi, à moins que vous ne soyez tenue de garder le secret ?

— Il a accepté de l'argent pour laisser filer un type qui conduisait en état d'ivresse.

Comme je n'avais rien à dire, elle ajouta :

— Vous trouvez probablement que c'était bien de sa part, et vous jugez qu'on a été trop sévère avec lui.

Ça suffit, pensai-je, et je me rebiffai violemment :

— Comment vous pourriez le savoir, ce que je pense ?

Puis je remplis mes poumons d'air et demandai :

— Vous saviez que John avait un frère ? Je suis allé voir la famille, j'ai rencontré les parents et la sœur. Je pense sérieusement, et c'est une impression très forte, un truc qui vient des tripes, que vous devriez vous renseigner sur son frère. Vous pouvez faire ça ? N'importe quoi, tout ce que vous pourrez dénicher sur lui.

Elle observa un moment de silence.

— Vous pensez vraiment que c'est si important ?

— J'en suis persuadé.

Au moins, j'avais son attention, et juste avant de raccrocher, elle concéda :

— D'accord. Qu'est-ce que j'ai à perdre ?

Après avoir raccroché, je me sentis plutôt content de moi, et je me rendis compte que, pour une fois, c'était moi qui conduisais la musique.

10

« Je pense que vous m'avez oublié. »

L'otage Ken Bigley, dans un message à Tony Blair, vingt-quatre
heures avant d'être décapité

Cela faisait un certain temps que j'étais poursuivi par un problème que j'essayais d'ignorer, me disant que si je n'admettais pas son existence, il disparaîtrait de lui-même.

Tu parles.

Mon ouïe.

Pour la télévision, il fallait que je mette le son au maximum, et pour écouter de la musique, que je règle la chaîne à fond. Et quand des gens me parlaient, je devais me pencher pour comprendre ce qu'ils disaient. Quand on atteint la cinquantaine, tout commence à décliner. Un fait indéniable de cette foutue existence. La vue, ça allait encore, mais avec la vie que j'avais menée, c'était un miracle que je ne sois pas encore sous terre. Bien des jours, j'aurais préféré.

Je m'emparai donc de l'annuaire, trouvai un spécialiste de l'audition et pris rendez-vous en m'efforçant de saisir ce que me disait la secrétaire. Bon Dieu, si je perdais l'ouïe... déjà que je boitais... si ce n'était pas être vieux, ça...

Il ne servait à rien d'en parler à Ridge, de toute façon elle disait que je n'écoutais jamais. Je fus contraint d'admettre, chose que j'avais en horreur, que cela m'effrayait. Je vivais seul. Le célibataire irlandais typique, dans toute sa lamentable splendeur, minable et amer, décati et croulant.

Mais j'avais un projet de grande envergure.

Dieu du Ciel, un projet. Mon enveloppe charnelle baissait le rideau, et moi, j'avais un projet. Ce n'est pas renversant, ça ? J'étais à deux doigts de rendre l'âme et, au lieu d'envisager la maison de retraite, je mettais le cap sur l'Amérique. C'était la meilleure, non ?

On pourrait argumenter que je me défendais bec et ongles, que je démontrais une grande force d'âme face à une adversité tenace, que je refusais de m'avouer vaincu, que je luttais courageusement. Et quiconque me connaissait savourerait cette superbe argumentation avant de déclarer : « Foutaises. »

Une matinée noyée de désespoir. En irlandais, nous

gémissions, *Och ocon...* Pauvre de moi, et ce n'est pas rien de le dire. Cela faisait près de deux semaines que j'étais plongé dans une profonde dépression. Sans boire, bien sûr, non parce que je ne le voulais pas ou que je trouvais que c'était une mauvaise idée, mais parce que je ne pensais pas avoir les ressources suffisantes pour m'en remettre, si l'on peut dire, une fois encore.

Je regardais la télé de temps à autre. Les infos étaient d'une noirceur épouvantable.

Ken Bigley avait été décapité. Il n'y a pas de mot pour décrire l'effet que cela faisait, c'était comme de voir les tours jumelles percutées par les avions. La même incrédulité, le même écoëurement horrifié. Malade comme un chien, je repartis dans la spirale dépressive et rêvai de chiens... oui, ceux de Newcastle. Ils hurlaient et me mordaient les chevilles, ils m'aboyaient dessus pour que *je fasse quelque chose*. Le téléphone sonnait sans discontinuer. J'arrachai le fil de la prise mais je jure qu'il ne cessa pas.

De temps à autre, des gens cognaient à ma porte et je marmonnais :

— Allez vous faire foutre, j'ai déjà donné.

Dans ce genre d'état hallucinatoire, on finit toujours par entendre l'orchestre fantôme tel que Malcolm Lowry l'a décrit. Le mien ne connaissait qu'un seul air, qu'il jouait en boucle... « Run », de Snow Patrol. Je priais pour que, si je mourais, ce qui paraissait extrêmement probable, quelqu'un le joue à mon enterrement.

Putain de chanson.

Chienne de vie.

Mais s'il n'y avait plus personne pour assister à mon trépas, qui allait me pleurer ? Évidemment, l'apitoiement sur son propre sort va de pair avec le *delirium tremens*, et je baignais en plein dedans. Le pays, lui aussi, se sentait bien mal. Nous nous étions réjouis de notre première médaille d'or depuis plus de trente ans et, bien entendu, nous en avons fait tout un plat. Qui aurait agi différemment ? Et après, mais cela ne s'invente pas, le cheval avait raté le test anti-dopage. Ce putain de canasson !

Dans un pays où la folie est respectée et l'aliénation mentale considérée comme naturelle, cela dépassait les bornes.

Quand enfin je parvins à réunir assez de forces pour sortir, tremblant et sujet à la paranoïa, je rencontrai une femme qui me

dit :

— Vous savez qu’aujourd’hui a lieu la bénédiction des chiens ?

— Hein ? hoquetai-je en la scrutant du regard sans comprendre.

Elle semblait penser que j’aurais dû être au courant et m’expliqua patiemment :

— Au couvent des Clarisses, la cérémonie spéciale pour la bénédiction des chiens.

Il y a une centaine de réponses possibles à ça, toutes associées à des sarcasmes et à de très vilains jeux de mots, mais je me contentai de :

— Oh.

Je me demandai si les chiens de Newcastle allaient être mieux protégés, maintenant. J’ignore pourquoi, mais j’en doutais.

Je me rendis au Garavan et, avant que le barman ait eu le temps de me verser la même chose que d’habitude, je commandai :

— Du café noir et de l’eau pétillante. De l’eau irlandaise, de Galway si vous avez.

Mon père se serait retourné dans sa tombe s’il avait su que le jour était venu où nous devons payer notre eau, sur une île entourée de ce foutu liquide et cinglée par la pluie presque chaque jour de l’année.

Si le barman avait le moindre commentaire à faire concernant ma longue absence, il le garda pour lui.

C’était le jour de mon rendez-vous avec le spécialiste des oreilles et j’avais mis ma tenue spéciale *mauvaises nouvelles*.

Comment on s’y prend ?

On s’habille de noir, des pieds à la tête.

J’avais enfilé mon costume de deuil, acheté au magasin de charité. Il était lustré par l’usage.

Le Crescent est la réponse de Galway à Harley Street[21]. Traduisez : du fric... des tonnes de fric. De vieilles maisons classées, couvertes de lierre et de lèpre, avec des plaques de cuivre sur les façades. Aucun titre du genre « Docteur », toutes spécifiant « Monsieur », ce qui dénotait la présence d’un spécialiste et, surtout, l’application d’honoraires très élevés. Comme on disait en ville, « C’est le *monsieur* que vous allez payer cher ».

Ces vieilles demeures délabrées constituent l’ultime rempart

contre la fièvre endémique de constructions modernes qui s'était emparée de la ville. Les promoteurs immobiliers encerclaient ces propriétés, à l'affût de la première occasion venue, un décès dans la famille, une banqueroute, la moindre brèche pour passer à l'action, proposer des tonnes de fric pour faire figurer la bâtisse dans leur portfolio. Après, ils l'éventreraient complètement ou la raseraient et, *illico presto*, un nouvel ensemble d'appartements luxueux, que chaque rachat rendrait plus laids encore, surgirait de terre.

J'aimais ces bâtiments tels qu'ils étaient : les halls d'entrée pleins de courants d'air, les plafonds hauts, la moisissure dans les coins, l'humidité qui remontait par capillarité, les parquets extrêmement suspects... quant à la plomberie, mieux valait ne pas y penser. Pour remplacer tout ça, il aurait fallu gagner au loto. Et on y avait froid, en plus : ces demeures étaient toujours glaciales. C'est un fait bizarre mais, chez les Anglo-Irlandais, les gens qui ont de l'argent possèdent tous des maisons où on se les gèle. Ça explique pourquoi ils portent toujours des fringues de chez Barbour et d'épaisses écharpes de laine, et bien sûr, pourquoi ils sont toujours par monts et par vaux à chasser le renard.

Le « monsieur » avec qui j'avais rendez-vous s'appelait M. Keating. Il était vêtu d'un costume de tweed : ces types-là, la blouse blanche, ils ne connaissent pas. Il me traita avec un léger dédain qui frôlait la moquerie, effectua toute une batterie de tests et je le jure, exactement comme le médecin qui avait examiné Cody, il émit ce petit bruit désapprouvateur que je croyais réservé aux romans de P.G. Wodehouse.

Enfin, il en termina. Il leva la main à son menton et s'enquit :

— Avez-vous un jour reçu un coup sur la tête ?

Pendant un moment de pur égarement, je crus qu'il me menaçait, puis je compris qu'il se renseignait.

Moi... un coup sur la tête. Bon Dieu, j'ai perdu le compte.

— J'ai longtemps joué au hurling, avançai-je.

Il répondit par ce qui aurait pu être un sourire mais pouvait aussi bien être du vent.

— Et, bien évidemment, comme vous êtes du type macho, vous ne portiez pas de casque ?

Putain, on pouvait à peine se payer les *hurleys*. Des casques ? Et puis quoi encore ?

— Il est possible que je vous envoie passer une IRM, dit-il, mais je suis pratiquement certain que mes observations initiales sont correctes.

Il se tut un instant et je me demandai si j'allais devoir en deviner la nature. Puis il reprit.

— Votre oreille gauche, à la suite d'une blessure, ou peut-être simplement à cause de l'âge, présente des signes dégénératifs, une dégénérescence très rapide, et à très brève échéance cet organe sera totalement réduit à la surdité.

Dégénérescence.

Quel mot répugnant, bordel.

Il se mit à griffonner sur un bloc-notes.

— Voici le nom d'un excellent audioprothésiste. Il vous appareillera.

J'essayai de raccrocher les wagons.

— Je vais devoir porter un appareil ?

Il sourit.

— D'énormes progrès ont été réalisés dans ce domaine. Les nouveaux modèles se remarquent à peine.

Facile à dire, pour lui.

Examen terminé.

— Vous réglerez mes honoraires à ma secrétaire.

Naturellement. Ça, je n'avais eu aucun mal à l'entendre.

J'étais sur le seuil quand il ajouta :

— Si vous vous sentez obligé de continuer le hurling, portez donc un casque.

Je ne pus m'empêcher de répliquer :

— Un peu tard, vous ne croyez pas ?

Je retrouvai Eoin Heaton. Il était, si possible, encore plus ravagé que la fois précédente, et l'alcool suintait par chacun de ses pores. Une odeur fétide, annonçant le pire.

Il commença par :

— Cette histoire de chien, j'ai pas arrêté comme qui dirait, jour et nuit.

Ben voyons.

Je le dévisageai. C'était comme de regarder dans un miroir, de contempler tous ces jours que j'avais alignés dans un état comparable au sien. Nous avions opté pour un coffee shop, dans une petite rue proche d'Abbey Church. Le propriétaire des lieux

était un Russe qui avait acheté la boutique à un Basque. On est bien obligé de se demander : où sont donc passés tous les Irlandais ? Nous nous sommes peut-être enrichis, mais nous nous retrouvons assurément en minorité. Les chiffres les plus récents disaient que d'ici 2010 l'Irlande compterait un million de ressortissants étrangers.

Heaton commanda un café noir et moi un café latte, autrement dit du lait mousseux déguisé en caféine.

Il tenta de lever la tasse à ses lèvres, mais ses mains tremblaient trop.

— J'aurais dû prendre un remontant, m'expliqua-t-il.

À savoir, le même remède, la suite de la veille, ou tout autre euphémisme servant à cacher la pulsion létale de l'alcoolisme qui ne connaît plus de frein.

Il sortit quelque chose de sa poche, me demanda :

— Vous voulez bien, Jack ?

Et il me tendit une mignonnette de Paddy.

Cette petite bouteille, qui contenait mon propre arrêt de mort, paraissait si innocente. Je dévissai le bouchon, jetai un coup d'œil à son propriétaire, lequel était préoccupé, versai l'alcool dans sa tasse. Le Paddy est un des whiskies les plus forts et ses effluves m'arrivaient, irrésistibles. J'approchai la tasse de ses lèvres et il parvint à en ingurgiter la moitié avant de se livrer à une danse macabre à quatre temps : s'étrangler, déglutir, gargouiller, grimacer. Il parvint finalement à articuler :

— Je crois... que je vais peut-être réussir à le garder.

Ce fut limite, mais il y parvint.

En l'espace de quelques minutes, une transformation radicale s'opéra alors.

Tel un miracle démoniaque, tout de ténèbres, il ne vint d'aucun lieu de lumière. Ses yeux arrêterent de larmoyer, une couleur rosée gagna son visage et ses mains cessèrent leur gigue incontrôlée. Physiquement, il changea : il se redressa et une nuance de défi monta à sa bouche. Mais je savais, ô Seigneur, oui, à quel point ce changement serait éphémère.

Je l'entendis qui me demandait, non, qui exigeait de savoir :

— Vous êtes sourd ou quoi ?

Exactement.

— Quoi ? fis-je.

Il soupira.

— Je vous ai parlé à deux reprises et vous n'avez pas répondu.
Si je tournais vers lui mon oreille droite, j'entendais mieux. Je le fis donc.

— Essayez encore une fois, dis-je.

Avec une lenteur exagérée, il articula :

— L'affaire que vous m'avez confiée, vous savez ? Deux nouveaux chiens ont été volés à Newcastle.

Le ton était délibérément railleur.

S'il voulait déconner avec moi, il avait choisi son moment.

— Et alors, vous faites quoi pour que ça s'arrête ? répondis-je avec hargne. Bon Dieu, vous étiez *garda* et vous n'êtes pas capable de dénicher un voleur de chiens ?

Il chancela sous l'affront. Le Paddy n'a pas tous les pouvoirs.

— Mais... mais..., bégaya-t-il, il me faut du temps pour m'organiser.

Je n'avais pas l'intention de lui faire de cadeau.

— Si c'est trop dur pour vous, je peux trouver quelqu'un d'autre, quelqu'un qui ne pue pas l'alcool rance.

Je l'avais blessé et je m'en fichais comme de l'an quarante.

— Je suis sur l'affaire, Jack. Je vous le jure, je suis capable de m'en occuper, je ne vous laisserai pas tomber.

Je jetai de l'argent sur la table et, comme il lorgnait dessus, je précisai :

— C'est pour le café.

Ses yeux avaient un regard d'enfant malheureux et il demanda :

— Est-ce que vous pourriez peut-être m'avancer un peu de liquide ?

Sans lui laisser une seconde de répit je répliquai :

— Pour que vous alliez le pisser contre un mur ? Apportez-moi des résultats, après on verra.

Au moment où je me tournais pour partir, il déclara :

— Vous êtes un foutu salaud.

Je souris.

— Et je suis dans un de mes bons jours, mon pote.

Alors survint le silence... Je fus enveloppé dans ce silence surnaturel, venu de nulle part, comme si tout s'était arrêté. Je crus d'abord que c'était peut-être à cause de l'examen auquel mes oreilles avaient été soumises, une conséquence, une secousse tardive, si vous préférez. Mais non, c'était un silence absolu, du

genre de celui que décrivent les survivants quand ils tentent de traduire en paroles les instants ayant précédé un désastre. Je n'entendais littéralement rien. Je marchais mais je ne percevais pas le bruit de mes pas sur l'allée. J'étais inquiet, mais pas encore affolé. Et puis...

Et puis mon téléphone fit entendre sa sonnerie suraiguë.

Je le sortis de ma poche, me rendis compte que mon cœur battait à tout rompre, appuyai sur la petite touche verte.

— Monsieur Taylor ?

— Oui ?

— C'est l'hôpital. Ce serait bien que vous veniez.

— Qu'est-ce qu'il y a ? C'est Cody ? Il va bien ?

— S'il vous plaît, venez le plus vite possible, monsieur Taylor.

On raccrocha.

Je ne crois plus à grand-chose, mais je tentai le coup : « Oh, mon Dieu, faites qu'il ne lui soit rien arrivé. Je promets d'être mieux. »

Ce que ce « mieux » pouvait bien signifier, je n'en avais aucune idée.

... brûle dans les feux de l'enfer.

Maria Willis ne parvenait pas à surmonter la mort de son frère. Qu'il ait été crucifié ne faisait qu'ajouter à l'horreur, dans sa tête. John avait été une âme simple. Dans un monde de chaos, de cruauté et d'indifférence pure, il était presque comme un enfant. Son instinct avait toujours dicté à Maria de le protéger. Elle ne pouvait s'empêcher de se demander s'il avait pensé à elle pendant qu'ils plantaient les clous dans ses mains.

Le seul réconfort qu'elle trouvait consistait à prendre le volant pour se rendre à Salthill où elle restait assise à contempler l'océan. Ça la calmait, elle ignorait pourquoi, ça apaisait simplement l'atroce douleur qui lui emplissait le cœur.

Le jeudi soir, elle était de nouveau assise dans la voiture, garée plus bas que la vieille salle de bal. Ses parents y avaient dansé sur la musique des orchestres qui s'y produisaient. Avant les tragédies, son père en récitait souvent les noms comme on égrène un rosaire, ils sortaient de sa bouche avec un ravissement évident : les Clipper Carlton, les Regai, les Miami, Brendan Bowyer et sa célèbre danse, le *hucklebuck*. Un jour, ses parents leur avaient fait une démonstration de ce curieux enchaînement. Ça consistait à avancer en faisant glisser les deux pieds sur le sol tout en bougeant comme si on avait un lévrier au cul. Ils s'étaient tous tordus de rire et sa mère avait déclaré d'un ton ardent : « Vous pouvez rire tant que vous voulez, cette danse a eu un succès fou dans tout le pays. »

Maria aurait donné son âme pour être à nouveau dans la cuisine, à regarder ses parents ruisselant de sueur, une expression extatique sur le visage, avec ses frères qui souriaient en dépit de leurs efforts pour rester de marbre.

Quelqu'un frappa un petit coup à la vitre de la voiture. Levant les yeux, elle vit une fille aux cheveux en bataille, aux yeux charbonneux, entièrement habillée de noir, et un jeune homme derrière elle. La fille était une de ces... comment disait-on, déjà ?... une gothique.

Elle abaissa la vitre, se demandant s'ils allaient lui demander

de l'argent. La fille lui dit, avec un accent anglais :

— Nous sommes vraiment désolés de vous déranger, mais nous avons des informations concernant votre frère.

Maria en demeura stupéfaite et, quand la fille fit un geste pour ouvrir la portière, elle ne l'en empêcha pas. La fille s'assit à la place du mort, et l'homme, l'adolescent plutôt, s'installa à l'arrière. Maria n'aima pas du tout le sentir derrière elle.

La fille eut un sourire rassurant et dit :

— Ça a dû être très dur pour vous, la manière affreuse dont John est mort. Il a dû tellement souffrir.

Maria se dit qu'il y avait comme une moquerie dans ces mots, et les yeux de la fille étaient visiblement... malveillants. Elle commença à regretter l'imprudence dont elle avait fait preuve en les laissant monter dans la voiture.

— Le chagrin, c'est un truc qui vous tue, vous ne trouvez pas ? lui demanda la fille.

Maria regarda à travers le pare-brise, mais il n'y avait personne dans les parages. La soirée était froide et les promeneurs habituels étaient restés chez eux.

— Vous avez dit que vous aviez des informations sur... John ? demanda-t-elle.

Il lui était douloureux ne serait-ce que de prononcer son nom.

La fille fouillait dans son sac. Elle en retira un briquet et demanda :

— Vous fumez ?

Le garçon, alors, la saisit par-derrière, l'immobilisant comme dans un étau.

La fille sortit un petit bidon d'essence et commença à en asperger Maria en disant :

— Ça va te redonner du jus, ma fille !

Puis elle alluma le briquet, ouvrit la portière de la voiture et, un sourire aux lèvres, déclara :

— Tu vas cuire pour de bon.

Et elle mit le feu à la veste de Maria.

Un grondement de flammes s'ensuivit, et Maria aurait pu jurer qu'elle avait entendu le garçon dire : « Je suis désolé. »

Quand les flammes atteignirent le réservoir, ils avaient parcouru la moitié de la promenade du bord de mer. L'explosion fit un bruit assourdissant.

La fille exécuta un petit pas de danse et brailla :

— Bravo, ma petite, tu décolles.

12

Comment s'allume la flamme...

Les yeux de la jeune fille s'ouvrirent. Elle avait sommeillé et se réveillait en sursaut. Elle vit où elle se trouvait, cette chambre affreuse qui contrastait tellement avec le foyer que sa mère avait entretenu. Et l'humidité, la maison entière était imprégnée de sa puanteur. À mettre sur le compte du climat irlandais ? Non, seulement d'un propriétaire pingre.

Un léger sourire joua sur ses lèvres tandis qu'elle pensait : *On peut lui présenter la flamme, à lui aussi.*

À cette seule pensée, elle sentit l'odeur de la fumée, un incendie qui n'était pas si loin d'elle, et elle se laissa submerger, transporter par l'odeur.

Elle avait atteint un état de ravissement et émit une série de gloussements avant de refermer les bras sur sa frêle ossature, étreignant cette vérité : elle avait désormais tué deux fois. Ça lui procura une telle poussée d'adrénaline et un tel sentiment de puissance qu'elle eut l'impression de découvrir une nouvelle façon de s'intoxiquer. Et pourtant, elle n'était pas encore satisfaite. Davantage... il lui en fallait davantage.

Du coin de l'œil, elle vit surgir une flamme. L'embrasement débuta à l'angle de la pièce et progressa en léchant le mur, mais quand elle tourna la tête pour regarder droit dans cette direction, il n'y avait plus rien. Lorsque cela se produisait, ce qui était de plus en plus fréquent, elle examinait généralement les gens autour d'elle pour voir leur réaction. Elle ne parvenait pas à croire qu'ils ne l'aient pas vu... mais non, ils semblaient n'être conscients de rien. Ce qui ne faisait que le lui confirmer : les ténèbres l'avaient élue, elle. Elle était seule à pouvoir entendre le sombre scénario, le dessein malin de la vengeance, et à pouvoir l'exécuter.

Avec ces images de flammes, le rythme de son cœur s'accéléra.

Elle se souvint du vol vers l'Irlande par Aer Lingus, et des membres de l'équipage qui leur avaient demandé s'ils allaient en vacances. Il y avait eu des flammes dans un coin de la cabine... ils

ne les voyaient donc pas ? Elle avait souri et répondu :

— Oh oui, une excursion en famille. On va s'offrir un super bon moment.

Elle avait attendu un peu avant d'ajouter :

— Notre mère y est déjà.

L'équipage avait trouvé rafraîchissant de rencontrer une famille aussi soudée, et leur avait promis :

— Vous allez adorer l'Irlande.

Elle avait détourné les yeux du brasier qu'elle entrevoyait le long des ailes de l'avion pour renchérir :

— Et l'Irlande va nous adorer.

*Nulle douleur ne peut se comparer
à la perte d'un enfant.*

J'aurais pu prendre un taxi pour aller à l'hôpital, mais je voulais repousser la nouvelle que je redoutais d'apprendre.

Cody était venu me trouver. Il voulait devenir mon associé pour les enquêtes ; il représentait pour moi un mélange de naïveté, de crânerie pseudo-américaine, d'énervement et d'exaspération.

Puis l'inimaginable s'était produit. J'ai horreur d'utiliser un vocabulaire branché mais... putain, on s'était trouvés. Je m'étais mis à aimer ce gosse. Il était agaçant comme c'est pas possible et puis, tout à coup, il faisait des trucs qui me déchiraient le cœur, comme par exemple m'acheter une luxueuse veste en cuir. Je la portais quand il a arrêté les balles, son sang en a arrosé tout le devant. Je l'ai brûlée.

Nous avons connu une journée mémorable quand nous étions allés au match de hurling. Nous avons acheté l'écharpe de l'équipe, gueulé comme des déments, avalé un repas monstrueux après, et quasiment échangé une accolade virile à la fin de cette journée parfaite.

J'avais alors été comme cela m'est, oh, si rarement arrivé : heureux.

Mais *mo croi briste*... mon cœur s'est brisé.

Disons plutôt les choses ainsi : à ceux que les dieux de l'Irlande ont décidé de détruire, ils procurent d'abord un éclair de bonheur. En tout cas c'est comme ça qu'ils se foutent de moi, et ça leur arrive bien trop souvent.

Quelques personnes m'avaient demandé, à ce moment-là, s'il était mon fils. J'étais ravi et je commençais à le considérer comme tel. La chance d'avoir une famille, un rêve que je ne m'étais jamais autorisé à caresser.

Quand le tireur embusqué lui avait expédié ces balles dans le corps, les coups de feu avaient creusé dans mon âme une brûlure qui ne cicatriserait jamais.

J'avais tourné cent fois dans ma tête des hypothèses sur l'auteur des tirs. Le pervers dont je m'étais occupé à la demande

de Ridge avait un alibi inattaquable ; Cathy Bellingham, la femme de mon meilleur ami Jeff, avait certes un mobile sérieux (j'étais responsable de la mort de sa fille de trois ans), mais elle avait disparu et je n'étais pas pressé de la retrouver. La troisième possibilité était Kate Clare, la sœur de Michael qui était peut-être responsable de la décapitation du père Joyce et que j'avais traqué jusqu'aux portes de l'enfer. Parmi les aspects les plus épouvantables de cette affaire, il y avait le fait que j'aimais bien Michael Clare et, Seigneur, en tant que victime d'abus sexuels perpétrés par un homme d'Église, il avait déjà souffert les tourments des damnés avant de se suicider. Kate, à ce qu'il semblait, avait pris l'avion pour l'Extrême-Orient, et le lieu où elle se trouvait était actuellement inconnu.

La vérité, c'est que je me moquais pas mal de savoir qui avait tiré. Tout ce que je voulais, c'était qu'on me rende Cody, et après, je m'occuperais du tireur, quelle que soit l'identité de ce fumier ou de cette salope. Selon les préceptes de la Bible, œil pour œil...

J'arrivai à l'hôpital, le cœur au bord des lèvres, me rendis dans le grand dortoir et vis une infirmière. Elle me connaissait en raison de mes visites quotidiennes et m'appelait même par mon prénom.

— Oh, Jack, je suis vraiment navrée, dit-elle.

Un vertige s'empara de moi, mais avant que j'aie pu ne serait-ce que reprendre mon souffle, un couple s'approcha et l'infirmière me dit :

— Ce sont les parents de Cody.

Ils en avaient l'air. Cette expression atroce d'incrédulité totale.

L'homme, qui avait près de soixante-dix ans et était vêtu d'un costume de bonne qualité, le visage crispé par la rage, gronda :

— C'est vous, Taylor ?

J'acquiesçai, encore sous le choc des implications contenues dans la phrase par laquelle m'avait accueilli l'infirmière.

Il me cracha au visage.

— C'est vous qui avez fait assassiner notre fils, espèce de salaud.

Sa femme le tira en arrière et, pendant qu'elle l'entraînait dans le couloir, il cria :

— J'espère que vous brûlerez en enfer.

Il y eut littéralement un temps de silence : un de ces moments

de calme absolu comme il s'en produit quand une malédiction terrible vient d'être jetée sur un être humain. Le présent tout entier se figea dans un tableau de pure stupeur.

Mes jambes se mirent à trembler. Je ne parle pas d'un léger tremblement mais de ces secousses irrépressibles annonciatrices d'un effondrement majeur.

L'heure qui suivit est floue. Je demandai si je pouvais voir Cody, je crois, mais je n'en suis pas certain. Pour je ne sais quelle raison étrange, je me retrouvai au café du rez-de-chaussée, une tasse fumante devant moi, la dévastation tout autour.

— Ça va ?

Je levai les yeux et vis une femme proche de la cinquantaine, le visage aux traits volontaires exprimant la bonté, de longs cheveux sombres, des yeux immenses et... étrange comme l'esprit fonctionne à certains niveaux... un léger accent. L'anglais n'était pas sa langue maternelle.

— Vous n'êtes pas irlandaise ? lui demandai-je sur un ton presque accusateur.

Elle eut un petit sourire.

— Vous avez besoin de quelqu'un qui le soit ?

C'était quoi, ce bordel ?

— Je n'ai besoin de personne.

Un instant, elle sembla sur le point de me toucher la main. Ç'aurait été une erreur monumentale. Elle se contenta de dire :

— Vous souffrez. Vous venez de perdre quelqu'un ?

Mon allié le plus ancien, la rage, n'en attendait pas plus pour frapper. Je lâchai la laisse du chien méchant et mordis :

— Qui vous êtes, bordel ? Foutez-moi la paix.

Elle se leva.

— Je m'appelle Gina. Je sens que vous êtes quelqu'un de bien et je peux vous aider.

Et elle glissa une carte de visite dans ma direction.

— Foutez le camp, vous le sentez, ça ?

Elle le fit.

Je ne sais pour quelle raison, la folie, peut-être, je mis la carte dans ma veste.

Puis je me retrouvai à l'air libre et il pleuvait fort. « Tant mieux, marmonnai-je, pourvu que j'attrape la mort. »

Devant l'entrée principale de l'hôpital, un véritable nuage de fumée obscurcissait les environs. Ça ne venait pas du temps,

non... c'étaient les fumeurs, blottis là comme des lépreux apeurés. L'interdiction de fumer datait maintenant d'un an et ces groupes de parias de la société constituaient désormais un spectacle familier, gelés l'hiver, riant l'été : si tant est que cette période, en Irlande, mérite le nom d'été.

Un nouveau mot avait été forgé tandis que fleurissaient des liaisons associées à la nicotine. Les gens se parlaient ; dans leur addiction commune, les barrières sociales qu'il aurait fallu beaucoup plus de temps pour vaincre s'envolaient littéralement en fumée. Ce type de flirt avait été rebaptisé *clirt*... flirter en clopant.

Je tendis la main à la recherche de mes cigarettes et me souvins que je ne fumais plus, et que je ne buvais plus. Non, j'étais bien trop occupé à tuer tous ceux qui comptaient pour moi.

Si l'un des fumeurs avait remarqué mon geste et m'en avait offert une, je l'aurais probablement acceptée. Mes yeux étaient rivés sur le pub de la River Inn qu'on distinguait parfaitement de l'endroit où je me tenais. Je me dirigeai par là.

J'étais à la porte de l'hôpital quand j'entendis :

— Jack ?

Quoi encore, bordel ?

Un homme d'un peu plus de trente ans, plutôt beau gosse, habillé avec un soin non dépourvu de simplicité, mais l'air assez méfiant, se tenait là. Ce fut ce dernier trait qui déclencha quelque chose dans ma mémoire.

— Stewart ?

Mon ancien fournisseur de drogue. Il avait été arrêté, en avait pris pour six ans et m'avait ensuite engagé pour enquêter sur la mort présumée accidentelle de sa sœur. Cette affaire avait été l'une des pires sur lesquelles j'aie jamais eu à travailler, et elle avait conduit à la mort de Serena May, la fillette de Jeff et Cathy atteinte de trisomie 21.

Il sourit, d'un sourire sans chaleur. Quand on a purgé un séjour à l'ombre, je suppose, la chaleur ne figure pas au nombre de vos caractéristiques principales. La fois où j'étais allé lui rendre visite en prison, il avait perdu une incisive. Le reste, ça ne se voyait pas. Je remarquai que la dent avait été remplacée. Et ses yeux... quand je l'avais rencontré, ils étaient pleins d'énergie. Maintenant ils ressemblaient à des lacs de granit.

— Ça va ? me demanda-t-il. À voir votre tête, on croirait que quelqu'un est mort.

Comment répondre à ça ? S'écrouler à ses pieds et brailler comme un bébé ? Jouer les durs et prétendre : *Même pas mal !*

— Tous les jours il y a des gens qui meurent, dis-je.

Il médita un instant, puis reprit :

— J'ai un nouvel appartement, un peu plus loin dans la rue. Ça vous dit de venir prendre un verre... ?

Il s'interrompit, ajouta :

— Ou un café ?

Mon passé d'alcoolique était notoire.

— Pourquoi pas ? fis-je et nous nous dirigeâmes vers l'église Saint-Joseph.

Avant même que nous ayons eu le temps de discuter, une voiture de police s'approcha et les flics nous jetèrent un coup d'œil glacial.

Stewart les regarda passer lentement à notre hauteur et, quand ils eurent poursuivi leur route, il déclara :

— Jamais ils ne vous lâchent.

Amen.

Son appartement était situé juste à côté de Cook's Corner. Le pub qui s'y trouve, quasiment une institution à Galway, affichait un panneau À VENDRE... mais bon, on en voyait partout, non ?

Cook's Corner est, au sens propre, le point d'intersection de trois routes. On peut prendre Henry Street, avec le canal qui vous murmure à l'oreille des deux côtés, ou tourner au nord en direction de Shantalla, dont la traduction littérale est « vieille terre », et qui continue d'être habité par des gens qui figurent parmi les plus sympathiques et les plus authentiques qu'on puisse rêver rencontrer. Ou on peut retourner sur ses pas en direction de l'hôpital. Il y avait une quatrième possibilité, mais personne ne la mentionnait jamais ; une quatrième voie pourtant présente mais à laquelle nul ne faisait jamais allusion : celle qui menait à Salthill. Il y a des années, elle conduisait à Taylor's Hill (aucun lien de parenté avec moi) où vivaient les classes supérieures. Si on avait assez d'argent ou si on s'y croyait, c'est là qu'on habitait. C'est pourquoi les gens n'en parlaient jamais, l'argent pas plus que la prétention n'étant jamais à l'ordre du jour. Mais les temps changeaient[22] et le pub de Cook s'apprêtait à ouvrir une brèche pour les spéculateurs en tout

genre qui s'intéressaient soudain à ce qui avait toujours été décrit comme la partie pauvre de la ville.

Vous croyez que je blague ?

Il y avait trois dépôts-ventes rien que dans ce petit périmètre.

Nous entrâmes dans une maison ordinaire comportant deux niveaux et il ouvrit une porte au rez-de-chaussée en disant :

— Bienvenue en mon humble demeure.

Je n'avais jamais imaginé que les gens utilisaient réellement de pareils clichés. Qu'est-ce qui allait suivre, *Mi casa es su casa* ?

J'ai vu des maisons et appartements de toute sorte, et la plupart étaient dépouillés, à cause de la pauvreté, de la négligence, ou des deux. Merde, j'ai grandi dans un de ces endroits. Nous avions quelques vagues meubles et, un hiver particulièrement rigoureux, nous avons utilisé les chaises de la cuisine pour faire du feu.

Vous croyez que je vous parle de l'Irlande du siècle précédent... si seulement il avait pu en aller ainsi ! Mon père travaillait dur, mais il y avait des périodes où on ne trouvait tout simplement pas de travail. Ma mère partait alors déposer en gage le plus beau costume qu'il avait, qui était également le seul. Cette même boutique de prêteur sur gages est maintenant dans Quay Street, le coin le plus tendance de notre nouvelle société riche et resplendissante.

L'appartement de Stewart était le logement le plus spartiate que j'aie jamais vu, et j'ai vu la cellule de Thomas Merton en photo. Il y avait une chaise à dossier droit, un minuscule sofa, deux citations encadrées, accrochées au mur.

Ma réaction amusa Stewart.

— Vide, hein ?

Je relâchai mon souffle, et commentai :

— Vous emménagez ou vous déménagez ?

Il écarta les mains dans un geste exprimant la futilité des objets.

— La prison apprend beaucoup de choses : la cruauté purement gratuite, déjà, pour ne parler que des gardiens ; et plus important, le bonheur de ne rien posséder. J'ai étudié les maîtres de la philosophie zen et, avec un peu de temps, je serai en paix.

J'eus envie de dire une connerie : *Pas en pétard ?*

Mais je me rabattis sur :

— Le seul aphorisme zen que je connaisse est plutôt basique.

Comme il attendait, je marmonnai :

— « D'abord, on jouit

Après, on blanchit. »

Il rit, et il y avait même un peu de chaleur dans ce rire.

— Ça ne m'étonne pas de vous, Jack. Ça vous ressemble tellement de choisir ça.

J'aurais pu argumenter, mais la vérité était que je n'arrivais pas à surmonter la mort de Cody. Je le revoyais la première fois qu'il m'avait offert les cartes de visite, son visage illuminé par l'enthousiasme et le désir de plaire. Un frisson s'empara de moi et mon corps tout entier en fut secoué.

— Oh là, mon grand, fit Stewart. Posez-vous, je vais vous chercher quelque chose.

Je m'assis sur la chaise, naturellement (à la dure, jusqu'au bout), et Stewart revint avec un verre d'eau et deux cachets.

— Avalez ça.

Je les gardai dans le creux de ma main et dis :

— J'aurais pensé que vous en aviez votre claque, des drogues.

Il ne broncha pas sous l'insulte. Il me fit signe de les mettre dans ma bouche et je m'exécutai, les faisant descendre avec de l'eau.

— J'ai lâché le négoce, me dit-il, mais je garde des... réserves de première nécessité. Je suis sorti de prison, ce qui ne signifie pas que j'en serai jamais libéré. Je me réveille la nuit, couvert de sueur... et je me retrouve là-bas, avec un gros con bien lourd qui a encore les pieds dans la tourbe et qui essaie de me coller sa bite dans l'arrière-train. Je ne crois pas que j'aie besoin de vous expliquer ce qu'est une crise de panique, Jack.

Gravez ça dans la pierre du Connemara ou, mieux encore, faites-en un aphorisme zen.

Son portable sonna et il dit :

— Faut que je réponde. Arrêtez, restez en paix.

C'est quoi, le verset du psaume, déjà ? *Arrêtez, sachez...*

Comme disent les Américains : *Ça craint.*

Je m'évadai complètement, m'enfuis dans l'univers du néant blanc. L'esprit se ferme, on entend un léger fredonnement et, si on pouvait voir ses propres yeux, ils auraient une dangereuse fixité.

Puis Stewart fut de retour, je consultai ma montre et presque

une heure s'était écoulée. J'étais amorphe, adossé à ma chaise, sous tranquillisants et, grâce à tout sauf à Dieu, insensible à toute douleur.

Je me levai, me dirigeai vers le mur, lus une des citations encadrées. Elle disait :

« L'illusion fondamentale de l'humanité est d'imaginer que je suis ici et que toi, tu es là. »

Attribuée à un certain Yasutani.

— Profond, fis-je.

Stewart réfléchit, puis répondit :

— Au risque de me répéter, je pense que cela vous décrit aussi.

Quelles que soient ces pilules, elles étaient du feu de Dieu. Je me sentais détendu, un concept qui m'était aussi étranger que la gentillesse, et j'avais l'esprit clair. Alors seulement, je me rendis compte à quel point le fardeau de la crainte, du chagrin et de l'inquiétude que je me faisais pour Cody avait pesé. Peut-on être saturé de douleur, imbibé de tristesse, une épave ambulante qui n'est plus que mélancolie ?

C'était mon cas.

— Vous avez déjà entendu parler de Craig McDonald ? lui demandai-je.

Il resta là à me dévisager.

— Il était rédacteur dans un journal de l'Ohio avant de devenir romancier à succès. Il a écrit sur la souffrance un roman à vous arracher les dents de la mâchoire.

Il médita un instant, avant de répondre :

— Le genre de livre que vous aimez.

Je lâchai un soupir.

— Quand on lit ça, on se sent moins seul.

Il me tendit un flacon de cachets.

— Leurs sœurs jumelles. Quand vous sentez monter la crise de panique, avalez un de ces bijoux et vous pourrez, genre, débrancher.

Il avait utilisé l'expression américaine avec bien plus qu'un soupçon de malice.

— Vous m'avez donné un sacré coup de main, fis-je.

Il haussa les épaules mais il fallait que je sache.

— Pourquoi ?

Surpris, il lui fallut un moment pour reprendre contenance.

— Vous avez apporté la preuve que la mort de ma sœur n'était pas un accident dû à l'ivresse, alors j'ai une dette envers vous.

Je n'en voulais pas, de ça.

— Hé, mec, vous m'avez payé, et bien payé. La dette est effacée, on est quittes, vous pouvez passer à autre chose.

Il sourit, un sourire teinté de tristesse, et se lança :

— Vous n'allez probablement pas aimer ce que je vais vous dire, étant donné que vous êtes un dur de dur et tout ça. C'est l'image que vous vous plaisez à imposer : rien n'atteint le vieux Jack Taylor. Moi, je vous vois autrement. Je vous aime bien. Bon, pour être un emmerdeur, des fois vous l'êtes, et Dieu sait que vous avez une grande gueule. Mais au fond de vous, vous êtes cette perle rare : quelqu'un de bien. Des défauts, bordel, vous en avez plus que la majorité des gens, mais vous n'êtes pas froid. Et vous pouvez me faire confiance pour ça, après mon séjour à Mountjoy, je suis devenu un putain d'expert sur la froideur de l'être humain.

Sacré discours.

Je fis le geste de partir, dis :

— Vous me faites davantage crédit que je ne le mérite, mais... merci.

Il me tendit une carte.

— Mes numéros de téléphone. Si vous avez envie de parler, de vous brancher zen, je suis disponible.

Il fallait que je sache.

— Vous fourguez toujours de la came ?

Il en fut blessé, tiqua.

— Comme je vous l'ai dit, vous avez une grande gueule. Si je trafique ? Oui, mais pas de la came.

Comme il n'était pas disposé à m'en dire plus, je lui serrai la main, ce qui l'amusa, et je partis.

Le buveur et le dealer, une alliance conclue dans un moment de tendresse surréaliste. Mais qu'est-ce que j'en sais ? La tendresse n'est pas mon rayon.

Je marmonnai à haute voix : « Arrêtez, restez en paix. »

Plus zen, ça n'existe pas.

Et sur cette croix..

Le lendemain, je reçus un appel de l'infirmière qui m'avait pris en amitié à l'hôpital. Elle me communiqua les dispositions prises pour l'enterrement et suggéra, avec de l'appréhension dans la voix :

— Monsieur Taylor, il serait peut-être préférable que vous n'y assistiez pas.

J'en restai muet, eus l'impression d'avoir reçu une baffe.

Elle s'empressa d'ajouter :

— Ses parents, ils... euh... ils exigent qu'on vous... tienne à l'écart.

— Je comprends, hasardai-je.

C'était faux.

C'était une femme bien et les gens bien sont aussi rares que la courtoisie la plus ordinaire.

— Merci d'être aussi serviable, lui dis-je.

Ses derniers mots furent :

— Nous savons que vous aimiez ce garçon. Des patients abandonnés de tous, nous en voyons en permanence, mais vous êtes venu tous les jours et, visiblement, ce n'était pas par devoir. Dieu vous bénisse, monsieur Taylor.

Seigneur.

J'aurais été mieux armé pour affronter un antagonisme franc, si elle m'avait signifié l'interdiction de m'approcher, m'avait menacé pour que je n'y aille pas. La gentillesse ne faisait que me déstabiliser. Et puis, elle avait tort, ce n'était pas uniquement parce que je l'aimais que je rendais visite à Cody. La culpabilité pure y avait sa part, et ces visites, j'en détestais chaque instant.

J'étais dans mon appartement, le flacon de Stewart à la main, quand on frappa à la porte. Je posai les cachets sur la table et allai ouvrir.

Ridge.

Elle avait l'air mal en point, comme si elle n'avait pas dormi depuis des jours. Elle était en uniforme. Je ne l'avais pas vue

souvent dans la tenue des *ban gardai* et elle offrait une bien piètre figure de l'autorité, comme une petite fille qui jouerait aux flics. Elle avait les yeux rougis et... était-ce possible ? Elle empestait l'alcool.

Ridge ?

— Entrez, lui dis-je.

Elle entra, marchant comme si elle portait le poids du monde sur ses épaules. Elle s'assit sur le canapé, s'y enfonça.

— Je peux vous proposer quelque chose, thé, café, un verre d'eau ?

Il lui fallut un moment pour répondre et je crus qu'elle s'était assoupie.

— J'ai besoin de boire un verre, dit-elle alors. Qu'est-ce que vous avez ?

Après toutes ces années à me les briser menu à propos de l'alcool... tous les sermons et les récriminations sur mon ivrognerie, et maintenant elle voulait que *moi*, je lui serve à boire ?

Je ne pus m'en empêcher, rétorquai :

— Vous voulez que *moi*, je vous serve à boire ?

— Qui mieux que vous serait capable de comprendre ? répondit-elle tristement.

Elle m'avait sorti des trucs pas faciles à encaisser au fil des ans, mais ça, ça m'atteignait d'une façon que je ne souhaitais même pas analyser. Je n'étais pas certain de savoir comment m'y prendre avec une Ridge devenue vulnérable.

— Sa mort m'a complètement égarée, ajouta-t-elle.

C'était moi qui, pour reprendre le même terme qu'elle, étais égaré. Elle ne connaissait même pas Cody.

— Vous ne le connaissiez même pas, lui criai-je.

Elle se redressa, se tourna pour me regarder, me demanda :

— Hein ? De quoi vous parlez ? Je ne vous parle pas d'un homme... mais de la sœur du garçon, Maria.

Mon regard d'incompréhension l'exaspéra et elle fut à deux doigts de crier :

— Le garçon qui a été crucifié. Vous l'avez déjà oublié alors que vous aviez promis d'enquêter sur sa mort. Eh bien, laissez tomber. Sa sœur, Maria, ils l'ont brûlée vive, dans sa voiture. Seuls son permis de conduire et ses dents ont permis de l'identifier. Tout le reste... tout le reste... n'est plus qu'un... résidu

carbonisé, putain.

La pièce dansa devant mes yeux. Je ne pouvais supporter ce qu'elle venait de me dire et dus m'appuyer au mur pour assurer mon équilibre.

Elle se leva, inquiète maintenant, et demanda :

— Jack ? Jack, ça va ?

Et elle tendit la main.

Je la repoussai, respirai à fond à plusieurs reprises et commençai à me calmer un peu.

Elle recula et me demanda :

— Vous avez dit que je ne « le » connaissais pas. De qui parliez-vous ?

Ma gorge était serrée, comme si quelque chose s'y trouvait coincé.

Finalement, je parvins à articuler :

— De Cody. Il est mort. Ouais, ce petit salaud vient de passer l'arme à gauche, et vous savez quoi ? Vous allez adorer... sa famille ne veut pas que j'assiste à l'enterrement. Comment vous la trouvez, celle-là ?

Elle s'affala à nouveau dans le sofa et dit :

— Il va falloir que vous sortiez m'acheter de l'alcool, vous m'entendez ?

Et pourquoi pas, bordel, après tout ?

Le monde était devenu tellement dingue que ça finissait par avoir un sens absurde, tout à fait à la manière irlandaise. Je pris une voix joyeuse et festive :

— Bon, d'accord. Vous, détendez-vous tranquillement pendant que je me charge de ce que je maîtrise le mieux, l'achat de la gnôle.

Le marchand de spiritueux me connaissait et, tandis que je remplissais un panier de vodka, d'ingrédients divers et de Jameson, il m'observa d'un œil circonspect. J'ajoutai des cacahuètes et des chips avant de demander :

— Combien je vous dois ?

Il savait que j'étais sobre depuis un bon moment et il sembla sur le point de dire quelque chose mais je le fusillai du regard, le défiant d'ouvrir la bouche. Je l'aurais agrippé et l'aurais fait passer par-dessus le comptoir. Il enregistra la marchandise.

En payant, je dis :

— Ce n'est pas fantastique, que je ne fume plus ?

Il ne répondit pas.

Le sale con.

Mon portable sonna. Je le sortis de ma veste. Mes oreilles m'emmerdaient (il n'y avait pas qu'elles), mais j'entendis, quoique faiblement :

— Jack, c'est Eoin Heaton.

Il avait l'air ivre.

— Qu'est-ce que vous voulez, putain ?

Ça l'arrêta net, je l'entendis à sa façon de retenir sa respiration, puis il dit :

— J'ai trouvé les faucheurs de clebs.

Bon Dieu.

Les chiens, maintenant ?

— Et alors, vous voulez une médaille ? Essayez de vous souvenir que vous avez été *garda*. Prenez des initiatives, réglez cette foutue affaire.

Il y avait dans sa voix une tonalité que j'aurais dû capter,

— Mais, Jack...

Je ne le laissai pas terminer, repris :

— Et essayez de ne pas vous laisser corrompre, d'accord ? Ce n'est pas à cause de ça qu'ils vous ont foutu à la porte de la police ?

Je retournai à l'appartement, posai le sac d'alcool sur la table avec un grand bruit.

— Comme je ne savais pas quoi prendre, j'ai tout pris.

Elle agita la main dans un geste vaguement dédaigneux. J'ouvris donc la bouteille de vodka, versai une dose que j'aurais considérée comme respectable, ajoutai du soda et lui tendis le verre. Elle s'en saisit, en descendit la moitié et laissa échapper un profond soupir. Je jure que ce fut comme si le liquide enflammait mon propre estomac. Je me rendis à la cuisine, préparai du café, pris deux des cachets de Stewart avec de l'eau.

Étrange aspect de l'addiction : même si on sait que les pilules vont vous aider, vous permettre de vous alanguir, on est prêt à les troquer sans hésiter une seconde contre l'explosion brutale, la fulgurance instantanée de l'alcool pur.

Je rejoignis Ridge, m'assis dans le fauteuil en face d'elle et demandai :

— Quand a-t-elle été tuée ?

Elle fixait son verre, désormais vide, avec cette expression que j'avais eue si souvent. *Comment ça se fait ?*

D'un ton morne, elle répondit :

— Ça fait quarante-huit heures d'affilée que je suis de service. J'ai entendu le légiste dire qu'elle avait grillé vive... c'est l'expression qu'il a employée, comme à la télé américaine.

Je ne lui proposai pas de lui resservir à boire. J'avais fait ce que je devais. Si elle voulait se pinter la gueule, elle était assez grande pour y arriver seule.

— Il devient évident que quelqu'un en veut à la famille, dis-je. Alors qu'on n'a découvert ni lien avec la drogue ni vendetta.

Puis une pensée me frappa.

— Vous avez déniché quelque chose, sur l'autre frère ?

Elle avait sorti son calepin, ce truc épais que j'avais trimbalé durant toutes mes années de service, j'éprouvai un bref pincement au cœur en repensant au passé. Elle écrivait vite.

— Oui, dit-elle, son nom est Rory. Il est à Londres, mais nous n'avons pas encore réussi à le contacter.

Je m'étais approché tout près d'elle et elle eut un soudain mouvement de recul en me demandant :

— Qu'est-ce que vous faites, à me coller comme ça ? Vous êtes sourd ou quoi ?

Je décidai que le moment était mal choisi pour partager avec elle la plus récente de mes croix.

Elle était debout. En boutonnant sa veste, elle déclara :

— Je vais m'y attaquer sur-le-champ.

Je la mis en garde :

— Vous ne feriez pas mieux de prendre un peu de repos ? Je veux dire, s'ils s'aperçoivent que votre haleine sent la vodka, ce n'est pas bon.

Son visage afficha une expression de pure férocité :

— Je les emmerde.

Elle me plaisait sacrément plus comme ça.

— Qu'est-ce que je vais faire de tout ça ? demandai-je en désignant l'alcool.

— Vous aurez bien une idée, répliqua-t-elle avec des yeux qui me transperçaient.

Là, elle me plaisait moins.

« Si tu me cherches des crosses, je te tue. »

Vieille menace de Galway

Les doigts de la jeune fille s'activaient sur la petite croix en argent qu'elle portait au cou. Elle savait que ni son père ni son frère ne comprenaient l'importance qu'elle avait eue pour elle et pour sa mère.

Sa mère avait été une catholique irlandaise fervente, et le fait d'épouser un Anglais n'avait fait qu'ajouter à l'intensité de sa passion. Elle n'avait cessé de répéter à sa fille : « Le Christ est mort sur la croix pour nos péchés, et le monde essaiera de te crucifier si tu te laisses faire. »

La logique ne jouait pas un grand rôle dans cette conviction. Mais il suffit d'avoir la foi irlandaise, un sentiment écrasant de culpabilité et des troubles de la personnalité, et l'on est mûr pour les symboles. Sa mère avait fait une fixation sur le crucifix, son foyer était rehaussé de christs convulsés, de toutes les formes et de toutes les tailles. Seule la jeune fille savait vraiment où cette obsession avait trouvé son origine. Elle n'en avait jamais parlé avant, et ce n'était pas maintenant qu'elle allait le faire. C'étaient des hommes : ils ne comprendraient jamais.

Elle se leva. Elle avait prié à genoux, non pas en s'adressant à un Dieu catholique mais à cette nouvelle puissance ténébreuse qui lui procurait une telle énergie. Elle s'approcha du miroir, vit la croix en argent briller autour de son cou et, du coin de l'œil, aperçut la flamme désormais familière qui embrasait l'angle de la pièce.

Whoosh.

Quand elle se tourna vers elle, la flamme n'était plus là.

Elle sourit.

Cette croix était celtique, elle lui avait été offerte, le jour de son seizième anniversaire, par sa mère qui avait dit : « N'oublie jamais la croix. »

Le secret de sa mère, la vraie raison de cette croix, lui revint très clairement à l'esprit. Elle revoyait la scène telle une séquence de cinéma. Elle avait douze ans, elle était toujours fourrée dans les bras de sa mère et, un soir, alors qu'elle était rentrée de l'école

un peu plus tôt que d'habitude, elle l'avait trouvée qui sanglotait dans la cuisine, une bouteille de sherry à pâtisserie vide sur l'évier. Sa mère ne buvait jamais et, dans son état d'ébriété, elle avait serré sa fille contre elle, lui avait raconté qu'avant de connaître son père elle avait subi un avortement, lui avait dit que c'était comme d'être crucifiée, lui avait parlé de l'atroce souffrance de cette intervention.

Puis elle avait ajouté : « Chaque jour de ma vie je paie pour ce péché. » Elle avait refermé sa main brutalement sur le poignet de sa fille, lui faisant mal, et elle l'avait mise en garde : « Si un jour quelqu'un te cause vraiment du tort, il n'y aura qu'une façon pour lui d'expier. Tu sais ce que c'est ? »

La fillette, terrifiée, avait secoué la tête, le visage baigné de larmes. Sa mère avait repris, d'une voix à la froideur glaciale : « Tu le cloueras sur la croix, comme notre Seigneur l'a été, et tu enfonceras les clous avec toute la passion que notre Sauveur nous a vouée. »

Jeudi soir, j'ai tué un homme.

Enfin, je crois.

En tout cas, j'ai tout fait pour.

J'étais allé au cinéma... désolé, je suis incapable de dire « je m'étais fait une toile ». *Sideways* avait eu des critiques sensationnelles et Paul Giamatti avait cet air de chien battu dans lequel je me reconnais si bien, un Woody Allen taillé pour le désespoir de notre époque. Mais tout ce vin qu'ils buvaient dans le film m'a miné. Je n'ai jamais été amateur de vin, j'aime que l'alcool ait un effet rapide et radical. Je commençais à sentir le goût du merlot dans ma bouche et, évidemment, avec mon ouïe merdique et malgré le système dolby stéréo numérique, j'avais du mal à saisir les dialogues. Alors j'ai plié bagage.

Quand je suis sorti, le gars de la caisse m'a demandé :

— Vous avez pas aimé, hein ?

Il avait un de ces visages irlandais à l'aspect bouilli : joues rouges, lèvres couleur homard, peau pâle, et toujours cet accent américain.

— Au contraire, j'aimais trop.

Il m'a jeté un de ces regards qui disent : *Pauvre gus, déjà safoid* (cinglé en irlandais). Et il a ajouté, comme s'il était né dans le Kentucky :

— Du moment que ça vous branche grave.

Putain de merde.

Un léger crachin tombait maintenant. Rien de bien méchant, juste ce qu'il faut pour se souvenir qu'on est dans le pays de la *baiste* (la pluie). Je portais l'article 8234, ma vieille veste de *garda*. Comme moi-même, elle avait été brûlée, battue et piétinée, et elle tenait encore le choc. Je remontai le col en me demandant si j'allais m'acheter un kebab à emporter. Le problème, c'est qu'avec cette bouffe il faut vraiment un pack de bières.

Un homme m'emboîta le pas, grand, la bedaine du buveur de bière, une odeur d'ail et la Guinness qui lui suintait par tous les pores de la peau.

— T'es Taylor, me jeta-t-il.

Au tranchant du ton et à la menace qu'il renfermait, je sus tout de suite qu'on était mal partis. Je devais faire un effort pour l'entendre, et pas parce que j'avais vraiment envie de savoir quelles conneries cette larve essayait de caser. Son langage corporel tout entier annonçait les ennuis.

— Et alors ?

Il me collait, envahissait mon espace vital. Il dit :

— Tueur de gosses.

Ça me coupa le souffle. À la moindre allusion à Serena May, tout mon corps était pris de spasmes.

Avant que j'aie pu réagir, il ajouta :

— Et maintenant, t'as fait tuer un pauvre gamin de plus.

Cody.

Je m'arrêtai net. Il y a une ruelle étroite près de mon appartement situé sur Merchant's Road, et je bifurquai dans cette direction.

— Je ne sais pas qui vous êtes et je ne veux pas le savoir, lui dis-je. Je prends ce raccourci pour rentrer chez moi, et si vous êtes un peu intelligent, vous ne me suivrez pas.

Je n'avais même pas élevé la voix, un authentique signe de danger imminent signifiant que je chemine vers cet espace, cette zone hors limites, où plus aucune règle ne s'applique.

J'avais été attiré dans des ruelles par quelques-uns des salopards les plus malfaisants de la planète, j'avais eu les dents fracassées par une barre de fer dans un endroit en tout point identique. Ces dernières années, dans les bagarres, c'était

toujours moi qui avais dégusté, et s'il fallait absolument une autre raison, j'en avais ma claque de me retrouver étendu par terre au milieu des crachats avec un fils de pute qui me défonçait la tête à coups de latte. La rage qui couvait en moi depuis la mort de Cody, la réaction de ses parents, le fait que je ne buvais pas, que je ne fumais pas, tout cela avait fini par me faire franchir le seuil fatal.

C'est une colère froide et brûlante à la fois... Si ce n'est pas là une description trop irlandaise. Ça court-circuite votre psychisme et votre concentration... putain, tout le reste est simplement effacé de l'ardoise. La décharge pure engendrée par la violence imminente est semblable au double Jameson qu'on s'est longtemps interdit, puis on attrape le verre, on avale d'un trait et on attend la déflagration.

Ce pauvre connard, il rit et déclara :

— T'as la trouille, sale enfoiré. C'est bien dans ta manière, hein, espèce d'ordure ? Je vais te foutre une raclée que t'es pas prêt d'oublier.

Parfait.

Finies les palabres.

Il y a un vieux dicton qui dit : *La loi s'applique dans les tribunaux, la justice se dispense dans les ruelles.*

Je m'enfonçai dans celle-là et il courut pour me rattraper, en criant : « Hé ! »

Je me penchai très bas, expédiai mon coude gauche qui le frappa au niveau des reins, un vrai coup en vache, et pendant qu'il avait le souffle coupé, je me retournai et lui balançai un violent coup de pied dans le genou. Au moment où il s'écroulait, mon poing le cueillit, lui explosant le nez. J'entendis le bruit que fit l'os. Je reculai alors d'un pas pour qu'il ait le temps de comprendre que ce n'était qu'un prélude. Un échauffement pour moi. Ma rage allait donner sa pleine mesure et, bon Dieu, je n'attendais que ça.

Il réussit à bafouiller :

— Tu m'as pété le nez. Pourquoi t'as fait ça ?

Il avait ces cheveux longs et ternes où grouille Dieu sait quoi, mais quelque chose d'infect. J'en attrapai une mèche et lui cognai la tête contre le mur, entendis un bruit de truc qu'on écrase.

— Ça y est, tu les vois, les étoiles ? Parce que je peux te garantir que tu vas en voir, bordel, et pendant un sacré bout de

temps encore.

Il avait levé la main et il gémit :

— OK, ça suffit, j'ai mon compte.

Son compte ?

Je m'approchai à deux centimètres de lui et répétais en écho :

— *Ton compte ?* Tu veux rire ? On n'a même pas encore commencé. Ça, c'était juste la bande-annonce, une petite mise en train.

Je le tabassai alors systématiquement en utilisant les coups les plus méchants et les plus tordus que j'avais pu apprendre en tant que *garda*, puis dans les rues, et quand j'en eus terminé, la sueur me ruisselait sur tout le corps. Du sang gouttait de mes mains et j'avais mal aux dents à force de les serrer.

Je fixai du regard le tas recroquevillé sur lui-même et commençai à m'éloigner. Puis, appelez ça de la méchanceté pure si vous voulez, je m'arrêtai, fis demi-tour et lui expédiai deux coups de pied dans la tempe du bout de ma godasse avant de lui dire :

— Maintenant, tu l'as, ton compte.

De retour chez moi, j'arrachai ma veste. Normalement, après un tel épisode, la première urgence aurait été de m'envoyer un grand Jameson. Je gobai deux des cachets de Stewart, fis du thé, ajoutai du sucre pour que ça me donne un coup de fouet et examinai mes mains. Elles étaient dans un sale état. La gauche, c'était surtout de la peau arrachée et du sang. De l'eau glaciale allait remédier à ça. La droite, c'était plus sérieux. Les doigts étaient peut-être cassés, évaluai-je. Comme ils l'avaient déjà été, je connaissais la chanson.

Je tentai de me confectionner une attelle mais ne parvins pas à la fixer et, en fouillant à droite et à gauche, je tombai sur une carte de visite :

Gina de Santio

Avec des numéros de téléphone inscrits en dessous.

Qu'est-ce qu'elle avait dit, déjà ? Si j'avais besoin d'aide ? Bon, on allait bien voir si c'était du baratin.

Je composai le numéro avec difficulté, attendis un peu avant d'entendre :

— *Si ?*

Et je décidai de tenter le coup.

— Jack Taylor à l'appareil. Vous m'avez donné votre carte, à la cantine de l'hôpital, en me disant que si jamais j'avais besoin d'aide... ?

Au son de sa voix, j'avais détecté le sommeil... vous voyez, la détection, c'est mon métier.

Après un moment, elle finit par dire :

— Ah, oui, monsieur Taylor. Je ne m'attendais pas à ce que vous me rappeliez.

J'étais sur le point de répliquer : *Alors pourquoi vous m'avez fourgué votre saloperie de carte ?*

Mais je dis :

— J'ai besoin d'aide, là, tout de suite.

À ma stupéfaction, elle répondit :

— J'arrive.

La vie, ou les gens, juste au moment où vous avez perdu tout espoir dans ces fumiers, ils vous surprennent. C'est la raison pour laquelle je continuais à me lever tous les matins, je suppose. Je lui donnai mon adresse et la prévins :

— Ne venez pas les mains vides, j'ai des os cassés.

En pensant que ça la ferait réfléchir.

Ce qu'elle fit, avant de préciser :

— Je serai là dans vingt minutes.

Allez comprendre.

Les cachets de Stewart avaient commencé à faire effet avant qu'elle arrive. Elle avait l'air radieuse, et j'éprouvai quelque chose que je n'avais plus connu depuis... oh, tellement longtemps. J'éprouvai du désir.

Putain.

Elle portait un vieux sweat-shirt de Trinity Collège, un jean usé, des chaussures de sport et un imperméable beige. Ses cheveux étaient ramenés en arrière et elle paraissait merveilleusement décoiffée.

— J'apprécie vraiment que vous soyez venue, d'autant que vous ne me connaissez pas.

Elle évaluait mon appartement du regard comme seule une femme est capable de le faire. Non pas d'un œil franchement critique, même s'il y avait de ça, mais plutôt en soumettant le décor à un examen global, sans rien omettre. Ses yeux s'attardèrent un instant sur mes rideaux et je sus qu'elle se

demandait : *Quand donc ont-ils été lavés pour la dernière fois ?*

Les hommes, eux, se disent : *Où il peut bien planquer l'alcool ?*

Elle portait un sac avec fermoir et poignée sur le dessus : il avait l'air d'avoir fait la guerre.

— Il se peut que je vous connaisse bien mieux que vous ne le pensez. J'ai un diplôme de généraliste, mais j'exerce surtout comme psychothérapeute.

Cette légère trace d'accent était très séduisante, comme s'il lui fallait consentir un effort pour ciseler la bonne prononciation.

— Je peux vous offrir quelque chose ? demandai-je. Thé, café ? Oh, j'ai aussi du Jameson et de la vodka.

Elle me décocha un regard qui signifiait : *Parce que c'est une visite de courtoisie ?*

— Asseyez-vous et voyons un peu ce que vous vous êtes fait, dit-elle.

Elle ne laissa rien au hasard. Elle lava et nettoya les plaies en se permettant ces *mmmmh* qui sont l'apanage des professions médicales, puis elle fixa une attelle aux doigts de ma main droite.

— Ces doigts ont été cassés par le passé, mais je suis pratiquement certaine qu'ils ne le sont pas, là. Il faudrait une radio pour en avoir la certitude, quand même, et je suppose que vous n'êtes pas pressé de vous en occuper ?

Une fois mes mains pansées et enveloppées d'une gaze légère, elle recula un peu.

— Vous survivrez, mais allez consulter dans un hôpital, demain.

Je me sentais totalement détendu, ne souffrais absolument pas et étais tout à fait en état d'apprécier son parfum : un parfum de femme avec quelque chose de plus que je ne parvenais pas tout à fait à identifier, mais qui me plaisait.

Elle regarda sa montre, une Rolex extra-plate, et dit :

— Maintenant, j'accepte volontiers ce verre que vous me proposiez, une vodka tonic. Je ne travaille pas demain, je pourrai donc faire la grasse matinée.

J'avais envie de coucher avec elle. La faute aux cachets de Stewart.

Elle me demanda si je souffrais beaucoup, et le drogué qui était en moi conseilla : « Réponds-lui un gros mensonge. »

Ce que je fis.

Elle sortit des comprimés de son sac, les rationna comme le font les docteurs, avec cette concentration destinée à ne pas vous en donner un de plus que ce dont vous pourriez avoir besoin.

— Ils sont très forts, me dit-elle. Ne consommez pas d'alcool en même temps.

J'essayai de ne pas me jeter dessus comme un malade. Je commençais à me constituer une sympathique petite réserve qui me permettait de voir venir. Je lui préparai son verre et demandai :

— Pourquoi êtes-vous venue ? Je veux dire, c'est... comment dit-on... peu conforme à la déontologie, non ?

Elle soupira, et c'est alors que je reconnus le parfum. L'huile de patchouli, ce que les hippies avaient pour habitude de colporter partout. Je ne sais pourquoi, mais cela me donna de l'espoir. L'espoir de quoi... je n'en sais rien, ça faisait tellement longtemps que j'en avais été privé. Je l'acceptai juste comme il venait, sans l'analyser.

Elle contempla le contenu de son verre. Je savais qu'elle n'y trouverait pas de réponse. L'illusion d'en trouver, ça oui, mais rien qui puisse apporter la vérité.

— Je suis originaire de Naples, me dit-elle. J'ai grandi dans une famille pauvre. J'ai épousé un médecin irlandais, c'est une longue histoire, il n'est plus et nous avons une fille, Consuelo, la plus belle gosse qu'il y ait jamais eu sur terre. Elle est morte il y a trois ans.

Elle avala une bonne rasade de vodka et poursuivit :

— J'ai acquis le droit d'entrer dans le club le plus fermé du monde : celui des victimes. Personne ne veut en faire partie, nous partageons une souffrance qui ne disparaît jamais et nous nous reconnaissons les uns les autres, même sans parler. Survivre à son enfant est la plus grande souffrance que le monde puisse vous réserver. Et quand je vous ai vu, quand j'ai vu cette expression dans vos yeux, j'ai su que vous nous aviez rejoints.

J'eus envie de lui dire : *Foutaises. Allez vendre votre thérapie ailleurs*. Même les cachets ne parvenaient pas à atténuer la colère que je ressentais.

— J'apprécie énormément votre aide, dis-je, mais évitez de vous livrer à des suppositions sur moi et sur le deuil.

La violence de mes paroles était telle que je l'avais voulue.

Elle eut un minuscule sourire et hocha la tête.

— Je comprends la rage.

J'avais envie de la secouer et de hurler :

— Ah, vous comprenez ? Vous comprenez mon cul !

Elle déclara d'un ton tranquille :

— C'est une des cinq étapes du deuil.

J'étais debout.

— Moi ? Je me contente de deux : la colère et l'alcool.

Elle se leva.

— Il faut que j'y aille. J'aimerais passer plus de temps avec vous, monsieur Jack Taylor.

Et elle effleura mon visage de l'index. Cela me brûla davantage que la salive du père de Cody.

— Vous voulez dire, pour sortir ensemble ? bredouillai-je.

Elle était sur le seuil.

— Non, je voulais dire, en guise de consolation.

— Je n'ai pas besoin de consolation.

En s'engageant dans l'escalier, elle me lança :

— Je ne parlais pas pour vous.

Après son départ, je ne parvins pas à tenir en place, ne sachant que penser. Je pris un livre, l'ouvris au hasard et lus :

... pour peu qu'un homme se laisse aller à l'assassinat, il en viendra bientôt à boire et à enfreindre le sabbat, et de là il tombera dans l'impolitesse et la nonchalance...

Qu'est-ce que c'était que ce truc, bordel ? Je jetai un coup d'œil au nom de l'auteur : Thomas De Quincey[23].

Vinny, de la librairie de Charly Byrne, m'avait déposé une pile de livres peu de temps auparavant. Beaucoup avaient l'air anciens, et il m'avait dit : « Certains de ces volumes, ils ont le même âge que toi. »

Je le mis de côté et me dis que le seul élément de cette liste qu'il me restait à couvrir, c'était la nonchalance. Mais si on considérait que je ne m'étais absolument pas occupé de trouver l'auteur du meurtre de Cody, je suppose que pour ça aussi, j'avais fait mes preuves. Je savais que j'aurais vraiment dû être dans les rues, consacrant toute mon attention à découvrir l'assassin, mais j'avais peur. Et si c'était Cathy, la femme de Jeff ? J'avais détruit sa fille et son mari, toute sa vie.

Je pris un des cachets de Gina et attendis, l'esprit plongé dans le désespoir. Je pensai : *Ils valent que dalle, ces trucs.*

Je décidai de me coucher quand même et dormis dix-huit heures d'affilée. Si je fis des rêves, je ne m'en souviens pas, mais vous pouvez être certain qu'ils n'entraient pas dans la catégorie des songes primesautiers... ce n'était jamais le cas.

À mon réveil, les draps trempés de sueur étaient là pour en attester. Rien de nouveau sous le soleil.

Tandis que je dormais, le corps de Eoin Heaton avait été retiré du canal. C'en était fini de ses journées consacrées à enquêter sur les chiens.

16

Si vous gardez une croix dans votre poche, aucun mal ne pourra vous arriver. »

Un prêtre irlandais durant son sermon

Commentaire d'un paroissien : « *Ce n'est pas de la croix qu'est dans sa poche qu'on doit se méfier !* »

Quand je repris conscience, mon premier sentiment fut le soulagement de ne pas avoir bu. Puis je consultai l'horloge et constatai avec inquiétude que j'avais été hors circuit pendant près de dix-huit heures... et que j'avais faim.

Ma main droite m'élançait, mais pas autant que je l'avais craint. Le type dans la ruelle, lui, dans quel état devait-il être ? Je pris une douche, me préparai un café à réveiller un mort, enfilai une chemise blanche, un jean propre et une veste en tweed que j'avais achetée au magasin de charité. Elle avait des pièces en cuir aux coudes et, si j'avais fumé la pipe, j'aurais pu passer pour un personnage de roman de John Cheever ou pour un professeur sur le déclin. En me rasant, j'avais pris le risque de rencontrer mes yeux dans le miroir. Ils ne ressemblaient pas à ceux d'un meurtrier, mais c'est rarement le cas. Tous les assassins sadiques que j'ai rencontrés, et j'en ai croisé plus que ma part, avaient un regard vraiment sympathique.

J'écoutai rapidement les informations où il fut question d'un homme victime d'une agression, découvert dans une ruelle, qui se trouvait en soins intensifs. Est-ce que j'eus un soupir de soulagement ?

Non.

Je sortis, empruntai l'itinéraire désormais habituel qui conduisait en haut d'Eyre Square afin de constater si les chantiers de rénovation avançaient.

Ils n'avançaient pas.

En reprenant la direction du centre-ville, je passai devant la boutique de Faller, contemplai avec le cœur serré les alignements de bagues du Claddagh en or, puis traversai la rue et pénétrai dans le centre commercial d'Eyre Square. Il y a là un restaurant qui continue à servir de la nourriture susceptible de provoquer des crises cardiaques... fritures, tonnes de cholestérol et pas l'ombre d'un sermon. Je commandai le menu spécial, la totale, tout ce qui peut vous boucher les artères : des tranches de bacon, deux saucisses bien grasses, du boudin noir, des œufs au plat, des

toasts, une théière. Je me trouvai une table dans le fond. J'avais avalé la moitié de mon repas quand ma Némésis apparut.

Le père Malachy.

Il ne me demanda pas la permission de s'asseoir, il le fit et lâcha d'un ton accusateur :

— Où tu te cachais ?

Comme je mâchais un morceau de ma deuxième saucisse, il me fallut une seconde pour lui répondre. Pour faire un mauvais jeu de mots, Malachy était fumasse, vu qu'il ne pouvait pas s'en griller une. C'était un dingue qui réglait son réveil sur les petites heures du matin pour s'allumer une cigarette. La vie n'était pour lui qu'un perpétuel sujet d'irritation entre deux clopes. Il avait la figure blafarde des fumeurs, la peau très ridée et cette respiration un peu sifflante qui s'apparente à un bourdonnement.

Je décidai de dire la vérité, ce à quoi l'Église était mal préparée.

— Je dormais.

— Tu cuvais, oui ! éructa-t-il avec fureur.

Je n'avais pas l'intention de me laisser emmerder par ce con.

— Je ne bois pas.

Il fit jaillir de ses narines un bruit désobligeant qui n'a rien d'agréable à entendre, surtout quand on est en plein milieu de son petit déjeuner.

— Tu as manqué les obsèques, m'accusa-t-il. Ton ami a été enterré et tu ne t'es même pas donné la peine de sortir le cul de ton lit ?

Je m'appliquai à conserver une voix égale en me servant une tasse de thé :

— On m'avait demandé de ne pas y assister.

Il eut un petit ricanement de... ravissement ?

— Eh bien, sacré nom de... interdit d'enterrement, il faut le faire.

Je sentis mon esprit de tolérance faiblir, mais non, je n'allais pas me laisser avoir.

— Comment ça s'est passé ? demandai-je.

— *Passé ?* répéta-t-il en me singeant. Ses parents étaient effondrés et sa sœur, la pauvre, anéantie.

Surpris, je demandai :

— Il avait une sœur ?

Il adora.

— Bon Dieu, ce pauvre garçon travaillait avec toi et tu ne savais même pas qu'il avait une sœur. Si c'est pas typique de Taylor, monsieur l'Égoïste, monsieur Rien-à-foutre-des-autres !

La tentation d'assener un grand coup sur le sommet de son crâne parsemé de pellicules augmentait.

Il remarqua mes mains bandées.

— Encore répondu à l'appel de la bataille ?

Je choisis la méchanceté gratuite.

— Ouais, un prêtre qui me faisait trop chier.

Il se leva en demandant :

— Tu connaissais cet ancien *garda* qu'on a retiré du canal ?

— Hein ?

— Un type qui s'appelait Heaton. Un ivrogne comme toi. Il a fait un cadeau au monde entier en se noyant.

J'essayais d'assimiler l'information quand il ajouta :

— Il aurait pas dû emporter le chien avec lui : ça, c'est vraiment dégueulasse.

— Le chien ?

— Ce sale tyran de merde, il s'est attaché un chien sur le ventre. Il faut avoir l'esprit franchement tordu pour faire ça à une des innocentes créatures de Dieu.

Finies les résolutions : Malachy m'avait pratiquement tapé sur le système de toutes les manières possibles et imaginables. Je savais sans l'ombre d'un doute que tout cela était ma faute. L'affaire du vol des chiens m'avait paru tellement triviale. Elle était devenue quelque chose de complètement différent et je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle pouvait cacher.

Je passai les heures suivantes à faire la tournée des pubs, des officines de paris, des endroits que Eoin Heaton avait pu fréquenter habituellement, et finis par découvrir que le soir de sa mort il avait pris la direction d'un entrepôt situé dans Father Griffin Road. Il avait confié à un de ses copains qu'il était sur le point de résoudre une escroquerie de grande envergure.

Il me fallut quelques heures supplémentaires pour découvrir l'adresse exacte, et le temps que je m'y présente, c'était fermé. Mais j'avais le nom du propriétaire. Un type nommé King.

J'appelai alors Ridge sur mon portable et elle m'apprit qu'elle disposait d'informations sur Rory, le frère de la jeune fille qui avait brûlé dans sa voiture.

Mon cerveau s'emballait. Il se passait tellement de choses, et

toutes en même temps, que je décidai qu'une nouvelle nuit de sommeil réparateur était vitale avant de passer à l'action dans ces différentes affaires.

Ridge me rendit visite tôt le lendemain matin. En jean et sweat-shirt, elle semblait presque détendue. Je remarquai ses yeux, d'un bleu lumineux avec un éclat particulier, et pour une fois ses vêtements étaient parfaits à tous égards. Non seulement ils lui allaient, mais ils contribuaient à l'impression d'assurance qu'elle dégageait.

Pour la première fois depuis des lustres, elle observa en détail tout mon appartement. En réalité, ça n'allait pas bien loin. Le salon : un canapé avachi, un petit poste de télévision et, bien sûr, la bibliothèque, surchargée de volumes. Elle inspecta la moquette, les amas de poussière dans chaque coin, puis ses yeux se tournèrent vers la petite cuisine : les tasses qui encombraient l'évier, le torchon à vaisselle qui avait grand besoin d'être jeté, les paquets de céréales qui avaient largement dépassé la date de péremption et, dans la poubelle, les cartons qui avaient contenu des plats à emporter, pizzas et nourriture chinoise. Autant de vestiges que laisse le célibataire dans sa misérable et solitaire splendeur.

Elle fronça le nez.

— C'est de la fumée que je sens ? Vous avez recommencé la cigarette ?

— Vous vous prenez pour ma mère ou quoi ? répliquai-je avec hargne.

Avant qu'elle ait eu le temps de rendre coup pour coup, je calmai le jeu :

— Vous avez du nouveau ?

Elle me raconta ce qu'elle avait appris.

Le fils aîné des Willis, Rory, avait écrasé une femme en voiture avant de prendre la fuite, il avait été arrêté, libéré sous caution, puis avait fichu le camp, en Angleterre, pensaient les flics. La femme qu'il avait tuée, Nora Mitchell, était mère de deux grands enfants qui approchaient de leur vingtième année, ils vivaient à Brixton. La famille de la victime n'était pas joignable et Ridge conclut :

— Ils ont sans doute déménagé. C'est souvent le cas après une telle tragédie.

Grâce à tout le sommeil que j'avais emmagasiné, j'avais l'esprit vif et mes pensées, idées, suppositions ou autres, commençaient à esquisser les images nettes d'une trame. J'attendis un instant d'avoir tout bien organisé puis je lâchai ma bombe.

— Oh ça oui, ils ont déménagé et je crois savoir où.

Elle observa un temps de silence.

— Vous ne sous-entendez pas que sa famille est coupable ?

C'était un de ces rares moments, une fois tous les dix ans, où je laissais mon intuition agir à l'unisson de mon expérience.

— Il y a un lien, dis-je, c'est obligé.

Elle était très sceptique, déclara :

— Je suis très sceptique.

Mon esprit tournait en surrégime et, pour temporiser, je lui proposai du café puis, histoire de l'énerver, j'ajoutai :

— Ou de la vodka ?

Elle donna l'impression d'être sur le point de me frapper.

— Ça ne se reproduira plus. Et j'ai arrêté le café, je n'ai pas besoin de stimulants.

J'ignorai le mini-sermon, répliquai :

— Ce dont vous avez besoin, c'est de vous sortir la tête du cul.

Ses yeux scintillèrent de colère, mais avant qu'elle ait eu le temps de répondre, je l'interrogeai sur King, le type de l'entrepôt, et lui dis que Eoin Heaton s'était noyé dans le canal.

Elle balaya cette information avec une franche méchanceté.

— Oh, bon Dieu, Jack, c'était un alcoolique, il en tombe tout le temps dans le canal et, si vous voulez mon avis, pas assez à mon goût.

Je ne regimbai pas sous l'insulte, demandai :

— Et le chien attaché sur son ventre, vous en pensez quoi ?

Elle partit d'un rire amer, presque forcé, et dit :

— C'est ce que font les alcooliques, ils emportent les innocents avec eux.

Quelle emmerdeuse.

— Vous voulez bien effectuer des recherches sur King pour moi ? demandai-je.

— Je n'ai pas de temps à perdre à courir après des loups-garous.

— L'enterrement de Maria Willis... je vais y aller.

Elle fut horrifiée.

— Seigneur, vous êtes vraiment morbide, hein ? Pourquoi vous iriez ?

— Appelez ça une intuition.

Elle donna le sentiment qu'elle pourrait trouver quantité de noms pour ça et qu'« intuition » n'y figurait pas. D'un pas furieux, elle passa devant moi et sortit.

J'attendis qu'elle soit dans le couloir et qu'elle se dirige vers les escaliers.

— Vous avez tort, dis-je alors.

Elle ne daigna pas tourner la tête.

— À quel propos ?

— À propos des loups-garous. C'est après des chiens que nous courons. Révisez vos canidés.

Et je claquai la porte.

Puéril ?

Mais extrêmement satisfaisant.

Il y a longtemps, à l'époque des gens du voyage, quand je travaillais avec eux, j'avais rencontré un flic anglais nommé Keegan. Je sais maintenant ce que ça veut dire d'être dingue, je l'ai été, mais lui, il était tellement azimuté qu'il aurait fallu inventer une nouvelle catégorie de démente correspondant à son cas. Il m'avait été d'une grande aide puis, ignorant son conseil, j'avais commis une tragique erreur de jugement. Mais nous étions amis et je l'appelai.

Ça lui prit un sacré temps pour décrocher et sa phrase d'ouverture fut :

— Taylor, foutu cinglé.

Toujours la même entrée en matière plus que familière.

Nous nous livrâmes à ce pas de danse consistant à nous inquiéter de nos santés respectives, puis il dit :

— Bon, tu veux quoi ?

Droit au but. Je ne pris pas la peine de paraître offensé qu'il pense que mon appel était intéressé et je lui exposai à grands traits la crucifixion en lui demandant d'enquêter sur la famille de Nora Mitchell et de me transmettre tout ce qu'il pourrait trouver.

Il marqua un temps de silence avant de demander :

— Tu veux des photos, les casiers judiciaires s'il y en a, ce genre de choses ?

— C'est ça.

— Tu as un fax ?

J'avais prévu et m'étais arrangé auprès des imprimeurs locaux pour qu'ils réceptionnent. Je lui communiquai le numéro.

— Qu'est-ce que j'ai à y gagner, moi, mon petit gars ? s'enquit-il.

— Ma profonde considération ?

— Tu peux te la mettre profond. Expédie-moi plutôt une caisse de Jameson.

Ses mots d'adieu furent :

— Alors comme ça, vous les crucifiez maintenant ?

Que pouvais-je faire, sinon acquiescer ? Il raccrocha sur :

— Vous autres, les cathos, quand vous tenez un truc qu'attire les foules, vous l'exploitez à fond.

Plutôt que de répondre : « Quand on est sûr de son clou », je lui souhaitai bonne chance. Il ajouta :

— J'ai un Sig Sauer, la chance a rien à voir là-dedans.

Je me mis à faire les cent pas dans ma petite pièce. Toutes sortes de possibilités s'offraient à moi. J'avais envie de me préparer du café mais j'étais trop préoccupé ne serait-ce que pour prendre le temps de faire chauffer de l'eau dans la bouilloire.

Ridge téléphona pour m'informer que M. King était un homme d'affaires respecté qui exportait des plats fins en conserve. Il n'avait jamais eu d'ennuis, c'était un citoyen modèle à tous égards.

— Il adore les chiens, non ? lui demandai-je.

Elle se tut un instant.

— Qu'est-ce que c'est que cette question idiote ?

— C'est précisément ce que j'ai l'intention de découvrir.

Je raccrochai sur ses protestations.

Le téléphone m'avait épuisé. Quand votre ouïe est détraquée, ça exige un gros effort et j'étais sur les rotules. Je jetai un œil à mon agenda et, vous ne devinerez jamais, c'était le jour de mon rendez-vous pour me faire appareiller.

Je ne parviendrais peut-être pas à saisir le tableau dans son ensemble, mais j'allais sans doute bientôt pouvoir entendre les rouages qui s'engrenaient derrière.

Je me fis la remarque que je tenais presque de quoi composer un aphorisme zen avec ça.

*« La décision prise, l'univers conspire
pour vous venir en aide. »*

Ralph Waldo Emerson

La jeune fille avait prévu d'assister à l'enterrement de celle qu'elle avait réduite en cendres.

Son père l'avait mise en garde contre cette idée en disant :

— Ils ont dû y mettre les grands moyens, cette fois. Il ne va plus leur falloir longtemps pour tout deviner.

Elle se demanda si sa détermination se relâchait. Il commençait à faire son âge et se plaignait continuellement de douleurs dans la poitrine. Qu'est-ce qu'il espérait, bon Dieu ? Ils tuaient des gens, il ne s'attendait quand même pas à avoir la pêche ? Et son frère était un raté, il geignait comme s'il ne savait rien faire d'autre depuis sa naissance. Il se complaisait dans ce qu'il faisait de mieux... la gueule, comme la plupart des hommes.

— On a voulu qu'ils souffrent, avait-elle répondu. À quoi ça sert, bordel, si on est pas là pour le voir ?

Bon Dieu de merde, qu'est-ce qu'ils avaient à la fin ?

Son frère avait dit :

— Je crois qu'on devrait faire profil bas.

Elle s'était approchée et, d'un ton froid et mesuré, avait accusé :

— Rory, vous vous souvenez de lui ?

Elle s'était tue un instant, s'assurant qu'elle avait toute leur attention.

— Celui qui a fauché m'man comme si c'était un animal, qui a pris la fuite, qui l'a laissée agoniser au bord de la route. Vous voulez qu'on le laisse repartir, heureux et content de lui ?

Ils avaient eu honte, comme il se devait.

Puis son frère avait dit :

— Il va pas venir, il faudrait qu'il soit dingue pour ça.

— Toute sa famille a été anéantie. Même un porc comme lui est obligé de se montrer.

Je fus appareillé. C'était plus petit que je n'aurais cru, moins envahissant, mais ça ne m'empêchait pas de me sentir bizarre.

— Ça se voit ? demandai-je au spécialiste.

Il sourit.

— Ça dépend de ce qu'on cherche.

Un philosophe, en plus.

Je répliquai :

— Je ne veux pas avoir l'air... vous savez, diminué.

Il rit.

— Je ne crois vraiment pas que vous puissiez considérer l'appareil responsable, pour ça.

En Irlande, tout un chacun pense qu'il peut s'exprimer librement, se contenter de dire les choses comme elles sont. Ces fumiers ne mentent jamais aux moments les plus importants. Ils se réservent pour ceux où vous avez réellement besoin de connaître la vérité.

Je le dévisageai. Comme il avait une épaisse tignasse, je lui demandai :

— Y a de la triche ?

Il fut horrifié, se défendit :

— Je ne suis pas certain de comprendre...

— Bien sûr que si. De la triche... ça rime avec postiche.

Il porta la main à son crâne, protesta :

— Ce sont mes vrais cheveux.

— La plupart des gens vous croiraient, déclarai-je en sortant.

Quand je vis la facture, je m'en voulus amèrement de m'être montré aussi narquois.

Si mes mains étaient libérées des bandages, zébrures et ecchymoses se voyaient sur les phalanges. J'avais mal, mais cela, j'y étais habitué. Ridge m'avait communiqué d'autres informations sur King, le gars de l'entrepôt, et j'enfilai mon costume le plus seyant acquis au magasin de charité, ajoutai une chemise blanche, une cravate noire, et j'étais prêt à partir.

Bien que prêt ne soit probablement pas le terme approprié. Disons plutôt « pressé de ». Je m'étais fabriqué quelques documents. Avec Internet et les centres d'affaires, on pouvait se fabriquer pratiquement toutes les références qu'on voulait. Je glissai les miennes dans une petite pochette en cuir noir que je m'exerçai à ouvrir d'un geste du poignet. J'avais tout de l'agent du FBI sur le déclin. Il me restait juste à espérer que ma prothèse auditive attesterait de séquelles dues au bruit des détonations.

L'entrepôt de King était vaste et il semblait y régner une

activité intense. De nombreux camions arrivaient et repartaient. Les affaires marchaient bien, mais étaient-elles, oserais-je le dire, catholiques ? Une réceptionniste d'une petite vingtaine d'années me réserva un accueil chaleureux.

Je lui présentai le contenu de la pochette en disant :

— Services de santé publique. Je souhaite voir M. King.

C'est pour moi une source d'étonnement toujours renouvelée de constater que la vue d'un document officiel impressionne les gens.

Cette jeune femme l'était à bon escient et me dit :

— Je vais lui signaler que vous êtes là.

Puis, avec un froncement de sourcils inquiet :

— Il n'y a pas de problème, n'est-ce pas ?

Je gardai une expression neutre.

— C'est ce dont je suis venu m'assurer.

Elle parla un moment dans l'appareil avant de m'annoncer :

— M. King va vous recevoir tout de suite. Vous pouvez entrer.

— Interdiction de quitter la ville, lui ordonnai-je.

Selon Freud, « il n'est rien de plus dangereux au monde qu'un bébé en colère ».

King avait l'air d'un bébé en colère, même si c'était un bébé de soixante ans. Il était totalement chauve et semblait ne pas avoir de sourcils du tout. Il n'y avait pas une seule ride sur son visage et, cependant, il donnait l'impression qu'il avait fait le tour du quartier un grand nombre de fois et que chacun de ces trajets avait été musclé. Il était assis derrière un gros bureau massif et j'aurais parié qu'il conduisait une grosse voiture. Il ne se leva pas quand j'entrai, pas plus qu'il ne me tendit la main. Il m'observa juste d'un œil furieux. Je savais que cela n'avait rien de personnel, pas encore, en tout cas. Le regard furieux, c'était son truc favori. Le monde lui avait pris ses jouets et, putain de merde, il avait la ferme intention de les récupérer.

Je lui présentai ma carte.

— Services de santé publique.

Il sortit une petite boîte de sa veste de costume qui avait beaucoup d'allure, s'enfonça du tabac dans le nez, si c'en était. S'il s'agissait de coke, il avait toute mon admiration. Il procéda ensuite aux agaçants reniflements et je patientai.

Il beugla, si pareille chose est possible quand on a une petite

voix fluette :

— C'est quoi, le problème ?

Je poussai un soupir, ça ne peut pas faire de mal, surtout quand on est fatigué.

— Nous avons reçu une plainte.

Il était debout et exigea de savoir :

— De qui ? À propos de quoi ?

Je sortis mon calepin.

— Je ne suis, bien sûr, pas autorisé à révéler l'identité de nos informateurs, mais je peux vous annoncer que certaines inquiétudes ont été formulées quant à la marchandise que vous exportez.

Il semblait sur le point d'exploser.

— Nous exportons des mets de qualité à base de poisson, scellés dans des boîtes en fer-blanc. J'accuse seulement réception de ces boîtes et je les expédie vers nos marchés.

Je méditai sa réponse avant de dire :

— On nous a laissé entendre que... euh, il pourrait entrer autre chose que du poisson dans la composition de vos produits.

Il était à l'extrême limite d'une explosion de très forte amplitude.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de suggérer, bon Dieu ?

J'aurais pu tenter de l'amadouer, de le faire redescendre d'un cran, mais vous savez quoi, je n'aimais pas ce con, c'était un enfoiré arrogant qui avait l'habitude de gueuler et de piquer sa crise, et je décidai donc de l'asticoter un peu plus.

— Notre informateur a mentionné que vous pourriez utiliser... comment pourrais-je exprimer cela... des portions de viande canine.

Il lui fallut un moment pour traiter l'information, puis il rit. Cela ne sonnait pas comme la majorité des rires, c'était plutôt à mi-chemin entre un caquètement et un crachotement.

— J'ai pigé. Putain de bon Dieu, c'est cet ivrogne qui est venu, l'épave absolue, il essayait de dire que des chiens ont été volés et que nous les utilisons pour nos marchés asiatiques.

Je tripotai mon appareil pour tenter de baisser le volume. Il m'accusa :

— Vous me coupez le sifflet, là ?

Comme si c'était possible.

Je continuai donc de l'aiguillonner :

— Et vous utilisez pareils ingrédients ?

Il parut sur le point de se jeter sur moi mais changea d'avis.

— C'est de la calomnie. Comment vous vous appelez, déjà ?
Vous pouvez dire adieu à votre boulot.

Je gardai un ton mesuré.

— Je ne vous ai accusé de rien, je vous ai juste posé une question. Si vous n'avez rien à vous reprocher, pourquoi vous en offusquer ?

Il fit le geste de trancher l'air avec sa main droite et déclara :

— Assez de simagrées. Si vous voulez me parler à nouveau, adressez-vous à mon représentant légal. Maintenant, foutez le camp de mon bureau.

Je me levai.

— Merci pour le café.

Il fut déstabilisé mais se reprit.

— Vous aimez faire le malin, hein ? Vous serez moins satisfait de vous quand je vous aurai fait renvoyer de votre boulot. Et l'autre ivrogne, avertissez-le de plus jamais remettre les pieds ici.

À la porte, je lui répondis :

— Ça pourrait s'avérer un tant soit peu difficile.

J'avais toujours rêvé de glisser « un tant soit peu » dans une phrase, pour voir si ça faisait aussi patelin que je le pensais.

La réponse était affirmative.

Il cessa de marcher de long en large.

— Pourquoi, il est aussi sourd que vous ?

Je laissai les murs renvoyer l'écho de ces paroles avant de répondre.

— Non, il est mort. Mais je transmettrai vos condoléances à sa famille.

À l'accueil, la secrétaire souriait et je discernai une lueur d'impertinence dans ses yeux.

— Sympa, comme type, votre patron. Ça doit être un plaisir de travailler pour lui.

Elle jeta un regard vers le bureau voisin. La porte était fermée.

— Vous voulez savoir le surnom qu'on lui donne ? murmura-t-elle. Bébé Colère.

Le fax de Keegan était arrivé de Londres. Je l'emportai dans un coffee shop, commandai une tranche de pâtisserie et un

double espresso, puis commençai à trier les données transmises.

Ce qu'il y avait de mieux, c'étaient les photos.

Le père, Bob Mitchell, encore appelé Mitch, était un gangster de deuxième zone : des brutalités, des escroqueries à la carte de crédit, du travail de gros bras au niveau local, mais rien d'extrêmement grave. Son fils, Sean, avait dix-neuf ans, et il y avait quelque chose, chez lui, qui me donna l'impression fugitive de le connaître, mais je ne réussis pas à déterminer quoi. La fille, Gail, avait vingt ans, un visage agréable, rien de particulier.

La mère, Nora, était en vacances à Galway quand elle avait été tuée par un chauffard qui avait pris la fuite.

Et devinez qui c'était ?

Rory Willis, le frère du jeune qui avait été crucifié. Il avait été arrêté, reconnu coupable, et la condamnation était en délibéré quand il avait fichu le camp. Autrefois, quand on était reconnu coupable, on allait droit en prison, mais maintenant il y a un délai avant de se voir notifier la durée de sa peine et, en général, on peut se préparer en vue de son incarcération. Ce n'est pas que nous soyons dotés d'un système judiciaire éclairé, c'est une pure question d'arithmétique : les prisons sont pleines à craquer et des individus condamnés se baladent même tranquillement dans les rues.

Rory s'était, croyait-on, réfugié en Angleterre. Keegan m'avait joint ses hypothèses personnelles : la famille était particulièrement soudée et la fille avait fait une tentative de suicide après la mort de sa mère. Le père avait disparu des écrans radars locaux et les lieux où pouvaient se trouver les membres de la famille étaient actuellement inconnus.

Mon café arriva et je mordis dans la pâtisserie. Très sucrée, mais j'appréciai le coup de fouet que cela me procura. Ajoutez-y le double espresso et mon sang bouillonnait dans mes veines.

Ça ne pouvait être qu'eux, mais l'extrême violence de ces deux meurtres, une crucifixion et une immolation par le feu, me tourmentait. Il y avait là-dedans une part de folie monstrueuse que je ne parvenais pas à appréhender. Je n'arrêtais pas de retourner les faits dans ma tête. La férocité de leurs crimes me stupéfiait, mais c'était eux, non ? Et si la réponse était oui ?

Affaire résolue.

Mon estomac se souleva quand je me représentai ce qu'ils avaient fait au garçon, la réalité des clous... Seigneur.

Je me sentais surtout prêt à vomir. Une telle violence, crucifier un garçon, brûler une jeune fille vivante dans sa voiture. Je repoussai la pâtisserie. Le café lui-même avait perdu son goût. L'enterrement, c'était à ça que tout revenait. Si j'y allais, j'en apprendrais davantage, j'en étais foncièrement convaincu.

Entre-temps, j'allais téléphoner à Ridge, lui transmettre les documents, voir ce qu'elle en ferait.

Comme je l'ai dit, peut-être finissais-je vraiment par prendre cette fichue enquête par le bon bout. Mon instinct, dégagé de tous les murmures, les sombres murmures pervertis de la cocaïne, de l'alcool et de la nicotine, acceptait enfin de se manifester.

Ça lui avait pris du temps, oh yeah[24].

Ô noirceurs gaéliques, tellement de temps.

Mes tripes me soufflaient que la cérémonie funèbre de Maria allait faire sortir les Mitchell de leur trou, la fille en tout cas. Plus je lisais en détail les notes et les fax de Keegan, plus j'acquérais la certitude qu'elle était la principale responsable de l'action, l'ange noir. Cela prouvait à mes yeux que si l'on impose un chagrin suffisamment intense à quelqu'un, si l'on provoque des dommages physiologiques suffisamment graves sur un être humain normal, on peut engendrer un monstre. J'étais prêt à parier mon billet pour les États-Unis qu'elle allait se montrer.

Ce qu'elle fit.

Pluvieux ne saurait décrire les conditions météo. Comme le dit Bob Ward, il y a quatre sortes de pluie[25], aussi désagréables les unes que les autres. La vraie, agressive, vous arrive droit dans la figure, vous en veut personnellement, cherche à vous flageller, à vous tremper jusqu'au tréfonds de l'âme et, bon Dieu, elle y parvient. Les natifs de Galway considèrent la pluie comme la manière qu'a choisi Dieu de dire : « Je préfère les Anglais. » Je m'y préparai : ma veste de *garda* toutes saisons, les bottes en Gore-Tex que j'avais achetées dans un magasin lors d'une liquidation de stock, une casquette de marin irlandais que j'avais trouvée dans l'appartement.

Ce n'était pas suffisant. La pluie de Galway se débrouille pour s'infiltrer, vous goutter dans le cou, s'insinuer dans vos oreilles, sans parler de la fureur avec laquelle elle vous aveugle en vous cinglant les yeux. Mon inquiétude première était : est-ce que ça

allait abîmer les piles de ma prothèse auditive ?

Non, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé.

Une foule conséquente à la cérémonie.

Je repérai une jeune fille qui portait un manteau noir miteux, un béret noir pour abriter ses cheveux, et se tenait bien à l'écart de l'assistance endeuillée de crainte que quelqu'un engage la conversation. Elle ne semblait pas avoir conscience de la pluie qui lui fouettait le visage.

J'appris tout de suite que le père de Maria avait eu une crise cardiaque, que sa mère était tombée en catatonie, et qui pourrait lui en tenir rigueur ?

Cette jeune fille devait forcément se sentir flouée car elle n'assisterait pas à leur souffrance. Ils lui échappaient et, pire, il n'y avait aucune trace de Rory, le fils aîné.

L'inhumation ne dura pas longtemps et, aussitôt après, je m'approchai d'elle et dis d'une voix douce :

— Gail.

Je vis bien que pour elle, c'était une voix qui parlait dans sa tête, mais elle se tourna et je sus qu'elle voyait un type d'une bonne quarantaine d'années, avec un léger sourire et, bon, d'accord, décrépît. Elle était sous le coup de la surprise, l'utilisation de son nom l'avait déstabilisée.

— Je m'appelle Jack Taylor et oui, je sais qui vous êtes. Venez, je vous offre un café.

Elle retrouva son énergie, me repoussa comme n'importe quel vagabond décati en dépit de ce que je lui avait dit.

— Moi, je ne vous connais pas. Dégagez.

À voir le tranchant métallique de son regard, je n'avais plus aucune difficulté à me représenter les actes qu'elle avait pu commettre. Je laissai mon sourire s'épanouir, parcourus des yeux le cimetière.

— Joli langage dans un lieu de repos, mais bon, c'est à prendre ou à laisser. Vous voyez ces gens, ce sont des habitants du Claddagh, ils ont l'esprit extrêmement clanique et ils me connaissent. Vous... non seulement vous êtes anglaise, mais si je leur dis que vous avez tué les leurs, ils vont vous arracher les membres l'un après l'autre.

Elle risqua un œil alentour et, comme de bien entendu, certains des hommes lui jetaient des regards hostiles, sans aucune once de chaleur.

— Vous bluffez, osa-t-elle encore.

J'écartai les bras, paumes ouvertes.

— Essayez, vous verrez bien.

Je lui pris l'avant-bras en ajoutant :

— Je vais considérer ça comme un accord de votre part.

Il était clair qu'elle avait envie de me frapper, mais en vérité, elle sentait l'atmosphère qui régnait dans le cimetière et elle ne voulait pas courir ce risque.

Le défi inscrit sur les traits, elle m'annonça :

— C'est pas moi qui paie.

Je hochai la tête, montrant que j'étais quelqu'un de raisonnable.

— Bien sûr que non. Mais vous allez payer pour tout le reste. Ce n'est pas une promesse, c'est une garantie.

Il y a un petit café en lisière du Claddagh, un établissement sans prétention. On n'y sert pas de café latte ni aucun produit de marque contenant de la caféine, on prépare d'immenses pots remplis d'un kawa vraiment fort et, si vous n'aimez pas, eh bien, personne n'en a rien à foutre. Nous entrâmes, retirâmes nos manteaux trempés, prîmes place et une femme qui n'était plus très loin de sa soixante-dixième année s'approcha. Elle nous dit plus qu'elle ne nous demanda :

— Deux cafés ?

J'acquiesçai.

— Vous avez de la tarte aux pommes ? demanda Gail.

Le matin ?

Allez comprendre. Parce qu'elle était anglaise, il faut croire.

Elle me regarda et, l'espace d'un très court instant, elle redevint une petite fille, presque naïve.

— J'adore la tarte aux pommes.

L'image fugace d'une nature douce et déjà le masque avait repris sa place.

Le café arriva ainsi que la tarte, couverte de crème, et la femme âgée dit :

— Une gentille fille comme vous, ça mérite bien une petite douceur.

Ouais, gentille... jusqu'à ce qu'elle crucifie un garçon et qu'elle immole sa sœur par le feu.

Elle s'attaqua à la tarte.

— Je vous en proposerais bien, dit-elle entre deux bouchées, mais je ne suis pas très douée pour le partage.

Je laissai ses mots faire leur chemin avant de répondre :

— Ça ne me surprend pas vraiment.

Elle en termina en un rien de temps, s'essuya la bouche d'un geste incroyablement délicat et avala du café. Elle jeta un rapide coup d'œil vers l'angle de l'établissement comme si elle avait aperçu quelque chose. Quoi que ce soit, elle sembla y puiser du courage.

Elle reporta hâtivement le regard sur moi et me demanda d'un ton brusque :

— Alors, tête de con, qu'est-ce que vous voulez ?

Le changement avait été instantané. Un moment, elle offrait le portrait de la délicatesse puis, le temps de cligner des paupières, celui de la folie meurtrière.

J'étudiai son visage. Elle avait peut-être été jolie à une époque, mais le maquillage outrancier, la crispation de la mâchoire neutralisaient tout. Ses yeux étaient ce qu'elle avait de plus intéressant. Personne n'a les yeux noirs au sens littéral du terme, mais chez elle, il s'en fallait d'un rien. Telle la chaleur intense d'un fourneau, une énergie émanait d'elle, totalement orientée vers la malveillance. Je reculai d'une quinzaine de centimètres. Quand on est assis à proximité du mal absolu, il déteint sur vous.

— Et après, vous prévoyez quoi ? lui demandai-je. Étant donné que le frère aîné ne se montre pas, comment vous allez occuper votre temps ? Vous y avez pris goût, maintenant... à tuer des gens, je veux dire. Vous n'allez pas pouvoir vous arrêter et vous savez quoi ? Vous n'allez pas en avoir envie.

Cela sembla l'amuser. Elle me contempla de ses yeux noirs puis haussa les épaules.

— Vous ne savez rien sur moi.

J'aurais voulu avoir une cigarette, aucun doute là-dessus, c'était un de ces moments-là.

— Qu'est-ce qu'il y a à savoir ? Vous êtes une salope sadique, une lâche qui s'est attaquée à des proies faciles. Vous croyez que votre mère serait fière de vous ? Elle vous cracherait à la figure.

Ses yeux lancèrent un éclair et je vis la bête l'espace d'un instant, funeste et mortelle.

Elle se rapprocha de moi en sifflant :

— Espèce d'enfoiré, mêlez pas ma mère à ça.

Je bus une gorgée de café.

— Votre mère n'a plus rien à voir dans l'affaire, vous faites ça parce que ça vous permet de prendre votre pied.

Son langage corporel changea alors du tout au tout et elle adopta une pose de sensualité lascive, plongea le regard dans sa tasse déjà vide et ronronna :

— Je veux encore du café.

Elle se foutait de moi, un terrain qui correspond beaucoup mieux à mon style.

— Allez vous le chercher.

Elle n'en fit rien, réfléchit et dit :

— C'est très intéressant, mais bon, vous n'avez pas de preuve. Si vous pouviez faire quelque chose, je serais déjà en état d'arrestation. Vous n'êtes qu'un pauvre con.

Pour ça, rien à redire.

— La justice ne se dispense pas toujours dans une salle d'audience, rétorquai-je.

Elle adora la remarque, demanda :

— Vous vous croyez à la hauteur ? Un vieux gâteaux comme vous ? Vous avez un sonotone, vous boitez et vous pourriez même pas trouver votre bite avec une carte d'état-major.

Peut-être était-ce à cause de son arrogance, ou de la haine que je ressentais pour le propriétaire de l'entrepôt, ou même simplement à cause du virus dont elle était atteinte et qui déteignait sur moi, mais je décidai soudain de faire d'une pierre deux coups. L'idée me vint comme surgie de nulle part, et peut-être est-ce ainsi que les pires choses se produisent, en raison de la pure méchanceté qui survient à l'improviste.

— Ce n'est pas vraiment de moi dont vous devez vous inquiéter, affirmai-je.

J'avais toute son attention et elle me demanda ce que je voulais dire.

Je pris un ton mesuré et parlai lentement :

— Il y a un type qui s'appelle King, il est propriétaire d'un entrepôt dans Father Griffin Road, il avait le béguin pour Maria et il semble qu'il ait un moyen de prouver que c'est vous l'incendiaire.

Je la vis littéralement tourner et retourner ce nom dans sa bouche.

— Allez lui dire qu'il a pas intérêt à se mêler de mes affaires, bordel.

J'avais plaisir à voir que j'avais réussi à l'atteindre, et j'en rajoutai une couche.

— Ce n'est pas mon problème, mais ce type a le bras long. Moi, je ne suis personne, comme vous l'avez dit. Mais ce type, il a les moyens de vous régler votre compte.

Ses yeux se fermèrent un moment et, Dieu merci, je ne vis pas ce qu'elle voyait elle.

Elle refit surface, déclara :

— Je m'en vais, là.

Je la dévisageai, elle avait l'air presque ordinaire.

— Venez pas m'emmerder, Taylor, et qui sait, peut-être que j'oublierai votre existence.

Je soutins son regard.

— C'est là que ça coince, ma petite. Moi, je n'ai aucune intention d'oublier la vôtre. En fait, le prochain truc que je vais faire, ça va être d'aller discuter avec votre frère. Et je sais où vous habitez, vous le saviez, ça ?

Sa main se leva et il lui fallut faire preuve d'une maîtrise extrême pour la retenir.

— Ayez le sommeil léger, Taylor. Une nuit, je serai à côté de votre lit quand vous vous réveillerez et vous entendrez le bruit d'une allumette.

Je conservai une expression neutre.

— Je vous attendrai. J'irai peut-être même jusqu'à vous montrer la version irlandaise de la croix.

Elle ne comprenait pas, voulut absolument savoir et me cria presque :

— C'est quoi, putain ?

— Oh, à peu près ce que vous avez fait au garçon, avec une petite différence.

Elle leva les yeux, l'air de rejeter mes propos, demanda :

— C'est-à-dire ?

— Plus de clous.

L'instant d'après elle avait disparu, tel un spectre qui n'a pas vraiment sa place à la lumière du jour.

*C'est un obstacle que je franchirai
quand il croisera ma route*

J'allai au cimetière, me sentant terriblement coupable de ne pas avoir assisté à l'enterrement de Cody. Et que fallait-il apporter ?

Un peu tard pour les fleurs et il n'était pas franchement du genre à les aimer. Comme il délirait sur le groupe Franz Ferdinand, je lui achetai un de leurs CD et le vendeur de la boutique de disques me confia :

— Ils étaient mieux avant.

Je lui avais demandé quelque chose ?

Je faillis lui répondre : *Cody aussi*.

Il pleuvait. Les cimetières, à mon avis, ils ont un règlement qui stipule que la pluie est obligatoire. Pendant que je cheminais entre les croix des défunts, je fis de gros efforts pour ne pas lire les inscriptions. Je ployais sous le fardeau de trop de morts pour entretenir les prières perpétuelles d'un couvent entier. Je n'en revenais toujours pas que nous possédions le seul lieu de repos éternel à avoir une section catholique et une section protestante.

Dans le Nord, ils se demandaient pourquoi le processus de paix était une fois de plus taillé en pièces et ici, même les morts étaient divisés.

Je trouvai la tombe en moins de cinq minutes, tout au plus un petit panneau provisoire portant le nom de Cody et la date de son décès. On n'a pas le droit d'ériger une pierre tombale avant une année révolue. Pourquoi ? Comme si on allait changer d'idée et décréter : « J'ai eu le temps de réfléchir et je crois que je ne vais pas m'embêter à dresser un monument. »

Son carré disparaissait sous une profusion de fleurs, de figurines représentant chacun des saints du calendrier, de petits animaux en peluche, déjà bien imbibés par la pluie, et il y avait une photo de lui encadrée. Elle ne lui ressemblait pas et j'en fus plutôt soulagé. C'était un cliché posé alors qu'on ne le voyait jamais immobile suffisamment longtemps pour ce genre de portrait académique. Je ne sais pas à quelle étiquette il faut se conformer sur une tombe. S'agenouiller, prier, prendre l'air

éploré font-ils partie du tableau, ou quoi ?

Je m'agenouillai.

Saloperie.

L'herbe comme la terre collant à mon pantalon (ça allait être coton pour le nettoyer), je posai le CD au pied de la tombe et dis :

— Tu aurais pu prétendre à mon affection[26].

J'avais pris un accent américain, il aimait beaucoup le faire. Je pense avoir prononcé ces mots avec sincérité même si, comme les plus belles prières, elle sonnait un peu creux. Pas les mots, de ce côté-là, il n'y avait rien à redire, mais ça faisait un peu plaqué.

Je me relevai, les genoux douloureux, et entendis :

— Monsieur Taylor.

Je me retournai et vis la mère de Cody. Je ne l'avais aperçue qu'une fois, quand son mari m'avait craché à la figure. Elle était vêtue d'un épais manteau de deuil, aussi noir que ses cernes sous les yeux. Je hochai la tête, rigoureusement incapable de prononcer une parole.

Elle regardait le petit paquet que j'avais laissé et j'expliquai :

— Un CD.

Je me sentis radin et, en plus, ridicule.

Elle hocha la tête.

— Il adorait la musique.

Une voix peut-elle être lasse, épuisée ?

La sienne l'était.

Elle tendit la main et je tressaillis, m'attendant à un coup. Elle me toucha délicatement le bras.

— Il vous admirait tellement.

Oh, Seigneur.

Il fallait que je le dise, aussi mièvre cela soit-il.

— Je suis terriblement navré.

Elle regardait la photo et ses yeux renfermaient tout le chagrin du monde.

— Quand on perd son enfant, dit-elle, la vie perd toute signification.

Avant que j'aie eu le temps d'articuler je ne sais quelle épouvantable banalité, elle ajouta :

— Vous êtes quelqu'un que la tragédie accompagne partout.

Et l'espace d'un instant atroce, je crus que j'allais perdre la raison.

— Je ne vous déteste pas, monsieur Taylor, ajouta-t-elle, vous

avez donné à notre Cody un vrai but, pendant un très court moment.

Je voulais la remercier mais je n'avais plus de voix.

Elle poursuivit :

— Si j'en étais encore à adresser des prières, j'essaierais même de prier pour vous. Mais comme moi, je pense que vous êtes au-delà de toute aide divine.

À de multiples reprises j'ai été voué au diable par des experts en la matière, mais peu l'avaient exprimé avec autant d'efficacité qu'elle. Cela venait du ton apaisé de la conviction absolue.

— Partez, maintenant, je vous en prie. J'aimerais être seule avec mon garçon.

Tandis que je m'éloignais en traînant les pieds, je pensai en moi-même : *La marche du condamné*[27].

Je retrouvai Ridge chez Jury, l'hôtel situé en bas de Quay Street. Ils avaient un snack qui s'enorgueillissait de vous conférer une certaine classe. C'était ce à quoi ils s'engageaient. Moi, je ne sais pas, je ne pense pas que commander un café puisse vous conférer une quelconque classe, quel que soit le prix de leur satané jus, mais qu'est-ce que j'en sais, bon Dieu ? Je demandai un double espresso. La machine étant cassée, j'eus droit à un Coca Light.

Ridge arriva, elle avait l'air mieux dans sa peau que ces derniers temps. Elle portait un blouson en cuir, un de ces trucs d'aviateur très courts... et une jupe !

Je lorgnai sur ses jambes et elle me fusilla du regard.

— Ben quoi ? Vous êtes toujours en jean, je me demandais seulement ce que vous cachiez.

Son irritation se voyait mais, comme elle était femme, la curiosité l'emporta :

— Et... ?

Faire preuve de gentillesse avec elle étant toujours risqué, je me rabattis sur :

— J'ai vu pire.

Elle repéra ma prothèse auditive et mes mains abîmées.

— Vous avez opté pour une nouvelle image ? Qu'est-ce que vous croyez, qu'ils vont tourner la énième suite de *Rocky* ?

Je la dévisageai en fronçant les sourcils.

— Vous plaisantez, vous buvez le matin... j'ai l'impression que

vous aussi, vous faites votre crise de la quarantaine.

Je lui avais transmis les documents que Keegan m'avait envoyés de Londres et lui avais parlé de ma rencontre avec Gail. Je m'enquis donc :

— Quand vont-ils les arrêter ?

Elle détourna les yeux, ne répondit pas et je me sentis gagné par l'incompréhension.

— Vous avez tout ce qu'il faut, dites-moi qu'ils vont prendre les mesures qui s'imposent.

Elle respira à fond.

— Ce ne sont que des présomptions, il n'y a aucune preuve matérielle et le sentiment général est que cette famille anglaise a subi un deuil ici, en Irlande ; les accuser de ces crimes atroces, sans rien pour étayer nos accusations, serait mauvais pour l'industrie du tourisme, affecterait *nos* relations avec le Royaume-Uni et...

Je l'interrompis.

— Ouais, je sais comment ça fonctionne, mais enfin, bon Dieu de merde !

Je ne disposais pas des mots pour évacuer ma frustration. Bien sûr, le système est, comme disent les Américains, à *chier*, mais Dieu du Ciel, je venais de lui apporter la solution sur un plateau d'argent, elle devait bien être capable de faire quelque chose.

De rage, je me frappai violemment le front avec la main. J'avais envie de hurler.

— Je vous donne quasiment le truc résolu, emballé et pesé, et... rien ?

Son visage refléta ma consternation et je compris qu'il serait stérile de rejeter la faute sur elle. J'essayai de laisser ma fureur se consumer d'elle-même. Toute ma vie, Dieu me pardonne et avec toutes mes excuses à Eoin Heaton, j'avais accusé le mauvais chien de la rage.

— Oh, et puis, je les emmerde..., grommelai-je. Je les emmerde tous.

— Nous allons rester en alerte. Le discours officiel consiste à nier qu'on vienne de découvrir la moindre piste.

Bordel de Dieu, j'étais fatigué.

— Vous avez entendu parler de Claud Cockburn[28] ? lui demandai-je.

— Qui ça ?

— Il a dit : *Ne croyez jamais à ce qui n'a pas été nié officiellement.*

Il y avait une question que je devais lui poser.

— L'examen, pour votre, euh... souci de... euh... de santé. Du nouveau ?

Mon hésitation au moment de prononcer le mot *sein* l'amusa, et ça me fit du bien de la voir sourire.

— J'ai subi une biopsie, ce qui n'a rien d'agréable, et on m'a promis que les résultats seront bientôt connus.

Inquiète, elle ajouta :

— Mais vous, Jack, n'allez pas faire quelque chose de dangereux, d'accord ?

Je parcourus la salle du regard.

— Moi ? Non, je vais me comporter avec classe.

Quand je fus dehors, j'expédiai un coup de pied dans un mur pour évacuer ma frustration, et un piéton qui passait se permit une plaisanterie.

— Encore perdu au loto, hein ?

La vache, une ville de comiques à la mords-moi-le-nœud.

Trois jours plus tard, l'entrepôt de King fut réduit en cendres. Les policiers vinrent me chercher avant midi, ils étaient deux, en uniforme, avec leurs nouvelles vestes et, bien sûr, les godillots classiques aux épaisses semelles. Tout à fait en accord avec l'expression de leurs yeux.

— Le surintendant voudrait vous toucher un mot, dit le premier qui était aussi l'aîné.

Le deuxième donnait l'impression d'avoir envie de me cogner dessus.

Quand je grimpai dans la voiture de patrouille, je demandai au plus âgé :

— Qu'est-ce qu'il a, votre binôme ?

— Il vous aime pas, me répondit-il avec un haussement d'épaules.

Je me tournai vers l'autre : proche de la trentaine, mauvais comme une teigne, la nouvelle vague. Il avait sûrement suivi les cours du soir à l'université.

— Il ne me connaît même pas.

— Pire, me répondit le premier en riant. Il connaît vos

antécédents.

Je m'adressai au jeune.

— Je suppose que vous ne voulez pas me dire pourquoi vous me conduisez au poste ?

Il présentait un condensé de colère rentrée.

— Ta gueule.

La version irlandaise de la loi Miranda[29].

Ils me conduisirent directement dans le bureau de Clancy, le grand chef, le surintendant. Mon meilleur copain à une époque. Nous avions arpenté les trottoirs ensemble, appris les rudiments du métier. Mon exclusion était alors survenue, mon plongeon dans le trou des chiottes. Et lui, il était sorti du rang, lentement et sûrement. Il était originaire de Roscommon, on sait tirer parti des règles du jeu là-bas, et peu savaient le faire aussi bien que lui. Au fil des ans, nos rapports avaient dégénéré en guerre ouverte. Il me faisait traîner au poste de temps en temps, une tentative pour, sinon me neutraliser, tout du moins m'intimider.

En tenue d'apparat bleue, ses décorations épinglées sur la poitrine dans une débauche de mauvais goût, il était installé derrière un bureau massif. Son visage s'était creusé et des rides profondes sillonnaient chaque centimètre de peau visible. Il faut croire que le jeu a un coût. Pendant un bon moment il ne leva pas les yeux de la collection de papiers posés sur son bureau, puis il referma bruyamment un dossier, leva la tête.

— Timmins, vous pouvez disposer.

Il s'était adressé au plus âgé des deux. Au jeune roquet, il dit :

— Vous allez rester avec M. Taylor et moi.

Clancy montra la chaise placée en face de lui et, d'un geste, m'intima l'ordre de m'asseoir.

Ce que je fis.

Le jeune roquet se posta derrière moi.

J'attendis.

Clancy s'adossa à son fauteuil pivotant.

— Tu as recommencé à foutre ta merde, déclara-t-il.

— Il va m'en falloir un peu plus pour savoir de quoi on parle.

Il eut un échange de regards avec le jeune, et je sus qui était le nouvel exécuteur des basses œuvres : ce roquet qui, de toute évidence, ne m'aimait pas. Il y en a toujours un disposé à se charger du sale travail, le robot qui applique les ordres.

— M. King, reprit Clancy, un homme d'affaires éminent, un pilier de notre société... son entrepôt a été ravagé par les flammes et ce n'est pas un accident.

Je fis comme si je méditais longuement puis demandai :

— Et laisse-moi deviner, il est membre du club de golf, c'est un de tes copains ?

Je sentis le roquet qui commençait à s'agiter mais je résistai à la tentation de me retourner.

Clancy ne tint aucun compte de ma remarque, il poursuivit.

— Il y a quelques jours, un représentant des Services de la santé lui a rendu visite, un homme qui présente une ressemblance frappante avec toi et qui a proféré des menaces à peine voilées. Et juste avant, un poivrot, un ancien policier dont le comportement nous déshonorait, avait lancé des menaces similaires. Tous deux partageaient la même théorie délirante selon laquelle M. King introduirait des morceaux de viande de chien dans ses produits.

Derrière moi, le policier s'esclaffa. Aucun autre terme ne convient.

Clancy attendait ma réaction mais je me contentai de le regarder en face.

— Qu'est-ce que tu fais maintenant ? me demanda-t-il. Tu enquêtes sur les animaux domestiques ? Ça ne te suffit pas d'avoir tué une gamine, causé la mort d'un jeune homme innocent, maintenant, il faut que tu harcèles les citoyens respectables ?

Je me forçai à laisser ces commentaires sans réponse et m'enquis :

— Je suis en état d'arrestation ?

Il se leva.

— Nous avons contacté les Services de la santé et, s'ils décident de porter plainte, nous serons ravis de leur apporter notre soutien. En attendant, un conseil, à bon entendeur : ne viens pas coller ton nez dans les affaires de la police. Si tu veux enquêter sur quelque chose, pourquoi tu ne trouves pas qui a abattu le jeune homme qui était sous ta responsabilité ?

Je dus serrer les dents.

— Oh, je vais le faire.

Il contourna le bureau et se pencha presque au point de me toucher. Sa lotion après-rasage avait coûté cher mais ça ne

l'empêchait pas d'empester.

— Nous l'avons fait avant toi et tu sais quoi ? Surprise, surprise, c'est la mère de la petite fille que tu as tuée.

J'essayai de ne laisser voir aucune stupéfaction.

— Alors, vous l'avez arrêtée ?

Il se redressa, chassa des bourres de tissu de ses épaules.

— Dès que nous aurons trouvé où elle se cache. Mais en réalité, nous espérons plus ou moins qu'elle va faire une nouvelle tentative et que nous pourrons la prendre en flagrant délit, quand elle aura achevé... le sale boulot.

Là-dessus, il s'esquiva.

Avant que j'aie pu me lever pour partir, le jeune flic m'expédia sur l'oreille un coup violent qui me fit tomber de ma chaise et délogea ma prothèse auditive. Il abattit brutalement le talon dessus, l'écrasa, puis il se pencha et me cria ;

— Tu m'entends, trouduc ? Viens pas foutre ton nez dans les affaires de la police, enfoiré.

Je l'avais entendu.

19

« La vérité si proche, nous la cherchons si loin. »

Hakuin

Les Américains ont une expression pour évoquer quelqu'un qui s'attaque à un tiers en paroles. Quand vous voulez réellement vous déchaîner contre cette personne, ils disent que vous lui « forez un deuxième trou de balle ».

Ce que je fis à Ridge.

Comme ceci :

— Bon Dieu de merde, vous alliez m'en parler quand, de Cathy Bellingham ?

Je lui avais demandé, non, biffez ça, je lui avais donné l'ordre de me retrouver à l'hôtel Great Southern et j'avais raccroché brutalement.

J'y arrivai en premier, me dirigeai vers le fond de la salle, sous le buste de James Joyce, le fixai dans les yeux et faillis gueuler : *Qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça, bon Dieu ?*

Ouais, si vous en êtes arrivé à engueuler la tête en bronze d'un des plus célèbres écrivains irlandais, soit vous êtes devenu totalement cinglé, soit vous venez d'apprendre que vous avez raté le Booker Prize[30].

Le portier s'approcha. Lui et moi avions un passé commun, surtout négatif, et il se risqua à me dire :

— Ça faisait un bail, Jack.

Sa voix était basse comme s'il ne savait pas encore très bien si j'étais retombé dans l'alcool ou non. Si oui, il allait décamper en vitesse. Je vous l'ai dit, un passé commun.

Je m'assis, tournai vers lui un regard mort.

— Je peux faire quelque chose pour vous ?

Il eut un rire nerveux.

— C'est ma réplique, ça. C'est moi qui bosse ici.

Le ton était léger comme entre deux vieux copains qui plaisantent gentiment.

— Allez-y alors, je ne vous en empêche pas, que je sache ?

Il regarda alentour... pour chercher de l'aide ?

Aucune ne se présentant, il demanda :

— Je... euh... je me demandais si je pourrais vous servir

quelque chose... thé, café ?

— Servez-moi un peu de tranquillité en me foutant la paix, ça vous pouvez.

Il le fit.

Ridge arriva, vêtue d'une nouvelle et élégante veste en daim, d'un jean moulant et de ces bottes à bout pointu qui doivent faire épouvantablement mal. Le portier échangea un mot avec elle, je la vis hocher la tête et en conclut qu'il l'avait mise au courant de mon humeur peu affable. Elle vint vers moi d'un pas résolu, comme si elle avait décidé de ne pas se laisser emmerder.

— Ouais ? fis-je en lui volant droit dans les plumes.

Elle marqua un instant d'hésitation.

— Comment vous avez découvert, pour Cathy Bellingham ?

Cathy... Oh, Seigneur, notre passé, long et tortueux. Nous nous étions rencontrés quand, arrivant de Londres, elle s'était échouée à Galway. Elle venait de décrocher de l'héroïne, c'était une vraie punk, elle avait fait la vie. Elle chantait comme un ange et parlait comme une marchande de poisson. Nous nous étions tout de suite très bien entendus. Elle m'avait aidé sur un certain nombre d'affaires, puis je l'avais présentée à Jeff, mon meilleur ami, et bordel de merde, la chimie avait pris, ils s'étaient mariés et avaient eu Serena May, la petite fille atteinte du syndrome de Down. Elle avait une bonne raison de souhaiter ma mort.

— C'est Clancy qui me l'a dit. Vous vous souvenez, votre chef ?

Elle savoura puis me confia :

— On a fouillé son appartement et on a trouvé des balles qui correspondent au fusil, à... euh... l'arme... euh... utilisée.

Elle prenait toutes les précautions pour éviter de mentionner le nom de Cody. Je le comprenais, j'avais moi-même beaucoup de difficultés à le prononcer.

— Et elle est où, maintenant, à part occupée à me coucher une nouvelle fois dans sa ligne de mire ?

Elle baissa la tête et marmonna quelque chose.

J'étais parvenu à faire réparer mon appareil. En dépit de l'énergie que le flic y avait mise, il n'avait réussi qu'à casser le boîtier. Sacrement solides, ces saletés... je parle de la prothèse, bien sûr.

J'ajustai le volume et dis :

— Plus fort.

— Nous n'en savons rien.

Je m'appuyai au dossier de mon siège en laissant sa réponse en suspens, puis je dis :

— Belle équipe. Je vous donne suffisamment de preuves pour arrêter une famille de psychopathes et vous ne faites rien. Vous disposez des indices concordants pour arrêter la personne qui a essayé de m'abattre et vous êtes incapables de la trouver. Bon sang, comment vous vous en tirez pour la circulation ?

Elle opta pour la pire des réponses.

— Je comprends votre mécontentement et votre déception.

Je me levai d'un bond... enfin, autant que le permet une jambe infirme.

— Mon cul, oui.

Et je partis d'un pas furieux.

Comme il fallait que je fasse quelque chose, je me concentrai sur le maillon faible de la famille homicide : le frère, Sean.

D'après les informations que Keegan m'avait envoyées, son unique intérêt semblait être la musique. Je me mis donc à rôder dans les magasins de disques, chez les vendeurs d'instruments. Un travail ennuyeux, frustrant, mais je n'avais rien d'autre à faire.

Trois jours de ce pensum et j'étais sur le point de laisser tomber quand j'eus l'impression de l'avoir repéré. Dans une rue qui donnait sur Dominic Street, il avait franchi le seuil d'une boutique qui proposait des guitares d'occasion. Quand je m'approchai, il en admirait une accrochée au mur.

— Bel instrument.

Il fit volte-face.

— On se connaît ?

Et j'eus tout à coup la réponse, pour la photo et l'impression tenace que je connaissais ce garçon. C'était le jeune grunge, le sosie de Kurt Cobain rencontré dans le coffee shop du centre commercial d'Eyre Square.

Ses yeux brillèrent tout à coup, il m'avait reconnu lui aussi.

Il tenta de s'esquiver et je le saisis par le bras, sans douceur. Je sentis le tendon épais comme une brindille et je serrai.

— Hé, ça fait mal.

Le type imposant qui tenait la caisse leva les yeux et s'enquit :

— Il y a un problème ?

Je m'adressai à Sean :

— J'ai parlé avec ta sœur. Tu veux que je lui raconte la crucifixion, à ce gars, ou tu préfères venir boire un café avec moi ? On pourra parler de tes copains musiciens.

Il dégagea son bras et se dirigea vers la sortie.

Je regardai le type de la caisse et lui montrai la guitare !

— Ce n'est que du rock'n'roll[31].

Sean attendait dehors. Une petite goutte de sueur perlait à son front et pourtant il frottait ses mains l'une contre l'autre comme s'il avait froid.

— Le Galway Arms, lui indiquai-je, ils ont du bon café et, qui sait, si tu es sage, tu auras peut-être droit à un gâteau avec du sirop qui colle aux doigts.

Quand nous nous mîmes à marcher, il me dit :

— Je n'aime pas ce qui est sirupeux.

Je faillis éclater de rire.

Le propriétaire de l'établissement salua chaleureusement mon entrée et Sean prit un ton railleur :

— Vous connaissez tout le monde, hein ?

Son accent était beaucoup plus marqué Brixton que celui de sa sœur. Elle avait acquis une sorte de vernis sophistiqué dans l'intonation. Je suppose que pour quelqu'un qui se réinvente entièrement, changer d'accent est le moindre des problèmes que l'on rencontre.

— Ce qui est sûr, mon petit gars, c'est que je te connais, toi.

Le propriétaire nous apporta un pot de café et des tasses.

— Passez un bon moment, nous dit-il.

Sean attendit qu'il se soit éloigné.

— Vous ne me connaissez pas, déclara-t-il.

Il sortit du tabac et du papier, entreprit de s'en rouler une.

— Il est interdit de fumer, c'est la loi. Tu es ici depuis suffisamment longtemps pour le savoir.

Il rangea le tabac dans sa veste.

— Saloperie de loi à la con.

Je souris.

— Et bien sûr, la loi ne s'applique ni à toi ni à ta famille, c'est ça ?

Je versai le café, regardai Sean. Il avait une attitude de chien battu qui passe sa vie à attendre le coup suivant et qui doit rarement attendre longtemps. Et je n'étais qu'un tortionnaire de plus sur une longue liste. Son visage était grêlé d'acné et ses

lèvres gercées, fendues parce qu'il passait son temps à les lécher nerveusement. Ses mains délicates. Qui sait, peut-être aurait-il pu être musicien. Ça ne risquait plus d'arriver, maintenant.

— Je ne pense pas que tu te sentes à l'aise dans ce... concert d'horreurs. Tu te laisses entraîner, c'est tout, et tu sais quoi, quand ça va commencer à chier sérieusement, qui est-ce qui va s'en prendre plein la gueule, à ton avis ? Ça ne risque pas d'être ta sœur, putain, elle est bien trop maligne pour ça.

Il leva sa tasse, la main agitée d'un tremblement, émit un bruit d'aspiration qui ressemblait davantage à un grognement.

— Vous ne me faites pas peur.

Bien sûr que si. Et pas seulement moi, mais tout ce qui marchait à la surface de cette planète. C'était une victime-née, une parmi d'autres. J'en étais presque désolé pour lui.

Presque.

— Ce n'est pas de moi que tu dois avoir peur. En réalité, il se pourrait que je sois ton seul espoir.

Il essaya de jouer les durs, il avait sans doute attendu toute sa vie pour ça, tenta un vague ricanement.

— J'y crois, ouais.

Le moment était venu de le secouer. Son unique velléité de défi... et je m'apprêtais à l'écraser.

— Deux possibilités seulement, pour ton avenir. Soit tu te fais coffrer, soit tu continues à rechercher ce frère insaisissable que ta famille veut si désespérément trouver. Rory, c'est son nom, hein ? Tu connais probablement la réponse bien mieux que moi, mais ça ne va pas être joli-joli. On peut s'accorder là-dessus, non ? Quand j'ai eu ma petite discussion avec ta sœur, je n'ai pas eu le sentiment qu'elle nourrissait une quelconque affection fraternelle.

Il me regardait fixement.

— Fraternel, je sais pas ce que ça veut dire.

Seigneur...

Je soupirai. Démolir ce gosse n'était pas la tâche aisée que j'avais imaginée de prime abord. Bon sang, on aurait dit un chiot lâché sur une route à grande circulation, espérant qu'une voiture allait s'arrêter pour le prendre à bord. J'insistai, même si j'avais perdu toute la motivation que j'avais pu avoir.

— Ou alors, tu vas en prison. Et un jeune comme toi, avec tes cheveux longs, ta personnalité, ils t'auront tous défoncé la

pastille avant l'heure du dîner, et ça sera qu'une mise en bouche.

Difficile de dire lequel de ces scénarios lui fichait le plus la trouille. Un frisson ébranla son corps et il dit :

— Je veux retourner chez moi, c'est tout. Juste partir.

Aucune protestation d'innocence, aucune volonté de dire que je me trompais, aucun désir de se battre.

— Faut pas y compter, mon gars, dis-je.

Il se mit à pleurer. J'aurais pu tout supporter, absolument tout, bordel, mais pas ça. Je faillis tendre la main vers lui, mais après, hein ?

Je laissai tarir ses larmes.

— Lâche-les. Je t'aiderai à t'en tirer le mieux possible.

Il se tamponna les yeux.

— J'ai besoin d'une cigarette.

Je mis de l'argent sur la table et le suivis dehors. Il ne m'attendit pas, commença à s'éloigner et je lui emboîtai le pas.

— Alors, mon gars, tu es décidé ? Tu marches avec moi ? C'est le moment ou jamais de faire ton choix.

Il s'arrêta, pivota vers moi et me jeta un regard empli d'une telle souffrance que je fus obligé de détourner les yeux.

— Je ne peux pas. Ils me tueraient.

— Ils te tueront de toute façon.

Il tourna soudain vers le haut de la rue des yeux terrorisés mais je ne vis personne.

— Je l'espère, dit-il.

Quand je rentrai enfin chez moi, j'étais complètement lessivé, mais pas au point de ne pas sentir l'odeur de la fumée. Je pénétrai prudemment dans mon salon exigu. Quelqu'un avait empilé tous mes livres, y avait mis le feu et ils se consumaient doucement.

J'allai à la salle de bains, remplis une cuvette d'eau froide et en inondai mes précieuses possessions.

Puis je remarquai la table. J'avais une voiture miniature ; elle aussi avait été brûlée et je voyais un petit personnage sur le siège avant, calciné mais néanmoins reconnaissable pour ce qu'il avait été. Une fille, aurais-je hasardé. Et sous la voiture, un message :

Assez chaud pour vous ?

Gail

Espèce de salope.

Puis, dans un de ces étranges moments de folie, je songeai : *Ma fille, on peut dire que tu m'as évité de devoir prendre des décisions, pour ces livres. Avec mon départ pour l'Amérique, je ne savais lesquels emporter. Voilà un problème résolu.*

Mais ma rage s'intensifiait. Non seulement elle s'était introduite chez moi, mais elle avait détruit la seule chose qui possédait encore un sens. Les livres ont toujours constitué le seul espace fiable, confortable, qui me reste, et je suis prêt à le jurer, cette saloperie de psychopathe détraquée savait, elle savait, putain, comment elle pouvait me faire mal.

Je respirai à fond plusieurs fois, tentai de me représenter dans l'avion, d'ici un mois, laissant tout cela derrière moi. Ça ne calma en rien l'ouragan de haine pure que j'éprouvais et j'en fis le serment : *Je vais te régler ton compte avant de partir, ma fille, je le jure sur ce qu'il y a de plus sacré, même si c'est la dernière chose que je fais de ma vie. Je vais mettre un terme à ta folle chevauchée.*

« Une croix offre deux possibilités : on peut y être cloué... ou s'y allonger de son plein gré. »

Dicton irlandais

J'avais besoin de protection.

Tout indiquait que Gail allait s'attaquer à moi plus sérieusement, cette fois. J'avais intérêt à être prêt et, si je devais affronter toute la famille, Gail et son père au moins, j'aurais besoin d'autre chose que de baratin. Aujourd'hui à Galway, si on veut s'acheter un pistolet, on a l'embarras du choix. Il y a tant de nationalités différentes représentées que les armes sont devenues de plus en plus courantes. Quand on fréquente les pubs, les ruelles borgnes, il ne faut pas longtemps pour apprendre où on peut trouver de la came, des putes, tout ce qu'on peut désirer.

Je me rendis à un pub de Salthill, pas un de ceux où l'envie aurait guidé mes pas. Il se situe juste en retrait de l'artère principale et présente un aspect minable. Il l'est, et s'est taillé la réputation d'endroit où l'on peut vendre et acheter... n'importe quoi.

Un ressortissant d'Europe de l'Est nommé Mikhail qui, suivant le jour, était russe, croate, roumain ou d'autres nationalités dont j'étais incapable de dire le nom, trônait à une table proche de la devanture. D'ici un mois il aurait déménagé ailleurs, mais dans l'immédiat le décor retenu était la proximité de l'océan. Je le connaissais, sinon bien, tout du moins assez bien pour qu'il accepte, quand je lui proposai :

— Je te paie un verre ?

Il avait ces cheveux coupés ras qu'on appelait autrefois coupe en brosse, un long visage creusé de cicatrices et des yeux qui ne reflétaient absolument aucune expression. Maigre comme un crève-la-faim, son âge se situait quelque part entre la fin de la quarantaine et le mauvais tournant de la cinquantaine. Il me répondit qu'une vodka serait une bonne idée. J'allai lui en chercher une ainsi qu'un Pepsi Light pour moi et m'assis à sa table.

Il jeta un coup d'œil à ma consommation.

— Tu bois pas Coca-Cola ?

Qu'est-ce que ça pouvait lui foutre, merde ?

— Je fais un régime, répondis-je.

Il observa mes mains. Les coupures et éraflures étaient en voie de guérison mais demeuraient visibles.

— Tu es *Street fighting man*[32] ?

Quand j'aurais acheté le flingue, je le descendrais peut-être avec.

— Pas par choix.

Bonne réponse. Elle lui plut, il éclata de rire, exposant une bouche pleine de dents cariées piquetées de... d'or ? Il fallait que je fasse le nécessaire pour ne plus provoquer sa joie.

— C'est chanson Rolling Stones. Tu aimes, oui ?

Tu parles, ma préférée.

— Ma préférée, répondis-je.

Nouvel éclat de gaieté, merde, et il m'accusa, d'une manière plutôt amicale :

— Tu cherches rire avec moi, vrai ?

Et je fus assez intelligent pour compléter :

— Oui, mais pas de toi.

Il opina. Aucun doute là-dessus, nous étions faits pour nous entendre.

Il vida alors sa vodka cul sec et me demanda :

— Qu'est-ce que je peux trouver pour toi, monsieur Street Fighting Man ?

Je me penchai, lui dis que je voulais un flingue.

Son téléphone portable sonna mais il le laissa, dit :

— Donne la peine à toi aller bureau à moi.

Je le suivis dehors et nous montâmes vers l'église de Salthill.

Il avait une camionnette cabossée. Il tourna la clé dans la portière et dit :

— Donne la peine à toi joindre à moi.

Nous grimpâmes et il tendit le bras derrière lui, en ramena un lourd paquet enveloppé d'un linge qu'il déplia pour révéler un Glock, un Beretta et un automatique Browning. Guns R Us[33]. Que son négoce se déroule juste à côté de l'église semblait donner une sorte de sens absurde à la nouvelle Irlande.

— Tu n'as pas peur que quelqu'un vole la camionnette ?

Il me montra encore ses dents et je vous jure, pour gronder, cette fois.

— Qui volera à moi ?

Comme si je disposais d'informations précises.

Pour détourner son attention, je m'enquis du prix du Glock.
C'était cher.

— C'est cher, dis-je.

Il haussa les épaules comme pour signifier : *M'en parle pas.*

Avec le chargeur plein, ça faisait plus que je n'étais préparé à payer, mais merde, ce n'était pas comme si je pouvais passer par les pages jaunes.

— Comment tu sais que je ne suis pas flic ? lui demandai-je.

Énorme rire.

— Toi ?

Je ne lui demandai pas de développer.

Il pointa le doigt sur ma prothèse.

— Tu entends pas si fort ?

— J'entends ce qui est important.

Ma réponse l'intrigua.

— Comment tu fais la différence ?

Je ne la faisais pas mais décidai de l'épater un peu.

— Ce qui compte, ce n'est pas ce qui est dit, c'est la façon dont se comporte celui qui le dit.

Une belle connerie, non ?

Mais il marcha à fond.

— Ça plaît à moi. Je peux utiliser, d'accord ?

Seigneur.

— Fais-toi plaisir, dis-je.

J'eus droit à un nouveau méga rire. Je devrais peut-être aller vivre en Europe de l'Est, je ferais une carrière de comique.

— Merci de m'avoir consacré tout ce temps, lui dis-je.

Il me tendit la main et je la serrai.

— Tu plais bien à moi, *mister*, tu fais rire moi. Ce pays, il fait pas rire moi beaucoup.

Au risque de m'exprimer comme un grand maître zen, j'optai pour :

— Parce que tu ne le regardes pas comme il faut.

Il réfléchit, demanda :

— Et comme quoi c'est, comme quoi c'est qu'il faut regarder ?

— Comme si ça n'avait pas d'importance.

Ne saisissant pas très bien le sens de la réponse, il se fit inquisiteur :

— Et ça a d'importance ?

Je descendis de la camionnette, terminai sur :

— Dès que je saurai, je te préviendrai.

J'avais aussi besoin de quelqu'un à qui parler.

Avant, j'avais toujours tracé mon chemin, ignorant les conseils, m'adaptant au fur et à mesure. Et bien sûr, je buvais. À quoi bon les conseils ? J'avais l'alcool pour me souffler toutes les suggestions délirantes qui étaient dans mes cordes.

Sobre, désormais, ou en période d'abstinence, allez savoir, le moment était peut-être venu pour moi de trouver de l'aide. Ridge était exclue. Nous étions tellement aux prises l'un avec l'autre qu'elle ne me serait d'aucune assistance, et si elle apprenait que je m'étais acheté un pistolet, elle me mettrait probablement en état d'arrestation.

Jeff, mon grand ami, manquait à l'appel. Depuis que j'avais causé la mort de sa fillette, il avait disparu de la surface de la terre. Tous mes efforts pour le retrouver avaient échoué.

Et c'était tout. Parvenir à mon âge et n'avoir personne, pas âme qui vive à qui se confier, c'est monstrueux et cela témoigne parfaitement de ce que m'avait coûté mon style de vie. Je caressai l'idée de passer un coup de fil à Gina. Je ressentais indubitablement quelque chose pour elle. Je ne savais plus ce qu'était l'amour, à condition de l'avoir jamais su, mais tant que je n'en aurais pas fini avec la famille homicide, je décidai d'attendre.

Ce qui laissait Stewart, le trafiquant de drogue. Au lieu d'analyser à mort cette idée, je l'appelai simplement.

— Venez me voir, me proposa-t-il, je viens d'acheter une nouvelle tisane.

Il ne me restait qu'à espérer que cette histoire d'infusion était une plaisanterie.

Sur le chemin, je fis halte dans une boutique d'articles religieux. Il y en a une près de l'Église augustinienne : quantité de reliques de saint Jude, des ouvrages flambant neufs consacrés au défunt pape. Je ne parvenais pas à trouver ce que je cherchais, exactement comme U2[34].

— Je vous connais, dit la femme qui se tenait derrière la caisse.

Le refrain qui ponctuait ma vie.

Jamais encourageant.

Elle ajouta :

— Je connaissais votre mère.

Je me préparai aux habituelles homélies, aux banalités, à l'oraison funèbre soulignant sa piété et son immense bonté, quasiment une sainte, bon sang, et autres conneries du même genre. Je hochai la tête en me disant : *Vivement la fin du processus de béatification.*

— Une femme dure, votre mère, mais ce n'est pas moi qui vais vous l'apprendre, je suppose.

Je ressentis instantanément de l'affection pour elle, lui demandai :

— Vous auriez une croix de sainte Bridget ?

Elle sourit avec une authentique chaleur.

— Seigneur Dieu, on ne nous en demande plus très souvent.

Elle me dit qu'elle allait vérifier dans la réserve.

Pendant que je patientais, je lus le texte du « Desiderata[35] » encadré et me dis qu'avec ça et le Glock n'importe qui était armé pour affronter les revers de la vie.

Il lui restait une croix. Elle souffla sur la poussière qui la recouvrait et me dit :

— Il n'y a pas le prix dessus.

Je lui tendis un billet de vingt euros et elle objecta que c'était beaucoup trop. Je lui suggérai de le glisser dans le tronc des pauvres.

Elle s'autorisa un nouveau sourire.

— Oh, c'est un terme que nous n'employons plus. Nous parlons des *deshérités*.

Je n'avais aucune réponse à ça, la remerciai de m'avoir consacré tout ce temps.

— Dieu vous protège, me dit-elle au moment où je partais.

J'espérais que quelqu'un allait le faire, bordel. Je ne m'en tirais pas trop bien tout seul.

Quand Stewart m'ouvrit, je ne le reconnus pas tout de suite, puis je m'aperçus qu'il s'était rasé le crâne.

— Votre machin zen, là, vous le poussez vraiment à son extrême limite.

Il me fit entrer.

— Je perds mes cheveux. Ça me permet de ne pas assister petit à petit à leur chute.

Allez opposer quelque chose à ça.

Cela lui donnait l'air mauvais et, ajouté à son nouveau regard

froid comme la pierre, le changeait complètement du style employé de banque que j'avais rencontré la première fois, il y avait de ça des années. Ce qui émanait de l'ensemble, c'était : *Faites pas chier*.

L'appartement, toujours spartiate, donnait l'impression d'être inoccupé.

— Je vais chercher le thé, m'annonça-t-il.

Chouette.

Je m'assis en me demandant si je pourrais lui soutirer quelques-uns de ses cachets miracles.

Il revint avec deux grandes tasses remplies d'un truc qui sentait horriblement mauvais, en posa une devant moi et me demanda :

— Qu'est-ce qui vous tracasse, Jack ?

Je m'écartai de la tasse et cherchai à donner dans la légèreté.

— Je ne peux pas passer vous rendre une petite visite de courtoisie ?

Il fit non de la tête, but une gorgée de son thé.

— La courtoisie, ce n'est pas votre genre, Jack. Alors, qu'est-ce qui vous tracasse ?

Merde, pourquoi pas ? Je le lui dis. Tout sur la famille qui pratiquait l'assassinat en réunion. Il me fallut du temps pour lui dresser un tableau complet.

Il m'écouta sans m'interrompre et, quand j'en eus terminé, je faillis tremper mes lèvres dans le thé. Je me souvins alors de mon cadeau, le sortis de ma poche.

— Pour marquer votre installation dans les lieux, lui dis-je.

Il était surpris et l'ouvrit.

— Vous m'apportez une croix... vous ne trouvez pas que j'ai un fardeau assez lourd à porter comme ça ?

Cela ne ressemblait pas à des accents de gratitude.

— Ça porte chance, ça protège le foyer.

Il la posa à l'écart.

— Il faudrait bien plus que sainte Machinchose pour y parvenir.

J'étais un peu contrarié.

— Ces croix-là, ça se mérite.

Bon Dieu, rien qu'en prononçant ces mots, je les trouvais minables.

Il finit son thé, déclara :

— La chance aussi.

Avant que j'aie pu répondre, il poursuivit :

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ?

— Je n'en ai aucune idée.

Il laissa ma réponse en suspens.

— C'est assez simple, dit-il ensuite. Je suis en train de lire Thich Nhat Hanh qui a dit : *Ne vous contentez pas de faire quelque chose. Restez assis.*

De la philosophie, exactement ce qu'il me fallait.

— Vous me conseillez de ne rien faire ?

Il se leva, tordit son corps en une sorte de mouvement de yoga.

— Je vous conseille de tuer la sœur.

J'avais escompté une idée brillante, un plan radical qui résoudrait tout et, en vérité, qui me tirerait d'affaire. De la sorte je pourrais m'en aller, partir en Amérique et avoir, sinon la conscience tranquille, tout du moins une certaine once de paix.

C'était fichu.

Je levai les mains en un geste vain signifiant : *Vous n'avez rien de mieux à me proposer ?*

Il fouilla dans sa poche, en sortit un tube de pilules qu'il me lança.

— Vous allez en avoir l'usage.

J'avais envie de protester, de m'indigner, de les lui renvoyer, de montrer un peu de dignité, mais j'avais encore plus envie des pilules.

— Merci.

Il haussa les épaules, me demanda :

— Vous voulez de l'aide ?

Voulait-il dire : par rapport à ma dépendance croissante ?

— Il va falloir que vous sachiez où vos ennemis habitent et, regardons les choses en face, je peux y parvenir mieux que vous, je dispose encore de mon réseau.

Ce n'était pas Ridge qui allait m'aider, et ce ne serait pas très intelligent d'aller traîner mes guêtres seul en espérant bénéficier d'un coup de chance.

— Ouais, j'apprécierais beaucoup, répondis-je donc.

Il eut un sourire avec, cette fois-ci, un soupçon de chaleur.

— Vous n'aimez pas avoir à vous reposer sur les autres, hein, Jack ?

Mentir ne me mènerait pas bien loin.

— Non, avouai-je. Non, je n'aime pas ça.

Il alla vers un petit placard, fouilla à l'intérieur, en sortit un CD, le regarda avec un froncement de sourcils et dit :

— Et quand je les trouverai... faites-moi confiance, j'y arriverai... vous voulez que je vous accompagne pour passer à l'acte ?

À l'acte ?

Avant que j'aie pu énoncer je ne sais quelle connerie sur la nécessité qu'il y avait à agir seul, il ajouta :

— Ma sœur a été assassinée et vous m'avez aidé. Ces... *gens*... qui anéantissent une famille entière, j'ai le sentiment que ça pourrait me permettre de franchir une étape si je pouvais leur régler leur compte.

Je me sentis obligé de lui demander :

— Stewart, vous avez bien conscience de ce que vous dites ?

Il avait pris une décision concernant le CD.

— J'ai toujours conscience de ce que je dis, c'est pour ça que je parle aussi peu.

Profond.

Je me levai, ne sachant si je devais lui serrer la main, sceller le pacte. Il me tendait le disque.

— C'est pour vous. Vous m'avez donné une croix, voilà quelque chose de comparable en échange, quoique plus facile à porter peut-être.

La pochette était noire, tout à fait dans le ton. Le titre : *I've Got My Own Hell to Raise***[36]** par une certaine Bettye LaVette.

— Un message cryptique qui m'est destiné ? demandai-je en le désignant du doigt.

— C'est un CD, me répondit-il pendant qu'il me raccompagnait à la porte. Tout n'a pas une vraie signification.

Je lui donnai mon numéro de portable.

— Vous recevrez de mes nouvelles, me dit-il, alors gardez la prothèse branchée.

Ben voyons.

« On est ce que l'on mange. »

Proverbe zen

Ed O'Brien, le gars du chien, celui qui m'avait engagé pour que j'enquête sur les vols de clebs, je me dis que ce serait bien de lui faire mon rapport. Que lui raconter ? Que j'avais engagé un ex-flic alcoolique qui avait fini dans le canal ? Que j'étais pratiquement certain qu'un homme d'affaires nommé King mettait les chiens en boîtes et que j'avais chargé une psychopathe de réduire son entrepôt en cendres ?

Parlez d'un rapport.

À défaut d'autre chose, j'étais sûr d'avoir son attention.

Il m'avait communiqué son adresse. C'était dans Lower Newcastle Road, juste le long de l'université. La balade, là-bas, est presque apaisante. On entend le raffut que font les étudiants, les rires pleins d'entrain et le bourdonnement de la vie. Je trouvais la maison sans aucune difficulté, une de ces bâtisses couvertes de lierre dont on se dit qu'elle ne peut être habitée que par un professeur enseignant des choses très sérieuses. Une lourde grille en fer puis une petite allée conduisaient à l'entrée principale. Un grand jardin mal entretenu. Quand on est riche, on peut se permettre un peu de négligence, ça ajoute du cachet. Un panneau sur la porte avertissait :

Interdit aux démarcheurs

Tout ce que je représentais, c'étaient des querelles et des dissensions. Je sonnai, attendis et ce fut O'Brien qui ouvrit enfin, vêtu d'un de ces amples cardigans d'Aran dont je pensais que seuls les Américains en achetaient, et d'un pantalon en velours côtelé si déformé qu'il en devenait ridicule. Il tenait un gros volume à la main.

Il me dévisagea, dit :

— Vous avez lu le panneau ?

Je savais qu'il y avait un certain temps qu'il s'était assuré mes services, mais pas si longtemps que ça, quand même.

— Je suis Jack Taylor, lui rappelai-je.

Le déclic finit par se faire et il lui fallut un moment, comme s'il s'apprêtait à se débarrasser de moi, pour dire :

— Je suppose qu'il est préférable de vous laisser entrer.

Je suppose ?

Je voyais d'ici que ça allait être grandiose.

Nous pénétrâmes dans une pièce tapissée de livres, avec de confortables sièges usagés, un bureau en noyer recouvert d'un grand désordre de papiers et de dossiers. Il s'y installa, m'indiqua une chaise en face de lui. Je m'assis en me faisant l'impression d'être sur le point de répondre à une interview.

Je ne savais pas trop par où commencer mais il me devança :

— Pour tout vous avouer, Taylor, nous pensions que vous n'aviez jamais pris la peine de faire quoi que ce soit.

Une usine dévastée par un incendie, un mort retiré du canal... imaginez si j'avais *pris la peine*.

— Je ne voulais pas me présenter au rapport avant d'avoir des choses à vous dire.

Son visage laissait entrevoir un scepticisme absolu et je ressentis l'envie croissante d'effacer ce sourire suffisant de sa figure.

Il secoua la tête comme s'il avait rencontré tous les arnaqueurs possibles et imaginables, et que je n'étais qu'un spécimen de plus dans une triste série. Ce qu'il confirma en disant :

— Vous êtes venu vous faire payer, j'imagine.

Ç'avait été la dernière de mes pensées, mais avant que j'aie pu l'exprimer il reprit :

— Sous prétexte que l'affaire est résolue, vous croyez que vous pouvez... quoi... entrer ici effrontément et réclamer votre dû ? Je ne suis pas né de la dernière pluie, Taylor.

Résolue ?

Je répétais en écho :

— Résolue ? Comment ça ?

— L'affaire est résolue et Taylor, le roi des enquêteurs, ne le sait même pas, railla-t-il. Je pense que vous devriez envisager un autre métier. Vous n'êtes pas franchement au niveau pour celui-là.

En voyant mon regard vide, il comprit que je n'étais effectivement pas au courant et adopta un ton exagérément patient :

— C'était une bande d'adolescents qui volait les chiens, ils les emmenaient dans le terrain vague qui se trouve derrière l'hôpital, ils les arrosaient d'essence et, après, ils voyaient jusqu'où ils pouvaient détalier avant d'avoir... comment exprimer ça... *consumé leurs forces* ?

— Seigneur.

Il se frotta les mains l'une contre l'autre comme s'il les essuyait et ajouta :

— Je doute que Dieu ait eu quelque chose à voir là-dedans, si ce n'est, peut-être, dans Sa divine colère.

Les derniers mots étaient empreints d'une tonalité fondamentaliste à vous glacer le sang.

— Il n'y a rien eu dans les journaux... je n'en ai entendu parler dans aucun bulletin d'information.

Il sourit alors avec un soupçon de démente, une trace de salive sur la lèvre inférieure, une lueur d'excitation dans les yeux.

— Les autorités constituées ont trop à faire pour se préoccuper d'une chose aussi prosaïque que la disparition de chiens. Car enfin, vous-même avez considéré que votre temps était trop précieux pour effectuer ne serait-ce qu'une tentative nonchalante pour y voir clair. Le monde est en pleine décadence, Taylor. Si vous étiez capable de ne pas boire pendant quelques heures, vous vous en seriez peut-être rendu compte.

Je serrai les poings en essayant de ne pas foncer vers son bureau.

Il poursuivit :

— Nous avons donc mis en place un système plus percutant de surveillance active du voisinage, et laissez-moi vous dire, ces adolescents-là ne risquent pas de recommencer à voler des chiens, ni quoi que ce soit d'autre, pendant un bon moment. Faut-il que je vous mette les points sur les i ?

Il rayonnait presque dans l'assurance de son bon droit.

— Une milice, voilà ce que vous êtes.

Il se leva. L'audience était terminée.

— Ah, Taylor, nous sommes ce dont cette ville a besoin, des citoyens qui prennent des mesures concrètes.

À moins de lui coller une volée de tous les diables, il n'y avait aucun moyen de lui rabattre son caquet.

— Le Ku Klux Klan défend une rhétorique similaire. Vous avez déjà adopté les draps ?

Il me contempla avec un mépris absolu.

— Au revoir, Taylor, et laissez-moi ajouter que vous n'êtes pas le bienvenu dans ce quartier, nous aspirons à la décence et à la respectabilité, ici.

Il me menaçait, l'enfoiré.

— Sinon quoi ? Vous adopterez des mesures *concrètes* ?

Il ouvrit la porte.

— Considérez cela comme un conseil de prudence amical.

— J'irai où j'en aurai envie, putain, et si vous décidez de prendre des mesures concrètes, vous aurez intérêt à porter autre chose qu'un drap.

Je pris le chemin du canal, la bile dans la gorge, regrettant profondément de ne pas lui avoir flanqué au moins un coup. L'ouragan se déchaînait sous mon crâne. L'établissement de King avait été rasé sans raison, Eoin Heaton noyé dans le canal. Pourquoi ?

Une femme qui portait une boîte destinée à recueillir des dons et vendait des fanions pour les sans-domicile-fixe s'approcha.

— Un geste pour les pauvres ?

Je cherchai un billet, glissai vingt euros dans la fente et dis :

— Erreur de terminologie.

— Pardon ? fit-elle en me dévisageant.

— Les pauvres. Je tiens de source sûre qu'ils sont devenus les déshérités.

Elle s'éloigna hâtivement en emportant le billet.

Je retournai sur les lieux de prédilection de Eoin Heaton en essayant de découvrir ce qui avait bien pu lui arriver. Une tournée de pubs crasseux, de bureaux de bookmakers sinistres, et je trouvai sinon un filon, tout du moins une piste au bureau de l'assistance sociale où un type m'apprit que Heaton avait habité chez sa mère, et que si quelqu'un le connaissait, c'était elle.

Elle vivait à Bohermore, dans l'une des rares bâtisses d'autrefois qui n'avaient pas encore été converties en rangées d'habitations modernes. Le modèle d'origine de la maison mitoyenne, une pièce en bas, une pièce à l'étage. Il y avait un minuscule jardin bien entretenu et la façade avait récemment été repeinte.

Je frappai à la porte qu'ouvrit une femme de très petite taille, courbée en deux par l'âge et la pauvreté. Ses vêtements étaient

sans une tache, aussi propres que tout ce qui sortait des blanchisseries des Magdalènes. Le souvenir de ces établissements s'accompagna chez moi d'un frisson.

— Madame Heaton, je suis confus de venir vous déranger, j'étais un ami de Eoin.

Elle leva la tête dans un effort évident, me regarda, dit :

— Entrez, *amac* (fils).

Bon sang, je n'avais pas entendu ce mot depuis vingt ans. Elle me précéda dans un petit salon qui, lui encore, était aussi irréprochable que la rédemption. Trois images encadrées étaient accrochées au mur : le pape, le Cœur Sacré de Jésus et Eoin, dans son uniforme de policier. Il paraissait incroyablement jeune, le teint frais, animé d'une ardeur qui me fendit le cœur.

— Je peux vous apporter une tasse de thé, *loveen* ?

Seigneur.

Loveen.

Fut un temps où ce terme affectueux était aussi fréquent que les agressions aujourd'hui. On ne l'entendait plus nulle part. Il exprimait l'affection naturelle et une intimité qui vous rassurait sans vous envahir. Durant un instant de folie, je crus que j'aillais fondre en larmes. Je lui répondis que j'adorerais boire une tasse de thé. Un vieux rituel qui se perdait, lui aussi. De nos jours, quand vous entrez chez quelqu'un, on vous propose un café de marque et aucune affection, peut-être une stock-option présentée sur le plateau en même temps que la caféine tendance. Nul ne refuserait une tasse de thé offerte par une dame comme elle, ce serait comme de lui cracher à la figure. Et aussi âgée et frêle soit-elle, jamais, au grand jamais, on ne proposerait de l'aider.

Sur le manteau de la cheminée, qui était recouvert de broderie irlandaise entièrement faite à la main, se trouvaient des trophées remportés au hurling et au football gaélique, et une petite bouteille d'eau bénite de Lourdes. Je pris une des pilules de Stewart et l'avalai. J'étais plus secoué que je n'étais disposé à le reconnaître.

Cinq minutes plus tard, elle revint avec un plateau. Une théière, sa plus belle porcelaine, une tranche de cake aux fruits.

Elle leva la tête, me demanda :

— Vous voulez une goutte de la créature ?

Du whiskey.

Seulement si je pouvais ne jamais partir et vider toute la

bouteille.

— Non, le thé sera un régal.

Reprenant les façons de parler d'autrefois, comme si je n'avais jamais mis les pieds ailleurs.

— Nous allons le laisser infuser, dit-elle.

Avec des gestes mesurés elle s'assit dans un fauteuil et prit une cuiller pour remuer le liquide à l'intérieur de la théière. Autour du cou, elle portait une médaille de la Sainte Vierge sur un fil de couleur bleue.

— Vous ne trouvez pas qu'il fait un froid terrible ?

Ce n'était pas le cas.

— Ça pince, acquiesçai-je.

Le thé et le temps, peut-on faire plus irlandais ?

— Je suis navré, pour Eoin, dis-je.

Merde, j'avais essayé de trouver un mensonge convaincant le concernant, mais elle était sa mère, elle serait disposée à fondre sur la moindre miette que je pourrais lui jeter.

— C'était quelqu'un de bien, tentai-je.

Brillant, putain. Quelle inspiration.

Elle commença à sangloter. Pas fort... pire, ces petits sanglots silencieux qui secouent le corps tout entier. Une larme coula sur sa joue, tomba dans la tasse en porcelaine, fit un petit bruit et je sus, je sus de toutes les fibres de mon être, que ce bruit allait rejoindre l'orchestre fantôme dont les mélodies cauchemardesques tourmentaient mes nuits.

Elle se tamponna les yeux avec un mouchoir en papier.

— Je suis désolée, monsieur Taylor, c'est...

— Je vous en prie, madame Heaton, me hâtai-je de dire, appelez-moi Jack.

Elle refusa mais cela me permit de gagner un peu de temps.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ? m'enquis-je. Vous apporter quelque chose ?

Elle secoua la tête.

— Eoin était... très troublé, et la boisson, c'est un fléau terrible, il n'est pas parvenu à s'en libérer.

J'essayais de trouver un moyen de prendre congé quand elle dit :

— Je ne pensais pas qu'il s'en irait avec Blackie.

Tel un débile profond, je répétai :

— Blackie ?

Elle poursuivit comme si elle parlait toute seule :

— Bien sûr, il adorait ce chien, j'aurais dû le savoir que jamais il ne partirait sans lui.

Je sentis mon esprit qui vacillait, tanguait et était saisi de vertige tandis que je tentais de mesurer l'étendue de cette révélation.

— Blackie était son chien ?

Le détective privé astucieux qui ne laissait rien lui échapper, qui était toujours au courant de tout...

Elle m'adressa un petit sourire qui fit resplendir son très beau visage, lui ôta trente ans d'un coup.

— Il vivait pour cet animal, et quand il... il... s'est jeté à l'eau, je n'ai pas été surprise qu'il s'en aille avec Blackie.

Elle chercha dans son tablier, en sortit une feuille de papier soigneusement pliée, me la présenta.

— Il m'a laissé ça

La gorge nouée, je la pris, la dépliai et lus.

Ma chère maman,

Je suis infiniment désolé, je n'en peux plus et, s'il te plaît, prie pour moi, j'emporte Blackie pour me tenir compagnie, il y a quelques centaines d'euros dans mon tiroir à chaussettes. Je t'aime, m' man.

XXXXXXXXX Eoin

Je lui rendis le message, incapable de prononcer un mot.

— Il s'est servi de sa ceinture pour attacher Blackie autour de son corps. C'était celle qu'il avait quand il était dans la police, elle lui donnait une fierté terrible. Quand ils lui ont repris son uniforme, il a conservé la ceinture. Vous croyez qu'ils vont la récupérer ?

— Non... Non, ils ne feront pas ça.

Je me levai pour partir, promis que je téléphonerais de temps en temps pour prendre de ses nouvelles.

— Vous n'avez pas mangé votre cake, me dit-elle. Attendez une minute.

Elle s'éloigna vers le renforcement de la cuisine, l'enveloppa dans du papier puis me dit :

— Ça sera bon, après votre dîner. Un homme adulte comme vous, il vous faut quelque chose de sucré pour reprendre de

l'énergie.

Elle leva les bras et me serra contre elle.

Quand je fus sorti, je marchai dans la rue, abasourdi, la tranche de cake à la main, telle la pire des accusations.

L'appel du pub fut plus fort qu'il ne l'avait été depuis longtemps, mais chose étrange, je me dis que ce serait comme gifler M^{me} Heaton que d'utiliser son chagrin pour alimenter mon propre désespoir. J'étais coupable de bien des choses, mais l'ajouter, elle, à ma liste, ça non, je ne pouvais pas.

J'avalai une autre des pilules de Stewart.

*« Nos penchants poursuivent le mal dont ils sont
altérés, et en buvant, nous mourons. »*

Shakespeare

Gail s'apprêtait à quitter le club quand l'homme lui adressa la parole.

— Buffy contre les vampires[37] ? lui demanda-t-il.

Elle les avait toutes entendues, mais cette entrée en matière capta son attention. Le gars était plus vieux que la plupart des autres membres, et cependant elle voyait qu'il était en bonne forme, le corps élancé et nerveux. Mais ses yeux, c'étaient eux qui avaient un réel attrait. Durs, froids, semblables aux siens, elle ne l'ignorait pas. Il portait un jean avec une chemise blanche au col ouvert qui le mettait en valeur.

— C'est, genre, une manière de m'aborder ?

Il haussa les épaules.

— Je suis assis là-bas, je me fais des verres de tequila. Ça vous dit ?

Elle adorait la tequila, ça rendait ivre en un rien de temps. Il n'attendit pas la réponse, repartit s'asseoir. Cela plut énormément à Gail. En général, les types pleurnichaient, ils la suppliaient de venir avec eux. Celui-là, il se comportait comme s'il n'en avait rien à cirer.

Elle alla s'installer en face de lui. Des verres étaient alignés sur la table. En tournant la tête vers les danseurs, elle lui demanda :

— Vous n'avez pas peur que quelqu'un vole vos verres ? Il eut un petit sourire.

— Personne ne me les volera.

Sans réplique.

Elle en leva un :

— Santé, dit-elle.

Elle le vida et en sentit l'effet immédiat.

Il la dévisageait sans montrer un intérêt particulier.

— Buvez-en un autre, lui proposa-t-il.

Elle le fit.

Puis, au moment où l'impact se fit sentir, elle demanda :

— Et vous, vous en buvez pas ?

Il fléchit les bras... elle vit le mouvement des muscles.

— Mon trip à moi, c'est autre chose.

Elle était stupéfaite. Pour la première fois depuis... combien de temps ?... elle ressentait de l'attraction pour quelqu'un. Ce type avait vraiment quelque chose.

— La came, vous voulez dire ?

Il poussa un verre dans sa direction :

— Ça en fait partie ?

Elle vit les flammes s'embraser dans un angle du club et, sans réfléchir, lui demanda :

— Vous voyez... des flammes ?

Avec un regard initié et un demi-sourire, il répondit :

— Je les allume, ça fait partie du trip.

Il fallait qu'elle sache.

— Et le reste... c'est quoi ?

Il se pencha.

— Je tue des gens.

Cela faisait tellement longtemps qu'elle ne s'était pas sentie attirée par un homme, par un autre être humain en réalité... mais lui avait une grâce, une fluidité de mouvements, comme une panthère, en plus de ce nimbe de ténèbres qu'elle connaissait si bien.

Il vida une dose de tequila, se leva et dit :

— L'heure de ma promenade au bord de l'océan.

Il ne lui demanda pas si elle voulait l'accompagner, alors elle le suivit, tout simplement.

À l'extérieur du club, il héla un taxi et se tourna vers elle.

— Vous n'avez pas peur de ce que je pourrais faire ?

La tequila se mariait parfaitement avec sa psychose et elle déclara :

— Il faudrait que vous soyez sacrément fort.

Il lui tint la portière du taxi.

— C'est ce que je pensais.

Il dit au chauffeur de les conduire à Salthill et s'adossa au siège, le regard fixé droit devant lui. Elle adora ça, nul besoin de ces échanges de banalités à la con. Elle éprouva un délicieux frisson d'anticipation au moment où ils dépassaient le lieu où la voiture avait flambé. L'épave n'était plus là, mais elle parvenait toujours à faire resurgir l'excitation de cet instant.

— C'est là que la fille a été brûlée vive, dit-elle.

Pas un instant il ne regarda.

— Ouais ? fit-il. •

Comme s'il en avait quelque chose à foutre...

Il donna au chauffeur un pourboire qu'il sortit d'un portefeuille bourré de billets. L'idée de s'en emparer après, quand elle en aurait fini avec lui, traversa l'esprit de Gail. Au moment où le taxi s'éloignait, il lui dit :

— Si vous voulez de l'argent, demandez, n'essayez pas de le prendre.

L'instant suivant, il marchait vers le rivage.

Elle gloussa, mit ça sur le compte de la tequila, se dit : *Je suis amoureuse.*

Ils s'assirent et parlèrent pendant environ deux heures. Il lui raconta comment la mer emportait tout puis gardait le silence. Elle n'arrivait pas à croire qu'à aucun moment il n'ait tenté un geste vers elle.

— Dans votre portefeuille, dit-elle, j'ai vu une jeune fille. Votre femme ?

Il secoua la tête et se leva.

— Venez, je vous reconduis chez vous.

Et il lui prit la main. Le contact de sa peau s'accompagna d'une décharge électrique. Elle était stupéfiée par son propre comportement, lui laissait prendre toutes les initiatives.

Il héla un autre taxi, demanda au chauffeur de la déposer à son adresse et, au moment où elle descendait, il dit :

— Si vous voulez me revoir, je serai sur la plage, vendredi soir vers onze heures. J'apporterai de l'alcool, et d'autres trucs.

Elle était là, debout dans l'allée, et elle avait envie de lui proposer d'entrer avec elle.

— Comment vous vous appelez ? lui demanda-t-elle.

Il la regarda d'un air amusé et répondit :

— Les étiquettes, ça ne veut rien dire. Il faut chercher l'essence des êtres et des choses...

23

*« Ainsi celui qui s'attache au bien extérieur
n'aura que maladresse en son for intérieur. »*

Chuang-Tzu

C'était le début de la matinée. Le facteur était passé, apportant une lettre d'aspect officiel. Je m'étais fait du café fort, des toasts, mais je n'avais pas d'appétit. J'ouvris la lettre. Elle venait de l'agent immobilier.

Je la lus avec stupeur, mordis dans une tranche de pain grillé sans en ressentir le goût. Ils avaient reçu trois propositions d'achat. Elles atteignaient des chiffres grotesques. Je ne parvenais pas à comprendre que de telles sommes puissent être avancées. Galway avait pour réputation d'être la région la plus chère du pays et le prix des maisons allait au-delà de la folie furieuse. Tout ce que j'avais à faire consistait à dire oui à l'offre la plus élevée et je serais riche... et sans domicile. La seconde conséquence m'était familière, mais la première... quelle impression cela pouvait-il faire ?

On frappa à la porte et je repoussai la lettre en pensant que ce devait être Ridge.

C'était Stewart, habillé comme pour une visite en ville : manteau élégant, écharpe de soie nouée autour du col, pantalon sombre et bien coupé. Il aurait pu contempler son reflet dans ses chaussures.

— Comment avez-vous su où j'habite ? lui demandai-je.

Dans ses yeux brillait une sombre énergie.

— Ne soyez pas bête, Jack.

Je m'écartai pour lui faire signe d'entrer. Il posa sur le logement un regard scrutateur, puis remarqua l'en-tête de la missive envoyée par l'agent immobilier.

— Vous quittez votre appart ?

Je refermai la porte.

— Eh bien, en réalité, je quitte le pays.

Il s'assit sur la chaise et je lui demandai s'il désirait boire quelque chose, précisant que, hélas, je n'avais pas d'infusion.

Il refusa, me regarda et dit :

— Je l'ai trouvée.

— Gail ?

— Nous sortons ensemble.

Il plaisantait, putain, ce n'était pas possible autrement, même si l'humour était une des composantes qu'il avait laissées en prison.

— Vous plaisantez ? demandai-je.

Il me décocha ce regard bizarre, comme s'il n'était toujours pas très sûr de savoir quand j'étais sérieux.

— Dans tout notre passé commun, aussi surprenant que haut en couleur, Jack, est-ce que vous m'avez déjà vu jouer les amuseurs ?

Une légère tension perçait derrière ses paroles et je me demandai à nouveau ce qu'il avait dû taire, refouler, pour survivre derrière les barreaux. En tout cas, ça ne refaisait pas surface.

Je secouai la tête.

— Je vous écoute.

Il m'adressa un petit sourire. C'était le Jack Taylor avec lequel il se sentait le plus à l'aise.

— Là, je reconnais le policier qui est toujours en vous. Je vous ai dit que j'avais des contacts, et même si je ne suis plus revendeur, je connais le milieu et cela signifie que je sais où traînent ses acteurs. Vous me suivez ?

Ça avait quelque chose de difficile à comprendre ?

— Ouais, je crois que je peux y arriver.

Il ne releva pas.

— Je suis donc allé dans les pubs, un pèlerinage sur les lieux de ma jeunesse, et à la troisième tentative, je l'ai trouvée. Et je dois vous faire remarquer, Jack, que vous n'avez pas été très juste avec elle dans votre description.

Je ne savais pas trop où il voulait en venir mais ce dont j'étais sûr, c'est que je n'aimais pas ça.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demandai-je d'un ton hargneux.

Il eut un profond soupir.

— Ma sœur, qui a été tuée, et jamais je n'oublierai que justice lui a été rendue grâce à vous, était la personne la plus remarquable que j'aie jamais rencontrée, la bonté incarnée. Je pense que Gail a pu être un peu comme ça autrefois, mais après le décès de sa mère, après sa tentative de suicide, elle est morte.

Mon visage avait dû trahir mon scepticisme.

— Bien sûr, elle est revenue, poursuivit-il, mais quel que soit le lieu où elle a pu aller durant la période qui a précédé son retour, quelqu'un d'autre en est revenu, un être d'une authentique malfaisance. En prison, j'ai rencontré les hommes les pires de la planète, des vermines absolues, la méchanceté à l'état pur, des psychopathes, des sociopathes, tout ce que vous voudrez, l'éventail complet des bêtes féroces... mais ils ne sont rien, rien comparé à l'infini pouvoir des ténèbres qui habite cette fille.

Je ne marchais pas et dis :

— Ce n'est qu'une ado doublée d'une sale petite criminelle sadique. N'allez pas en faire un être surnaturel.

Maintenant, son sourire était large mais dépourvu de chaleur.

— Parfait, nous sommes sur la même longueur d'onde, mon ami. Il fallait juste que je sois certain que vous étiez au diapason.

Mais qu'est-ce qu'il me sortait là, bordel ?

Je le dévisageai et il dit :

— Ce n'est pas la prison qui l'arrêtera. Il faut l'empêcher définitivement de nuire.

Je marchais de long en large et répondis :

— Autant appeler les choses par leur nom : la tuer.

Il se leva.

— Voici l'adresse de la maison qu'ils louent. Vendredi soir, elle va venir me retrouver. Pourquoi vous n'iriez pas discuter un peu avec le père et le fils pendant que moi, je garderai la fille... *occupée*.

N'étant pas trop sûr de ce qu'il sous-entendait, je demandai :

— Et qu'est-ce que je suis censé faire, bon Dieu ?

Ses épaules se voûtèrent, le langage corporel classique pour exprimer la défaite.

— Jack, c'est votre boulot, moi, je ne fais que vous accompagner pendant un bout de chemin.

Mon cul, oui.

— Rien n'est jamais aussi simple... rien.

Il fit halte sur le seuil, surpris.

— Vous avez étudié la philosophie zen ?

Avec, dans sa voix, cet accent rare, celui du pur plaisir.

Je le laissai savourer ce moment.

— Bon Dieu, non, c'est Paul Newman qui dit ça dans *Luke la main froide* [38]

*« La mort est la manière qu'a trouvée la nature pour nous dire
de freiner. »*

Proverbe irlandais

L'adresse que Stewart m'avait donnée se trouvait dans Father Griffin Road, et je me dis que je devrais aller y jeter un coup d'œil. Comme ma patte folle me jouait des tours, la marche me ferait du bien. Je pris Shop Street où baladins et saltimbanques s'activaient. Un mime, debout sur une caisse, voulait représenter le diable, couvert de peinture rouge, avec des cornes, une queue et ce qui semblait être une fourche, même si elle était un peu tordue... peut-être était-ce intentionnel. Un jeune garçon, le regard levé vers lui, était pétrifié sur place, et je m'arrêtai un instant. Le diable s'adressa à moi avec l'accent de Galway.

— Ça vous dit de serrer la main à Satan ?

Je fus tenté de lui répondre que je le faisais depuis bien plus d'années qu'il ne serait disposé à le croire. Je déposai quelques euros dans sa boîte et il me remercia d'un large sourire. Ses dents étaient noires et je ne pense pas qu'elles faisaient partie du déguisement.

Je vis une silhouette familière se diriger vers moi : Caz, un Roumain qui était en ville depuis presque six ans et qui s'était complètement acclimaté. Il maîtrisait l'anglais irlandais à un point stupéfiant, me tapait généralement un peu d'argent et parvenait je ne sais comment à me faire passer le message qu'en le prenant il me rendait service. Comme je viens de le dire, il avait fait des progrès remarquables.

— Jack, mon vieux pote, me salua-t-il.

Tout ce qu'il y a de roumain, hein ?

Il portait une veste en daim neuve, un jean de marque et des bottes de cow-boy très tendance. La dernière fois que je l'avais vu, il s'attendait à être renvoyé dans son pays d'origine. La situation s'était assurément améliorée, et pas qu'un peu.

— Caz, comment va ?

Il m'étudia, s'étonna :

— Pourquoi, la prothèse ?

Hein ? Je répondis :

— À cause du grand âge.

Il hocha la tête. Pas de contestation, pour ça.

La vache.

Il regarda alentour comme s'il avait quelque chose d'important à me confier, puis :

— Je suis un peu raide.

C'est parti !

Je lui glissai plusieurs billets dans la main et il les rangea rapidement.

— On me raconte des drôles de choses sur toi, me dit-il.

Est-ce que je voulais vraiment savoir ?

Je tentai le coup, demandai :

— Comme quoi ?

— Que tu ne bois plus, que tu n'as pas éclusé un verre depuis une éternité.

En Irlande, il n'y a rien de plus surprenant.

— Ouais, répondis-je. Ça fait un moment.

Les buveurs détestent perdre un des gars de la bande. C'est une menace implicite : ils seront peut-être le prochain.

À Dieu ne plaise.

— Et comment ça va pour toi ? s'enquit-il.

Super-bien, bordel de merde, pas une minute qui ne m'apporte son éclair de joie.

— Ça va, question d'habitude.

Mon cul, oui.

Il se gratta la tête, insista :

— Qu'est-ce que tu fais, tu sais, pour occuper tout ce temps ?

Je n'en avais aucune idée.

— Je lis beaucoup.

Il commença à s'éloigner en disant :

— Mon pauvre, je te plains.

Amen.

J'effectuai un mini-tour de ma ville. L'Amérique se rapprochait de plus en plus et je n'aurais peut-être plus jamais l'occasion de marcher dans ces rues. Je me dirigeai vers Saint-Joseph, dans Présentation Road. Je me souviens de mon père qui parlait des Black and Tans[39] et des soldats britanniques alignés devant cette église quand le père Griffin avait été exécuté par mesure de représailles. À l'époque, le meurtre des prêtres ne s'inscrivait pas dans notre histoire. La différence c'était que

désormais nous n'avions plus besoin d'une armée d'occupation pour s'en charger. Nous le faisons nous-mêmes.

Le cortège funéraire du père Griffin, en 1920, était parti de Mill Street et avait traversé le pont O'Brien, il y avait encore des personnes âgées pour dire qu'au moment où le corbillard avait atteint le milieu du pont trois saumons avaient sauté hors de l'eau, étaient restés un moment en suspens dans l'air avant de replonger avec grâce. On ne voit plus les saumons sauter, le poison qui est présent dans l'eau les a rendus ternes, à l'instar de la population. En me racontant ça, mon père, les yeux humides, disait que le conducteur du corbillard, un gars d'un courage et d'une force de caractère rares, portait le haut-de-forme et l'écharpe pour défier les décrets en vigueur. Aussi bien pour son époque que pour aujourd'hui, je vois en cet homme un héros défendant ses convictions profondes. La semaine suivante, il avait été abattu.

Vous demandez aux jeunes qui était le père Griffin et ils vous retournent ce regard qui signifie : *Ben quoi, mec, les prêtres, c'est pas mon truc.*

Je trouvais sans aucune difficulté la maison de Father Griffin Road. C'est une rue étroite qui, longtemps, était restée à l'image du Galway d'autrefois. Plus maintenant, mais où existe-t-il encore ?

La caractéristique principale de la rue était désormais les panneaux À VENDRE. Je devais être extrêmement prudent. Si l'un ou l'autre des membres de la famille me repérait, j'étais fichu. La maison se trouvait vers le milieu de la rue, elle semblait paisible et rien ne bougeait.

Je sursautai quand un homme m'adressa la parole.

— Vous cherchez quelqu'un ?

Je me retournai et découvris un vieux monsieur de soixante-dix ans qui tenait un chien en laisse... je faillis lui conseiller de ne pas s'aventurer du côté de Newcastle. Il avait le visage vif et alerte, l'accent du coin.

— J'envisageais d'acheter une maison.

Il la regarda et déclara :

— Celle-là est louée à une famille anglaise, mais les autres un peu plus bas, elles sont à vendre. Il va vous falloir pas mal de sous.

— Ils sont comment, ces Anglais ?

Son expression suggéra que c'était une question complètement stupide.

— Polis... mais quant à être amicaux... C'est des Anglais, ils savent pas s'y prendre.

Et il n'avait rien d'autre à ajouter sur le sujet. Je le remerciai et fis le geste de m'éloigner.

— Avant, c'était une très chouette rue, ajouta-t-il. Partout pareil, hein ?

De retour chez moi, la pensée de l'homme qui avait conduit le corbillard du père Griffin resta très présente dans mon esprit et je jure que je le voyais pendant qu'à plusieurs reprises j'actionnais le Glock à vide et que j'essayais de me représenter tirant sur Gail. Stewart avait raison.... la prison n'était pas la bonne réponse pour elle. Mais ça ?

La sonnerie du téléphone retentit. Gina, la doctoresse, qui s'enquérât de la façon dont mes mains guérissaient. Je lui dis qu'elles étaient en net progrès, puis le silence s'installa. Je suppose que c'était le moment où j'aurais dû demander si elle aimerait dîner, peut-être, ou sortir quelque part. J'en avais envie mais ça m'était impossible. Je lui expliquai que je l'appellerais très prochainement, dès que j'aurais réglé certaines difficultés. Ouais, comme celle consistant à tuer une jeune femme. À sa voix, il était clair qu'elle ne me croyait pas : je n'allais pas la rappeler. Je la remerciai de son intérêt comme si j'étais un sale connard ingrat.

Je consultai ma montre. Stewart allait bientôt retrouver Gail et il était temps de rendre visite à Mitch et à Sean. J'enfilai ma veste de *garda* toutes saisons, chargeai mon pistolet et le rangeai dans ma poche droite en espérant, bon Dieu, que je n'aurais pas à l'utiliser contre Sean. Ce n'est pas que j'aimais bien ce gamin, mais il était assurément entraîné dans des événements sur lesquels il n'avait aucune prise.

Il faisait nuit quand j'arrivai à Father Griffin Road. Toutes les lumières brillaient dans la maison. Je débattis pour décider si j'allais m'introduire par l'arrière, puis je me dis qu'après tout, merde, j'allais les affronter de face.

Je sonnai, la main droite dans ma poche, crispée sur le Glock. Trois minutes s'écoulèrent avant que la porte s'ouvre.

Sean se tenait sur le seuil, le visage blême, les yeux immenses. Il me dit dans un souffle :

— Mon père, il a un problème.

Je pensais qu'ils en avaient tous un tas, de problèmes, mais j'entrai en lui demandant :

— Comment ça ?

Il était à la limite de l'hystérie.

— Gail a eu une grosse engueulade avec lui. On n'a plus de fric et elle a dit qu'elle avait trouvé une nouvelle source de financement. Papa lui a répondu qu'il était peut-être temps d'arrêter tout ça et elle a piqué sa crise, elle l'a traité de trouillard et elle a foutu le camp en furie.

J'essayais de voir où était Mitch. Je ne voulais pas qu'il me tombe dessus en profitant de mon angle mort.

Sean poursuivit en aspirant d'énormes goulées d'air.

— Papa avait la main crispée sur la poitrine, et après il est monté en titubant et j'ai peur d'aller voir.

— Ça remonte à combien de temps ?

Il essaya de réfléchir, mais son esprit n'était plus qu'une loque.

— Trois heures ? Plus ?

Je tendis l'oreille : pas un bruit.

— Attends ici, je vais monter.

— C'est la grande chambre, à droite.

Je grimpai lentement, me demandant si je devrais avoir le pistolet à la main, décidai de prendre le risque de m'en passer. Je pénétrai dans la pièce.

Elle avait un papier peint tontisse, ce truc immonde qui a tapissé les maisons des pauvres pendant si longtemps et, sur le mur, trois canards en vol dont celui du milieu n'avait plus de tête. Le lit était à une seule place et cela me rendit triste, je ne sais pourquoi : quelle différence cela pouvait-il faire, bordel ? Mais ça en faisait une. Les lits une place pour les adultes sont un symbole d'échec. Les draps étaient sales et je ne pensais pas qu'ils seraient lavés, désormais. C'était de ça que je m'inquiétais, maintenant, du lavage des draps ? Je songeai à ce dont cet homme, ce père, était responsable, les enfants pervertis qu'il avait élevés, façonnés, et les actes sur lesquels il avait non seulement fermé les yeux, mais qu'il avait supervisés. J'étais persuadé qu'il avait orchestré des actes tellement honteux, tellement répugnants,

qu'il était presque impossible d'imaginer quelles pensées pouvaient l'habiter le soir, quand il posait la tête sur l'oreiller. Est-ce qu'elles allaient vers Nora, son épouse bien-aimée ? Quelle que soit la manière dont sa douleur profonde avait pu être corrompue, il ne pouvait manquer de savoir qu'elle aurait été horrifiée de ce qu'il avait fait en son nom et, pire, de ce qu'il avait incité ses enfants adorés à faire.

Espèce d'immonde salopard, murmurai-je, tu as libéré le courroux du démon. Est-ce que tu t'imaginais capable de le contrôler ? Eh bien, mon ami, j'espère que tu as bien chaud, là où tu es assurément. Et tu sais quoi ? J'espère que si la vie éternelle existe, jamais... jamais tu ne reverras Nora. Puisse ton âme être déchirée en lambeaux par la douleur.

Sean appela.

— P'pa, ça va ?

Je redescendis. Il me suivait du regard, la terreur inscrite sur le visage.

— Appelle une ambulance, lui ordonnai-je.

Il ne fit pas un geste.

— Est-ce que ça va aller ?

— Non, il est mort.

Crise cardiaque foudroyante. Je l'avais trouvé gisant en travers du lit, la bouche ouverte dans un cri silencieux. Sean se mit à hurler. Je m'approchai du téléphone, composai le 911 puis retournai auprès du fils et le giflai à toute volée.

— Reprends-toi. Il faut que je parte, ils ne doivent pas me trouver ici quand ils arriveront. Dis-leur simplement qu'il est monté se coucher, et quand tu es allé voir, tu l'as trouvé comme ça.

Il hocha la tête, interrogea :

— Et Gail, qu'est-ce que je vais lui dire ?

Je n'en avais aucune idée.

— Ça ira, attends simplement et fais ce que je t'ai dit.

Je sortis de la maison. J'entendis une sirène. J'avais descendu la moitié de la rue quand je m'aperçus que je tenais toujours le Glock crispé dans mon poing.

Un de moins, plus que deux, me dis-je.

Je dépassai cinq pubs et deux magasins de spiritueux sur le chemin du retour. Ils m'invitèrent comme rarement de leurs chants mélodieux.

Je poursuivis ma route.

« Il faudrait que la véritable religion enseignât la grandeur, la misère, portât à l'estime et au mépris de soi, à l'amour et à la haine. »

Pascal, *Pensées*, 494

Quelques jours plus tard, j'écoutais les informations du matin quand ils signalèrent le décès d'un citoyen britannique. Ils dirent qu'il avait succombé à un infarctus mais qu'il était déjà mort à son arrivée à l'hôpital. La police désirait entrer en contact avec son fils et sa fille dont elle pensait qu'ils habitaient avec lui.

Qu'est-ce que c'était que ce bordel ?

Sean avait foutu le camp ?

Gail n'était pas rentrée ?

Enfin quoi, merde ?

Je tentai d'appeler Stewart, mais son mobile était éteint. Une pensée épouvantable me vint. Et si Stewart avait fait preuve d'une trop grande suffisance, si Gail l'avait rayé du monde des vivants.

Seigneur.

Pour ça, elle avait l'expérience. Et comme un vrai prédateur, elle était capable de sentir le danger. Je venais de prendre la décision d'aller faire un tour à la maison de Stewart quand des coups sonores ébranlèrent ma porte. J'hésitai, pris le Glock, le glissai sous la ceinture de mon pantalon. Ouvris.

Ridge.

Une Ridge très agitée qui attaqua aussitôt :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle entra brusquement et s'immobilisa au milieu de la pièce, les mains sur les hanches, le visage accusateur.

Je refermai la porte, allai me placer face à elle et demandai :

— Vous voulez bien baisser d'un ton ?

Elle ne voulait pas.

— Mitchell meurt d'une crise cardiaque, et après, le corps d'une jeune femme d'une vingtaine d'années est rejeté sur le rivage, un suicide apparemment.

Je fus obligé de m'asseoir.

Gail ?

Le pistolet me rentrant dans les côtes, je le sortis et le posai sur la table.

Elle le fixa d'un œil incrédule. Il lui fallut quelques instants pour réagir.

— Vous allez répondre à la porte l'arme à la main ? Vous attendiez qui ?

J'essayais de mettre les choses en perspective.

— Les Témoins de Jéhovah ou les mormons, je n'arrive jamais à les distinguer.

Elle donna l'impression de vouloir me frapper.

— Vous croyez vous en tirer par une pirouette ? Vous y êtes jusqu'au cou, dans ce merdier. Je vous connais, ça a toutes les caractéristiques d'un fiasco signé Taylor.

Je me sentais soudain très fatigué, voyais déjà les conclusions qu'on pourrait tirer de la situation : le père meurt d'un infarctus et sa fille, anéantie par le chagrin, se jette à l'eau. Ça pouvait passer.

— Vous m'avez dit vous-même qu'on ne pouvait rien prouver contre eux, alors j'ai pris du recul.

Elle était hors d'elle, ne savait pas quoi faire de moi et dit :

— Dans toute votre vie, pas une seule fois vous n'avez pris du recul.

Je voulais qu'elle me laisse afin de pouvoir réfléchir.

— Je crois que je commence enfin à apprendre, argumentai-je.

Elle fit un geste pour se saisir du pistolet et mon bras partit.

— Je ne vous conseille pas d'essayer.

Une minute entière s'écoula pendant laquelle nous gardâmes tous les deux la main sur l'arme, puis elle lâcha prise.

— Débarrassez-vous-en. Les flingues n'ont jamais fait partie de votre manière de procéder, et si on vous arrête avec, je ne serai pas en mesure de vous protéger.

Je fus ému de l'entendre dire : *Je ne serai pas en mesure de vous protéger.*

Je redoutais de lui poser la question sur les résultats des analyses. Si elle les avait, serais-je capable d'accepter un diagnostic défavorable ? Nous restâmes ainsi un moment, réciproquement inquiets mais pour des raisons différentes, et pourtant, un entêtement et une crispation abyssaux nous empêchèrent d'effectuer le geste nécessaire pour franchir cet horrible gouffre. J'essayai de lui expliquer que Gail était venue chez moi quelques jours plus tôt et que j'avais ressenti le besoin

de me protéger.

Elle soupesa mes paroles.

— Mais vous n'êtes pas du genre à tirer. Ce n'est pas vous, ça, Jack.

D'aussi loin que puisse remonter notre passé commun, des zones d'ombre subsistaient dont elle n'avait pas connaissance, des actes que j'avais commis, qu'elle ne comprendrait pas et dont je ne lui parlerais jamais.

J'acceptai de me débarrasser de l'arme puis je l'interrogeai :

— Vous avez des nouvelles, pour les analyses ?

Son visage se contracta mais elle se maîtrisa.

— Non, pas encore. L'attente, ça vous mine. Chaque fois que le facteur passe, on se demande s'il y a une lettre qui va bouleverser toute votre existence.

Je pris un accent américain pour donner un peu de légèreté aux mots que je n'aurais jamais pensé prononcer :

— Je vous protégerai.

Et je le jure sur ce qu'il y a de plus sacré : je crus qu'elle allait pleurer.

Mais elle s'éloigna vers la porte et dit :

— Je le sais, Jack.

J'allai à l'église.

Quand on est catholique, on vous éduque dans la croyance qu'un sanctuaire vous y attend. Après tous les scandales récents, c'était devenu beaucoup moins un lieu de refuge que la tanière de la bête. J'y entrai pour m'abriter de la pluie. Quand les cieux avaient déversé leur trop-plein, je marchais à proximité de la cathédrale. Ce n'était pas la gentille petite pluie irlandaise, non, cette fois c'était un déferlement brutal d'une ampleur biblique, le truc qui vous trempe jusqu'aux os. L'entrée latérale était fermée à clé, vous parlez d'un accueil, et le temps que je parvienne au portail principal, j'étais rincé jusqu'à la moelle et je marmonnai :

— Chiures d'oignons.

C'est une allusion littéraire, l'expression favorite de James Joyce. Je ne vous raconte pas des conneries.

Je plongeai les doigts dans le bénitier. Archi-sec, incroyable, non ? Je suppose qu'il fallait y déceler une sorte d'ironie œcuménique. J'entrai, secouant la pluie qui adhérerait à mes vêtements détrempés, grommelant comme un dément. Je me dis

que c'était bon d'être là, que j'allais allumer des bougies pour Cody, Serena May et la longue liste de mes disparus. J'espérais qu'ils avaient plus de bougies que d'eau bénite.

Dans le temps, j'avais réservé ma clientèle à l'Église augustinienne jusqu'à ce qu'ils misent sur la technologie. Ouais, des boutons automatisés pour enflammer votre mèche. Pour moi, ça ne rime à rien, il me faut le rituel complet du cierge, l'odeur de la cire, il faut que je voie la flamme prendre. Ça me reconforte, me donne le sentiment qu'il y a des choses qui ne sont pas à vendre.

J'en allumai une quantité, enfonçai quelques billets dans le tronc et les regardai brûler.

— Un cierge, c'est une prière active, entendis-je une voix déclarer.

Je me retournai pour découvrir un prêtre de grande taille âgé de près de soixante-dix ans, les cheveux blancs comme neige et le visage si profondément ridé qu'il paraissait chiffonné. On aurait dit un Clint Eastwood en soutane.

— Vous y croyez, à ça ? lui demandai-je.

Je m'en foutais royalement de ce qu'il croyait, j'en avais ma claque du clergé.

— C'est une superbe pensée, vous ne trouvez pas ?

Je n'étais pas d'humeur à faire plaisir.

— Pour moi, c'est des bougies, rien de plus.

Il réfléchit puis me déstabilisa complètement en proposant :

— Je vous offre une tasse de thé ?

— Ce n'est pas ce qui vous vaut tous les problèmes actuels, à vous autres, ce genre d'invitation ?

Il encaissa bien.

— Je ne crois pas que je vais abuser de vous.

Pas faux.

Avant que j'aie pu le dire, il ajouta :

— C'est uniquement parce que je n'aime pas boire mon thé seul et j'ai pensé, vu que vous êtes saucé, que vous aimeriez peut-être vous joindre à moi.

Comme j'entendais toujours le crépitement de la pluie, je répondis :

— Pourquoi pas ?

Il me précéda à la sacristie qui disposait d'un coin cuisine. Il referma la porte, entreprit de préparer le thé. D'un geste, il

m'invita à m'asseoir. Je choisis une chaise en bois alors que, juste à côté, un fauteuil moelleux qui avait beaucoup servi me tendait les bras.

— Vous ne préférez pas le confort ? me demanda-t-il.

Les prêtres, il faut s'en méfier, ils vous tombent dessus sans prévenir avec des questions pièges.

— Je me suis dit que c'était le vôtre.

L'eau frémissait dans la bouilloire, un petit bruit amical, rare pour moi.

— Mais, d'après ce que je devine, la plupart du temps, vous empruntez la voie la plus dure.

Vous voyez, exactement ce que je disais, ils ne préviennent pas.

Il fit chauffer les tasses, une chose qui ne se fait plus, prit du vrai thé, Lipton, pas moins, disposa sur une assiette des biscuits Hobnob, ceux qui ont une face couverte de chocolat. Je ne sais pas, mais du coup je me mis à l'apprécier. Il posa le tout sur une petite table et m'encouragea.

— Servez-vous.

— Comment je dois m'adresser à vous ? lui demandai-je.

Il chassa les miettes de ses lèvres, me tendit la main et dit :

— Je ne vous vois pas m'appeler « mon père », par conséquent, Jim me paraît très bien. Et vous êtes ?

J'acceptai sa poignée de main, très ferme.

— Jack Taylor.

Mon nom ne lui dit rien, Dieu merci. Il me versa du thé et je lui demandai :

— Le boulot, ça se passe bien ?

Il adora, prit un moment pour savourer la question.

— Nous rencontrons quelques problèmes, mais je reste optimiste.

Ou idiot.

— En dépit de tous ces... *problèmes*, repris-je, qu'est-ce que vous pensez de l'attitude générale ? Je veux dire, les grands chefs, ils sont plus arrogants que jamais, ils persistent à publier des déclarations et, comment ils appellent ça, des... encycliques ? Vous en pensez quoi ?

Il soupira, reconnut :

— Les vieilles habitudes ont la vie dure.

Je n'allais pas prétendre le contraire.

Lui-même avait une question à me poser.

— Alors, Jack, qu'est-ce que vous faites, à part enflammer des flopees de bougies ?

Des flopees, l'expression me plut.

— Pour l'essentiel, je fourre mon nez dans les affaires des autres, un peu comme l'Église.

Je goûtai le thé. Il était fort, amer, comme dans le temps, mais au moins il ressemblait à quelque chose de connu. J'avais une autre question.

— Où vous en êtes, sur la question du mal ?

Il me scruta de nouveau, l'air pensif.

— Étrange question.

— C'est une réponse ?

Il sourit, reconnut :

— C'était pour gagner du temps.

J'attendis.

— J'y crois. Je l'ai vu, ressenti et, hélas, il semble bien qu'il progresse.

Seigneur, pour ça, il ne se trompait pas.

— Si vous connaissiez quelqu'un d'intrinsèquement mauvais, insistai-je, au-delà de toute soi-disant rédemption possible, que suggéreriez-vous ?

Il se conforma au schéma directeur.

— Nous croyons que nul n'est indigne du salut de Dieu.

Ce fut à mon tour de sourire.

— Vous ne mettez pas beaucoup le nez dehors, je dirais.

Une cloche retentit.

— Le confessionnal, il va falloir que j'y aille. Peut-être pourrions-nous poursuivre cette conversation une autre fois.

Je me levai.

— Quelle est la pénitence, de nos jours ? Un Notre-Père et trois Ave Maria ?

Il me saisit par l'épaule d'une poigne ferme.

— Vous n'avez pas communiqué depuis bien longtemps, n'est-ce pas ?

— J'ai rencontré le diable dans Shop Street, l'autre jour.

Il n'en fut pas surpris.

— C'est effectivement dans sa manière, de fréquenter le quartier des commerces. Comment était-il ?

— Il avait les dents pourries.

Il apprécia. Quand nous nous dirigeâmes vers la porte, j'ajoutai :

— Il m'a proposé de lui serrer la main.

— Et ?

La pluie avait cessé. Je parcourus la cathédrale du regard... elle semblait chaleureuse et je n'avais guère envie de partir, mais je pris la direction de la sortie et dis :

— À votre avis ?

— Ne sous-estimez jamais l'Antéchrist.

Je l'assurai que je garderais son conseil présent à l'esprit.

Je continuai d'appeler le mobile de Stewart. J'étais fou d'inquiétude. Et si Gail l'avait éliminé, lui aussi ? Je venais de perdre Cody, je ne pourrais supporter qu'un autre soit fauché dans la force de l'âge.

Il me fallut attendre pratiquement une semaine avant qu'il réponde enfin.

— Ouais ?

J'étais tellement estomaqué de l'entendre que je ne dis rien pendant un bon moment et il répéta :

— Ouais ?

— Putain, où vous étiez ?

— Cela ne peut être que Jack Taylor. L'affection filtre dans chacune de vos paroles, Jack.

Je crachai du plomb, comprenez par là que j'étais dans une rage folle et je criai :

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui s'est passé avec... vous savez... et où vous étiez, bordel ?

Si ma colère avait un effet sur lui, il le cacha parfaitement.

— Désolé, je n'avais pas réalisé que je devais vous rendre compte. Et où j'étais ? J'ai effectué une petite retraite.

Je voulais lui avouer à quel point je m'étais inquiété, mais comme avec Ridge, les mots restaient coincés dans ma gorge quand survenaient ces instants de vulnérabilité et, pour la millième fois, je me demandai : *Mais qu'est-ce que tu as qui ne tourne pas rond ?*

— Une retraite ? Qu'est-ce que ça signifie, bon Dieu ?

Pas une seconde sa voix ne changea, elle conserva la même tonalité basse.

— Je méditais avec un grand maître zen, j'apprenais à rester

en paix. Ça ne vous ferait pas de mal, on dirait.

J'étais tellement soulagé de le savoir vivant que j'avais envie de le tuer. Peut-on trouver plus irlandais que ça ? J'essayai de dominer ma rancœur.

— Il faut qu'on se voie.

Il laissa le silence s'appesantir.

— Il faut ? Voilà ce qui rend le monde aussi tordu, Jack. En réalité, il ne *faut* rien du tout.

Je me rendis compte que si je continuais à déconner, il pouvait parfaitement décider de me raccrocher à la figure pour retourner à sa zénitude, à moins que ce soit à sa « paix-nitude ».

Je respirai un grand coup.

— Est-ce que nous pouvons nous voir ?

Je détectai de l'amusement dans sa voix.

— Vous voyez, dit-il, vous êtes déjà plus calme. Vous ne vous sentez pas mieux ? Je suis chez moi, passez à votre convenance.

L'enfoiré.

— J'arrive dans vingt minutes.

— Je serai là.

J'envisageai de prendre le Glock, de lui expédier une balle dans la rotule, histoire de voir s'il allait rester zen.

Un vent glacial soufflait sur la ville et on nous avait annoncé du grésil. Je frissonnai, même si je ne suis pas totalement convaincu que la météo en ait été responsable. Je fus chez lui en dix minutes, résolu à ne pas m'énerver. Je sonnai.

Il prit tout son temps pour répondre, ouvrit la porte en disant :

— Jack, ça fait plaisir de vous voir.

Il me fit signe d'entrer. Il portait une sorte de tenue de judo blanche et avait les pieds nus. Sa maison semblait plus vide encore que la dernière fois. Il me proposa du thé et je répondis par la négative. Il m'indiqua un siège, s'assit sur le sol, prit la position du lotus et afficha une expression qui ne trahissait rien.

J'avais toujours envie de lui expédier un coup de pied dans la tronche et je n'y allai pas par quatre chemins.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il me considéra avec une curiosité mitigée, comme s'il découvrait ma présence.

— Vous voulez dire, au sens large, sur la scène planétaire ? Je ne peux pas vous aider, pour ça. Ma vision... (il s'interrompt en

donnant l'impression de chercher le mot juste)... est devenue plus,, *neutre*.

Il était cinglé, fou, point final. Ses expériences antérieures, le décès de sa sœur, la prison avaient fini par l'atteindre et il avait perdu la boule.

Je comptai jusqu'à dix.

— Gail, dis-je alors, le rendez-vous que vous aviez avec elle, on l'a retrouvée... noyée.

Il hocha la tête comme s'il le savait mais que ça lui était momentanément sorti de l'esprit.

— Elle n'avait plus aucun refuge. L'océan a eu un réel effet purificateur, il lui a permis d'échapper à toute cette souffrance.

S'il m'avait dit qu'elle était maintenant *en paix*, je l'aurais tabassé jusqu'à l'inconscience.

— Vous l'avez aidée ?

Il réfléchit comme si ma suggestion était vaguement intéressante, pas fascinante, mais comme si elle méritait peut-être une réponse.

— Oh, Jack, vous sautez sur les conclusions, vous décrêtez que les choses se sont déroulées de la manière qui vous convient et vous vous arrangez pour que tout le reste corresponde à votre idée.

Ma patience était presque épuisée. Je piochai dans mes réserves, tentai d'y dénicher un soupçon de tolérance.

Rien.

Je n'en avais plus.

Je me levai d'un bond, l'empoignai par le col de son kimono, le soulevai de force et le plaquai contre le mur.

Avec rage.

— Ça suffit, vos conneries zen. Vous l'avez tuée ou pas ?

Il resta détendu, ne réagit pas à ma démonstration de violence, répondit lentement :

— J'étais avec elle vendredi soir, vous vous souvenez ? J'avais le poing fermé, prêt à le marteler de coups. J'en avais affreusement envie, grondai entre mes dents :

— Ouais. Et alors, bordel ?

Sa voix était mesurée, égale, celle d'un adulte qui s'adresse à un enfant turbulent.

— Jack, elle s'est noyée dimanche soir.

Je le lâchai, reculai, dis :

— Quoi ?

Il défroissa son kimono, s'appuya contre le mur.

— Vous devriez vraiment vérifier les faits sur lesquels vous basez, Jack. Dimanche soir, j'effectuais une retraite à Limerick en compagnie de cinquante autres personnes.

Je ne savais plus quoi penser.

— Elle s'est suicidée ? Ou quelqu'un l'a aidée ?

Il s'écarta du mur, reprit sa saloperie de position du lotus.

— C'est vous l'enquêteur, alors... enquêtez.

J'étais totalement perdu.

— Je suis dans le noir complet.

Il sourit.

— Pour beaucoup, cela marque le début de tout.

Je sortis en trombe avant de le massacrer.

26

« *Mysterium iniquitatis.* »

« Le mystère du mal. »

Saint Paul

Il fallait que je parle à quelqu'un, que j'essaie de me faire une idée de ce qui se passait.

Gina ayant une formation de psychologue, je l'appelai. Elle parut ravie d'entendre ma voix. Que quelqu'un puisse être content de l'entendre me stupéfiait. Je cherchai mes mots un moment, finis par l'inviter et nous convînmes de nous retrouver à un restaurant mexicain qu'elle désirait essayer.

Qu'est-ce que j'y connaissais, en nourriture mexicaine ? Mais je me réprimandai : merde, enfin, il ne s'agissait pas du tout de bouffe.

Une heure avant de la retrouver, j'étais nerveux, mon cœur battait la chamade. Est-ce que c'était un vrai... rendez-vous ?

Comment devait-on se comporter, bon sang, qui plus est quand on était sobre ? Cela remontait si loin que j'avais tout oublié de ce rituel. Et à l'époque où je donnais des rendez-vous amoureux, j'écluais plusieurs Jameson chez moi et je n'en avais rien à foutre que la femme vienne ou pas. Le temps que la soirée se termine, la plupart regrettaient d'être venues.

Je mis une veste croisée, un pantalon de toile marron clair, des chaussures confortables, disons plutôt : éculées.

J'hésitai pour la cravate puis décidai de la jouer col ouvert, décontracté mais maître de la situation. J'avais tout du vieux roublard, vendeur de biens en Espagne.

Le restaurant se trouvait dans Kirwan's Lane, à un verre à peine de Quay Street. Mes mains transpiraient. Gina m'attendait à l'extérieur, en veste stricte sombre, jupe et chaussures à talons, et elle était splendide. Ses cheveux attachés en arrière mettaient ses traits volontaires en valeur. Je me sentais d'une médiocrité lamentable. Elle m'embrassa sur la joue et me dit que j'avais très belle allure. J'avais envie de m'enfuir.

Un maître d'hôtel nous annonça que nous allions devoir attendre dix minutes et... souhaitons-nous qu'il nous apporte un cocktail ? Apporte-m'en plutôt un plein seau, mon gars.

Nous prîmes place dans le salon. Gina commanda un

vermouth avec du soda et moi, ben ouais, un Pepsi. Génial. Elle contempla, autour de nous, les murs en pisé blanc, les cactus, les tableaux représentant le Mexique d'antan, et déclara que le lieu était authentique. Un couple installé près de nous éclusait des tequilas, la totale avec sel et citron vert, et ils prenaient leur pied. Je me faisais l'impression d'être un prêtre, et je ne vois franchement pas ce qu'il peut y avoir de pire.

On nous apporta nos verres et nous trinquâmes.

— Je suis heureuse de vous voir, Jack, me dit-elle.

J'avais envie d'aller droit au but, de lui dire : *Écoutez, c'est votre cerveau qui m'intéresse, est-ce qu'on peut en rester là ? Oublier toutes ces formules de politesse à la con et après je pourrai rentrer chez moi, seul ?*

Très inquiétant, le fait que je me sente plus attiré par elle que je n'aurais cru. Et comment me dépatouiller de ça sans une rasade d'un truc ou d'un autre, je n'en avais aucune idée. Cherchant désespérément à gagner du temps, je lui posai une question sur son travail et elle m'en parla sans avoir à se forcer. J'essayai de témoigner de l'intérêt. Le bruit qui tintait à mes oreilles était celui de la bouteille de tequila et la rage montait en moi. Combien de verres ces salauds allaient-ils s'envoyer ? Est-ce qu'ils n'avaient pas un dîner qui arrivait après ?

Puis je pris conscience que Gina me demandait :

— Est-ce que c'est très difficile pour vous ?

Quoi ?

Je lui répondis par un sourire de grande tolérance comme si je m'étais résigné au triste sort qui m'était échu. Elle reprit :

— Une soirée dans un lieu public, sans alcool, est-ce que c'est affreux pour vous ?

De la pitié, exactement ce dont j'avais besoin, putain de merde.

— Non, mentis-je, ce n'est pas si dur que ça.

Le serveur arriva, nous annonça que notre table était prête, ce qui évita à Gina d'avoir à me répondre.

Je la laissai commander pour nous. Elle choisit des *enchiladas*, *fritos*, *tapas*, et quantité de sauces à base de trucs très épicés. Elle dit qu'elle boirait un verre de vin, et moi, je pris de l'eau minérale.

Nous mangeâmes et restâmes sur terrain neutre. Je suis sûr que la nourriture était bonne. Gina déclara qu'elle était

délicieuse, mais pour moi, tout avait un goût de cendres.

Quand on nous eut repris nos assiettes et que nous fûmes installés devant un café, elle me demanda :

— Qu'est-ce qui vous tracasse, Jack ?

C'était la raison de notre présence et je lui exposai donc toute la succession des événements. Elle avait une excellente écoute, ne m'interrompit qu'une seule fois pour me demander si Sean avait refait son apparition. Je remarquai qu'elle n'avait bu qu'une seule gorgée de son verre de vin. Ouais, je comptais, c'est ce que font les alcoolos. Moi, j'en aurais déjà été à la troisième bouteille.

Allez comprendre.

Personnellement, j'en suis incapable.

Quand j'eus terminé, elle me demanda :

— Qu'est-ce que vous attendez de moi, Jack ?

Je fis très attention à la façon dont je formulai ma réponse.

— Que vous me donniez votre opinion sur cette famille et, c'est là que ça devient difficile, sur l'endroit où Sean a pu aller.

Elle me posa alors une série de questions, surtout à propos de Gail, et je lui dis tout... ma rencontre avec elle au cimetière, puis sa visite dans mon appartement, la rencontre qu'elle avait eue avec Stewart. Je décrivis le père, Mitch, dans quel état je l'avais trouvé et la façon dont je pensais qu'il était impliqué.

Elle garda le silence pendant que nous buvions notre second café, puis elle dit :

— Jack, il est pratiquement impossible d'établir un diagnostic quand on n'a jamais rencontré les gens impliqués, et tout ce que je pourrai dire ne sera que conjectures. Vous ne devez surtout pas le perdre de vue. Ce ne sont que pures suppositions.

Puis elle sourit avant d'ajouter :

— Pour vous révéler un petit secret, la plus grande partie de ce que nous faisons est liée au hasard, dans le meilleur des cas, mais nous ne le crions pas sur les toits.

Je lui donnai l'assurance que je ne répéterais rien de ce qu'elle allait me dire et que toute aide, toute suggestion de sa part serait reçue dans cet esprit.

Elle écarta sa tasse, se pencha et me demanda :

— Est-ce que vous connaissez le concept de « folie à deux » ?

La réponse était non.

Elle me l'exposa.

— C'est un trouble d'ordre psychotique partagé par deux

personnes. On obtient deux individus ayant subi de graves traumatismes psychologiques qui partagent les mêmes croyances psychotiques, ils deviennent quasiment une seule et même entité, sont animés du même but destructeur. Il y en a généralement un qui prend l'ascendant, en quelque sorte, et le second commence à s'appropriier tous les délires, toutes les haines et les obsessions du premier. En fusionnant, ils forment une relation hautement létale, l'étrangleur des collines[40], aux États-Unis, en est un bon exemple.

Je réfléchis et conclus :

— Gail et son père.

Elle hocha la tête avant d'insister à nouveau en me disant que ce n'était que spéculation.

Je l'interrogeai sur Sean.

— Je parierais qu'il retourne sur les lieux où Gail s'est noyée, un peu comme pour une veillée funèbre. Qu'est-ce que vous comptez faire de lui ?

Ça n'avait pas été très clair dans mon esprit, mais maintenant ça commençait à se mettre en place.

— Si je le trouve, je vais le laisser filer, lui dire de retourner à Londres et d'essayer de se construire une nouvelle vie.

Elle était surprise, cela se voyait dans ses yeux.

— Pourquoi, vous ne pensez pas qu'il devrait payer pour le rôle qu'il a joué dans ces crimes épouvantables ?

J'étais tout près de lui révéler les horribles erreurs que j'avais commises par le passé, quand j'avais laissé ma soif insensée de vengeance l'emporter sur tout le reste et que des innocents l'avaient payé de leur vie. Mais je me contentai de dire :

— Je crois qu'il y a eu assez de morts.

Le garçon nous apporta l'addition et je la réglai.

Dehors, je hélai un taxi et dis :

— Gina, je vous suis vraiment reconnaissant.

Elle en fut amusée.

— Je vais avancer une nouvelle supposition en pariant que je rentre seule chez moi.

Je marmonnai une succession de phrases idiotes à propos d'une très prochaine rencontre et de l'aide merveilleuse qu'elle m'avait apportée.

Un joli paquet de conneries.

Le taxi arriva et je lui tins la portière. Elle me regarda

longuement avant de dire :

— Au revoir, Jack.

J'aurais dû répondre quelque chose, que ce n'était pas ça, que je la rappellerais très prochainement. Elle eut un sourire triste et la voiture démarra.

Je remontai Quay Street en me disant que j'allais lui téléphoner, bien sûr que j'allais le faire. Peut-être que si je le répétais assez souvent, je finirais par m'en persuader.

Je m'astreignis au rituel consistant à parcourir chaque soir la promenade du bord de mer. Gail avait été retirée de l'eau à vingt-deux heures, c'était donc le moment que je visais. Dans un coin de ma tête, j'y voyais une quête idiote. Et s'il ne se montrait jamais ? Je me disais qu'au moins ça me faisait de l'exercice, ça me sortait, ça m'obligeait à me bouger. Et ça avait indubitablement des résultats positifs sur ma claudication. La mer avait rejeté le corps à Blackrock. Autrefois, ç'avait été une zone de baignade réservée aux hommes. Depuis, cette restriction avait été abolie et les femmes pouvaient désormais profiter des installations.

Sur la plage, presque tous les soirs, je voyais des groupes d'adolescents qui buvaient du Buckfast[41] avec, en plus, une bouteille de vodka symbolique pour conférer une touche de panache à cette occupation consistant à *se torcher*.

À l'époque de mon adolescence, on avait une demi-bouteille de cidre à se partager à cinq, et un paquet de Woodbine. La drogue était inconnue à l'époque. La nouvelle génération, en revanche, avait plein de cames différentes, de l'ecstasy à la coke en passant par le crack. La méthamphétamine avait commencé à afficher son atroce et dangereuse grimace en quantités beaucoup plus substantielles. J'avais parlé avec une de ces adolescentes et elle m'avait exposé le truc : finie la lente progression vers l'ivresse où on commence petit à petit à se sentir gai, à vivre ça comme une aventure, un rite initiatique ; le but unique était devenu de se torcher, et vite. Pas de temps de répit, pas d'épisodes de ricanements stupides, la question était juste de se saouler à mort à toute vitesse.

— Pourquoi ? lui avais-je demandé.

Con, non ? Et vieux, putain, grave.

Elle m'avait jeté ce regard méprisant mêlé d'un soupçon de

pitié et m'avait dit :

— Pasque la vie, genre, ça craint.

Elle aurait eu tout à fait sa place à Miami Beach ou dans n'importe quelle soirée estudiantine d'une université américaine. Les autorités essayaient de s'adapter à l'épidémie de grossesses chez les adolescentes, de maladies sexuellement transmissibles, et je me disais qu'il suffisait de passer une soirée le long de la côte pour voir toute l'histoire se dérouler de A à Z.

Je pensais beaucoup à Cody : son ardent et agaçant désir de vivre, sa détermination à devenir détective privé et la façon dont mes choix avaient entraîné sa mort. Le poids en était parfois plus lourd que je ne pouvais le supporter. À ces moments-là, en dépit de ma claudication, je marchais comme un homme qui essaie de distancer ses pensées.

Une semaine s'écoula, aucune trace de Sean, et je fus assailli par le doute. Tout ce plan n'était-il qu'une démonstration d'inanité ? Je m'y tins. La balade me plaisait, même si elle ne donnait aucun résultat. Être à côté de l'océan m'avait toujours apaisé. Et Seigneur, toute aide était bonne à prendre. Pendant ces marches, je pensais surtout aux gens que j'avais connus et à la raison pour laquelle j'étais encore sur terre.

Au bout de dix jours de cette routine, je rencontrai Jeff.

J'étais intimement convaincu qu'il n'était plus là et que je ne le reverrais jamais. Il avait été mon grand ami, puis j'avais laissé sa fillette trouver la mort en tombant par la fenêtre et il s'était réfugié dans l'alcool. La dernière fois qu'on l'avait vu, il était SDF. Sa femme, Cathy, était l'auteur des coups de feu qui avaient tué Cody. Elle savait qu'il était mon fils par procuration. Peut-être cela expliquait-il pourquoi je ne m'étais jamais lancé à sa poursuite après l'assassinat.

Œil pour œil.

Je lui avais pris sa fille, elle m'avait pris mon fils.

Un prêté pour un rendu ?

Le dixième jour de ma quête, je prenais la direction du retour quand je vis un homme, assis sur un banc, le regard braqué sur moi, et lorsque je m'approchai, je le reconnus.

Jeff.

Au début, je crus que c'était mon imagination qui me jouait des tours. Dans les rues de la ville, j'avais fréquemment vu quelqu'un qui lui ressemblait. Cette fois ce n'était pas un mirage,

c'était bien lui, les longs cheveux gris noués en queue de cheval, un grand manteau en cuir et les yeux qui s'enfonçaient dans les miens tels des fers rouges. Il se leva et je ne savais pas s'il allait se jeter sur moi. Lors de notre dernière rencontre, il m'avait craché au visage.

Je m'immobilisai à environ cinq mètres de lui et tout mon corps fut pris d'un tremblement.

— On m'a dit que tu venais te promener par ici, chaque soir à la même heure, me dit-il.

Je ne lui demandai pas de qui il tenait ce renseignement.

Quels mots emploie-t-on pour saluer un homme dont on a détruit l'existence ? *Ça fait plaisir de te voir* n'est pas franchement adapté. Il avait bonne mine, certainement, comparé à la dernière fois où je l'avais vu, un ivrogne sur un banc public, les yeux morts. Là, ils étaient limpides, durs mais clairs. Il avait une nouvelle cicatrice en haut du front. Quand on vit dans la rue, ça fait partie du contrat de départ. Ses vêtements étaient propres et, s'il avait visiblement vieilli, il semblait en bonne forme. Il avait les mains enfoncées dans les poches et je concentraï mon attention sur elles.

— Toujours dans les enquêtes, Jack ?

Je finis par retrouver ma voix.

— Je ne sais rien faire d'autre.

Il tourna la tête vers l'océan.

— Tu continues à foutre la vie des gens en l'air, alors ?

Je n'avais rien à opposer à ça.

Il poussa un soupir :

— Les flics recherchent Cathy, pour cette histoire de coups de feu.

Je reconnus qu'on me l'avait dit puis il demanda :

— Et toi, Jack, tu la recherches ?

Son ton était neutre, comme si cela n'avait pas d'importance.

— Non, je lui ai fait assez de mal comme ça.

Il s'approcha d'un pas et je dus me faire violence pour ne pas reculer.

— Et tu crois que ça rétablit l'équilibre ? C'est ça que tu crois, Jack ?

Chaque fois qu'il le prononçait, mon nom me cinglait comme un coup de fouet. Chaque fois, je le sentais mordre dans mes chairs.

— Non, je ne pense pas que quoi que ce soit puisse jamais...
rétablir l'équilibre.

Il était à deux centimètres de moi et gronda :

— Pour ça, t'as raison, mon pote.

Puis il recula. Je lui aurais été reconnaissant de me cogner dessus, ça aurait rendu les choses plus faciles.

À nouveau il me demanda, comme si je devais le lui écrire en lettres de sang :

— C'est Cathy que tu cherches ?

— Non.

Je voulais savoir comment il avait remonté la pente, comment il avait réchappé à la rue, mais je ne trouvais pas mes mots.

Il me dévisagea, essayant apparemment de découvrir qui j'étais, puis il dit :

— Je t'aimais, avant.

Et il s'éloigna.

Cette utilisation du passé me déchira l'âme.

Chassé-croisé

Trois soirs encore et je trouvai Sean. Comme c'était désormais devenu ma routine, j'avais arpenté la promenade. C'était un peu plus tard que mon horaire habituel et la nuit tombait. J'avais atteint Blackrock, je m'apprêtais à faire demi-tour et je jetai un dernier regard sur l'océan. En bas, au milieu des rochers, près du rivage, une silhouette solitaire. Je faillis ne pas le voir. Je respirai à fond et me dirigeai par là. Il était assis sur une bande de sable et fumait un joint, un petit nuage flottant au-dessus de sa tête.

Avant que j'aie pu parler, il me dit :

— Je me demandais quand vous alliez vous pointer.

Je m'avançai sur sa droite, sentis l'arôme fort de l'herbe. Je m'étais attendu à ce qu'il ait tout du clochard, à ce qu'il soit en piteux état.

Erreur.

Il était l'image même de la prospérité et de la santé, portait un manteau chaud et neuf, un jean décoloré et neuf. Ses cheveux avaient été coupés récemment et ses yeux pétillaient. Il me tendit le joint.

— Pas pour moi, merci.

Ça l'amusa et il me regarda. Il jouait avec un rosaire qu'il portait autour du poignet.

— Je suis retourné à la maison après le départ de mon père et vous savez quoi, j'ai trouvé un paquet de billets. J'ai continué à fouiller dans la chambre de Gail et j'en ai découvert un sacré tas. Ils me l'avaient caché, vous vous rendez compte ?

Je réfléchis et, petit à petit, je finis par comprendre que mon analyse, pour la mort de Gail, était erronée de bout en bout.

— Ça a dû te foutre en rogne.

Il rit.

— Taylor, ils m'avaient entubé toute ma vie.

L'utilisation de mon nom de famille était volontaire, elle signifiait que les règles du jeu avaient changé.

Et pas qu'un peu.

Il jeta le mégot dans l'eau. Il y eut un crépitement bref,

semblable à la fin de la plus triste, de la plus inutile des prières, celle que l'on se récite en son for intérieur.

— Ils avaient récupéré l'argent de l'assurance-vie de ma mère, ils ne me l'ont jamais dit et moi, pauvre con, je pensais qu'on n'avait plus un sou. Ce qu'on n'avait plus, c'était du temps. Eux, en tout cas.

— Tu étais donc dans la maison, quand Gail est rentrée ?

Il s'étira, comme si tout ça était, oh, un peu emmerdant.

— Ouais, je lui ai dit que notre brave père avait cassé sa pipe et que c'était elle qui l'avait tué. Elle a flippé et après, le truc le plus dément de tous les événements bizarres de ce trip délire, elle a régressé.

N'étant pas certain de ce qu'il voulait dire, je repris en écho :

— Régressé ?

Il me regarda, s'enquit :

— Vous êtes sourd ?

Puis il rit et dit :

— Oh, *oups*, la prothèse auditive. Ouais, elle est retombée dans le même état que juste après la mort de maman : un légume. Elle est repartie là où elle était allée se réfugier avant, et je me suis dit que cette fois elle en reviendrait pas. Un aller simple, vous savez ?

Je me représentais les choses. Les deux figures dominantes de sa vie n'étaient plus et, au lieu de s'effondrer, il avait adopté la personnalité des deux.

— Qu'est-ce que tu as fait d'elle ?

Il garda le silence un moment, comme s'il hésitait à me le dire.

— Je l'ai aidée à aller nager.

Et à ce moment-là, le pire de tous les bruits : il gloussa. Je me dis que ce devait être l'effet de la came, espérai que c'était ça.

— Le problème, ajouta-t-il, c'est que, sans blague, elle a oublié qu'elle savait pas nager. Et vous savez quoi, cette foutue conne, elle a pas arrêté de me demander si je voyais les flammes. Je les lui ai drôlement aspergées.

Je repensai au Glock, bien au chaud et inutile dans le tiroir du haut de mon bureau.

— Alors, Jack, vous en pensez quoi, vous allez fermer les yeux ? Vous pouvez partir, on fera comme si on n'avait jamais eu cette conversation.

Il me jugeait littéralement et, hélas, je savais bien ce qu'il voyait : un type entre deux âges, fini, affublé d'une patte folle et d'une prothèse auditive. Si je lui disais que je ne pouvais pas fermer les yeux, en quoi cela serait-il difficile pour lui de... *résoudre*... le problème que je représentais ? Il était jeune, fort et n'avait rien à perdre. Il avait noyé sa propre sœur, crucifié un jeune homme, immolé par les flammes une jeune fille sans défense dans sa voiture. Est-ce qu'il allait y réfléchir à deux fois pour moi ?

Je répondis :

— Si, et c'est un grand si, je m'en vais, quels sont tes projets ?

Il était surpris et ; à ma grande horreur, je reconnus l'expression qui s'afficha dans son regard. Semblable à celle de Gail. Pendant un moment ça me fit froid dans le dos, je me demandai si le mal pouvait se transmettre de la sorte. Il vint tout près de moi. Était-ce mon imagination ou ses épaules avaient vraiment gagné en largeur ? Qu'était-il advenu du garçon inoffensif qui ressemblait à Kurt Cobain quand je l'avais rencontré au coffee shop ?

Un demi-sourire incurva ses lèvres et il dit :

— *Hmmm*, excellente question, Jack-o. Vous savez, je crois que je me plais ici, mais ce qui me plairait pas, ça serait de me dire que vous traînez la patte dans le coin, que vous risquez d'avoir un soudain accès de... comment vous appelez ça, vous autres catholiques... de conscience.

Et il lança son poing droit, me projetant à terre, à plat dos. Il me contourna pour se placer près de ma tête. Je remarquai qu'il portait des Doc Martens, très éraflées, et putain de merde, j'espérai que ce n'était pas le modèle avec de la ferraille à la pointe. Ma mâchoire me faisait un mal de chien et je compris qu'il allait me tuer mais qu'il n'était pas particulièrement pressé. Il avait découvert le meilleur, le plus puissant de tous les aphrodisiaques de la planète : le pouvoir. Je bougeai pour essayer de garder un peu de distance et il m'expédia un coup de godasse derrière le crâne.

Fort.

Je vis des étoiles. Pas de la variété associée à des bandes horizontales, celles qui vous disent que vous êtes dans une merde noire et que ça ne risque pas de s'arranger.

Il me demanda, comme s'il en avait quelque chose à foutre :

— Ça t'a fait mal, Jack ?

Suivirent deux autres coups de pied en succession rapide, au flanc et au torse, et je sentis que quelque chose cédait... une côte, peut-être. Ma respiration se fit plus laborieuse.

Toujours sur le ton de la conversation sympathique, il me dit :

— Je me suis souvent demandé quel effet ça pouvait faire de démolir complètement quelqu'un à coups de pied. Toute ma vie, j'ai été celui qui se prend des grolles dans la gueule, et tu sais quoi... tu sais quoi, Jack-o ? C'est assez énorme, comme diraient les Américains.

Ce fut ce qui me galvanisa, l'Amérique... ma nouvelle vie, les résultats de Ridge, le fait de ne pas être là pour l'aider, tout ça à cause de ce... sale roquet ?

— Un mot, Sean, plaidai-je dans un gémissement.

Il hésita mais je parlais à voix si basse qu'il était obligé de se pencher. Comme il ne parvenait pas à m'entendre, il s'approcha encore. Son visage touchait presque le mien, son haleine sentait l'ail. Je refermai les dents sur son nez, le mordis avec une férocité que je n'avais jamais connue et, je le jure sur le sang du Christ, je tranchai entièrement à travers les chairs.

Il recula en titubant, le sang jaillissant de son visage, en disant :

— Qu'est-ce t'as fait, putain ? Tu m'as mordu !

Je parvins à me relever sur un genou, aperçus un bout de bois rejeté par la mer, espérai que l'eau ne l'avait pas ramolli.

Mais non.

Et je le lui écrasai en travers du crâne en disant :

— Je t'interdis de m'appeler Jack-o.

Quelques violents coups supplémentaires portés avec une rage pure, sans mélange, et son visage comme sa tête furent réduits en bouillie.

— On ne veut pas de toi dans notre ville, marmonnai-je, on a assez d'ordures comme ça. Comment tu crois qu'on va gagner le concours de la ville la plus propre ?

Est-ce que j'étais devenu fou ? Je ne peux que l'espérer.

Je réunis des pierres, beaucoup de pierres très lourdes, les fourrai dans les poches de son élégant manteau neuf et le halai vers l'eau. Puis, à ma grande horreur, il geignit et je n'en suis pas certain, mais il me sembla entendre :

— S'il te plaît, p'pa, non.

Cela prit du temps, mais à la fin il cessa de se débattre. Je l'emmenai très loin, aussi loin que je pus sans couler moi aussi. L'océan était froid. Avec la quantité de pierres qu'il avait dans les poches, c'était un rude travail et je faillis abandonner, mais il fallait que je sois sûr qu'il ne referait pas surface. Quand j'eus la certitude qu'il resterait au fond, je remplis mes poumons d'air et plongeai également sous la surface. Ses yeux me regardaient avec un air de léger reproche et j'ajoutai des pierres prélevées sur le lit marin. Mes dents claquaient une gigue engendrée par la peur et l'effet de choc. Je sentais cette torpeur envahissante qui vous murmure : *Repose-toi, l'eau va t'apporter le réconfort.*

La tentation était très forte, mais au prix d'un suprême effort je déposai les derniers cailloux sur lui et crevai la surface en suffoquant. Je mesurai à quelle distance je m'étais éloigné du rivage et ne fus même pas sûr de pouvoir le regagner, puis je grommelai :

— Arrête de pleurnicher et fais-le.

Quand je sortis de l'eau, le désir de m'étendre fut presque irrésistible, mais je parvins à continuer. La douleur dans mon crâne, ma poitrine et mes côtes dépassait ce que j'aurais cru imaginable. J'avalai une tonne des pilules de Stewart et poursuivis mon chemin.

J'étais presque chez moi quand je m'aperçus qu'un objet appartenant à Sean s'était pris dans ma veste : le chapelet qu'il portait au poignet. Une croix minuscule y était accrochée.

Je passais devant une poubelle, je l'y jetai.

Les croix, je ne voulais plus en entendre parler.

Presque tiré d'affaire

Le lundi suivant, un type d'une vingtaine d'années vint inspecter mon appartement et finaliser la transaction. Il ne laissa rien au hasard, frappa même du poing contre les murs. Il représentait un homme d'affaires nommé Flanagan.

— Monsieur Taylor, me dit-il, je ne vois aucun obstacle. Nous allons charger notre expert d'examiner le logement en détail, bien sûr, mais je pense que c'est une affaire conclue. Je suis d'ores et déjà disposé à rédiger sur-le-champ un chèque à votre nom, pour l'acompte.

Le moment était venu, et je regimais. Est-ce que je voulais vraiment le faire ? Mon billet pour l'Amérique était arrivé quelques jours plus tôt et je l'avais rangé dans un tiroir. La somme qu'on allait me donner pour l'appartement me laissait pantois, mais cela signifiait également que je n'aurais plus de domicile.

— Qu'est-ce que M. Flanagan a l'intention d'en faire ? lui demandai-je.

Il sembla considérer qu'il s'agissait là d'une question étrange.

— En quoi ça vous préoccupe ?

Ça me préoccupait.

M^{me} Bailey, mon ancienne logeuse, indéfectible amie et soutien constant, m'avait légué cet appartement.

Je jetai un regard appuyé à l'émissaire qui me dit :

— Eh bien, il a un fils qui sera bientôt en âge de venir à l'université, alors peut-être qu'il le gardera pour lui, ou peut-être que ça lui fera juste un pied-à-terre, quand il viendra ici. Il n'y a pas moyen de se tromper avec un bien qui se trouve en centre-ville.

Cela m'ennuyait beaucoup.

Il perçut ma réticence.

— Vous êtes toujours décidé à vendre, monsieur Taylor ?

— Oh, ouais, bien sûr, répondis-je.

Et je me débarrassai de lui.

J'étais saisi d'une tristesse, d'une mélancolie aussi pesante

que les pierres dont je m'étais servi pour lester Sean.

Mon passeport avait été renouvelé et la photo qui s'y trouvait me donnait l'apparence d'un fantôme furtif. Je ne possédais rien dont il fallait que je me débarrasse. Gail avait brûlé mes livres et il y avait très longtemps que moi, j'avais brûlé mes vaisseaux. Mes adieux... ouais, ils allaient bien me prendre deux minutes. Je ne tenais pas en place, sortis de l'appartement, marchai par les rues en me demandant : *Est-ce que la ville va te manquer ?*

Je l'ignorais.

J'entrai dans un coffee shop. Je savais que si je pénétrais dans un pub, je boirais immanquablement et que cela résoudrait tous mes problèmes de voyage. Je commandai un café latte et fermai mon esprit à toute pensée associée aux événements récents. Au moment où mon café arriva, Stewart fit de même. Il me demanda s'il pouvait se joindre à moi et je dis à la serveuse de lui apporter une infusion. Il était vêtu d'un costume de ville, d'une chemise et d'une cravate qui avaient coûté cher. Quand toute sa vie on a acheté les choses au rabais, on sait reconnaître la qualité. Il semblait totalement détendu.

— Alors, Jack, me dit-il, vous avez trouvé Sean ?

Un petit sourire jouait sur ses lèvres.

— Non, je n'ai abouti à rien.

Il remercia la serveuse qui lui apportait sa tisane.

— Il a dû retourner à Londres, à votre avis ? fit-il.

— Je n'en ai aucune idée.

Pour le détourner de ce sujet, je lui parlai de la vente de l'appartement et de mes projets d'émigration. Il me demanda qui était l'acheteur.

Quand je le lui dis, il fit la grimace.

— Quoi ? lui demandai-je.

— Ça me surprend un peu de votre part, Jack, vous qui êtes un ardent défenseur du Galway d'autrefois, le gardien de l'âme celtique, toutes ces bonnes choses. Ce type, Flanagan, c'est un spéculateur. Votre appartement, il va le transformer en chambres meublées, y entasser trois familles de ressortissants étrangers.

Je me sentis piqué au vif, il venait de toucher un point sensible. Je savais que ce n'était pas du tout ce que M^{me} Bailey aurait voulu. Elle détestait la rapacité et l'absence de scrupules, et je me retrouvais en plein milieu de cette nouvelle frénésie

financière.

— Trois meublés ? répliquai-je. Il n'y a pas assez de place pour tirer le diable par la queue, chez moi.

Il sourit :

— Ça m'étonnerait que les animaux familiers soient tolérés.

Puis il dit :

— Ça fait pas mal de temps que je vous observe. Je remarque que vous avez cessé vos promenades nocturnes.

Je sentis les battements de mon cœur qui s'accéléraient.

— Vous me suivez ? Pourquoi ?

— J'ai une dette envers vous, Jack, je dois m'assurer qu'il ne vous arrive rien.

J'adoptai un ton de voix mesuré pour dire :

— Je vous interdis de me suivre, compris ?

Je me levai, jetai de l'argent sur la table.

— L'eau était froide ? me demanda-t-il.

Je me pétrifiai. À nouveau, cet instant de silence absolu. Puis la pensée de Ridge me traversa l'esprit et, oui, le cœur.

Je sortis.

Marmonnai :

— Ne pense à rien, contente-toi de marcher.

Devant la vitrine de The Body Shop, un musicien des rues interprétait une très belle version de *Crazy*. J'attendis qu'il ait terminé, pris les quelques pièces que j'avais sur moi, les fis tomber dans la casquette posée devant lui.

Il les regarda, compta, s'exclama :

— C'est quoi, ça, merde ?

— C'est tout ce que j'ai.

Il était furieux.

— Je vous fais une démonstration gratuite de mon talent et pour vous, c'est tout ce que ça vaut ?

Je dus maîtriser ma colère. Une dispute avec un saltimbanque, c'est perdu d'avance.

— Bonne journée, dis-je.

— Ouais, me cria-t-il, avec tout ce fric, je vais peut-être pouvoir me payer une nouvelle bagnole.

Son accent britannique n'avait rien pour arranger les choses.

Ça répondait à la question que je me posais antérieurement à propos de Galway qui risquait de me manquer.

Durant les quelques jours qui suivirent, j'apportai la touche finale à mes préparatifs de voyage. Il fallait que je voie mon représentant légal, que je signe le contrat de vente, que je prenne mes dispositions afin que l'argent soit transféré en Amérique quand il serait versé. Je préparai une seule valise. En la regardant qui attendait dans l'entrée, prête pour le départ, je lui trouvais l'air abandonné, vestige d'une vie gâchée.

J'allai au cimetière faire mes adieux à mes morts. Il était trop tard pour exprimer des regrets. La pluie avait cessé et un soleil furtif faisait de timides apparitions dans le ciel. Je m'avançai entre les pierres tombales et, après avoir adressé des mots pathétiques à ceux que j'aimais, je décidai d'aller sur la tombe de Maria et de son frère en me demandant : *Ai-je contribué à ce que justice soit faite ?*

Un homme jeune se trouvait près de l'argile fraîchement retournée, il présentait une ressemblance troublante avec Maria.

Je m'approchai, m'enquis :

— Rory ?

Il ne sursauta pas. Je suppose qu'après ce qui était arrivé à sa famille il avait dépassé le stade de la frayeur. Il me regarda, les yeux pleins de larmes, les joues mouillées. Il lâcha un soupir, me demanda :

— Vous êtes de la police ?

Ô noirceurs gaéliques, plus maintenant.

— J'étais un ami de votre sœur, dis-je.

Il était jeune et, néanmoins, son corps suggérait un âge qui ne devait rien au temps et tout à l'horreur.

— Qu'est-ce qui vous a pris aussi longtemps ?

Il n'avait pas de réponse à me donner, se rabattit sur :

— Est-ce que Maria vous a tout raconté depuis le début ?

Comme je n'étais pas trop sûr de la réponse à lui donner, j'optai pour :

— J'aimerais l'entendre de votre bouche.

Il hocha la tête, comme si cela lui paraissait normal.

— La voiture qui a tué M^{me} Mitchell ?

Il parlait de l'accident suivi du délit de fuite qui avait entraîné toute la suite.

— Comportez-vous en homme, lui dis-je. Après ce qui s'est passé, reconnaissez au moins vos responsabilités.

Il baissa la tête.

— Je l’ai fait. C’était ma petite amie qui conduisait et comme ça allait lui faire perdre son permis, je leur ai dit que j’étais au volant. Et je me suis enfui.

Bordel de Dieu.

J’hésitai à lui faire remarquer que ce mensonge avait provoqué la mort de toute sa famille et d’autres gens. Puis je songeai *Et merde*, et je m’éloignai.

— Vous allez me dénoncer ? me cria-t-il.

Je ne répondis pas.

Le matin de mon départ, je me préparais à débrancher le téléphone quand il sonna. J’avais un tout petit peu de temps à tuer avant que mon taxi arrive pour me conduire à l’aéroport. Je décrochai.

— Jack ?

Ridge.

Je ne lui avais pas dit au revoir.

— Ouais ? fis-je.

Elle prit une profonde inspiration. Je compris qu’elle avait pleuré.

— Jack, j’ai besoin de votre aide.

Je repensai à *Tendres passions*[42]. Jack Nicholson est à l’aéroport, il affiche ce sourire qui n’appartient qu’à lui et dit qu’il est presque tiré d’affaire.

Je m’assis sur ma valise, le cœur battant à tout rompre et, pour la toute première fois, j’utilisai un mot tendre pour m’adresser à elle.

— Que se passe-t-il, ma jolie ?

— La biopsie, la tumeur est maligne.

Ce devait être à cause du soleil qui entrait par la fenêtre. Je m’essuyai les yeux, j’avais les joues mouillées.

[1] Le hurling est une sorte de hockey sur gazon opposant deux équipes de quinze joueurs qui, à l'aide de crosses (hurleys), tentent de projeter une balle entre des poteaux semblables à ceux du rugby. (Toutes les notes sont du traducteur.)

[2] Dans The Small Crane Street (la rue de la petite grue : il s'agit de l'oiseau, pas de l'outil de chantier) se trouve le Crane Bar, un des pubs les plus authentiques de Galway.

[3] Temple Bar : le cœur historique et culturel de Dublin.

[4] « Je n'ai jamais su ce qu'était la solitude. »

[5] « Crucifix dans la main d'un mort. »

[6] Brown's Doorway, ou The Browne Doorway, la porte donnant accès à la demeure de la famille Brown, ornait la place en hommage aux quatorze tribus qui gouvernèrent autrefois la ville.

[7] Écrivain de langue gaélique (1882-1928).

[8] En réalité, Lord Dunkellin, fils de Lord Clanricarde, dont la statue en bronze avait été érigée en 1873.

[9] Représente le récent développement économique de la République d'Irlande.

[10] Nageur américain qui remporta sept médailles d'or aux jeux Olympiques de Munich en 1972.

[11] La rivière Corrib.

[12] En français dans le texte

[13] Nom d'un gang dans le livre éponyme de Reed Farrel Coleman (2005).

[14] Philosophe, sociologue, essayiste anglais (1820-1903).

[15] Référence libre à l'Apocalypse.

[16] Littéralement : « Bleu (ecchymose) en forme de cœur. »

[17] Native de Galway (1884-1951), compagne puis épouse de James Joyce jusqu'à la mort de l'écrivain en 1941.

[18] The Knicks kick ass. Littéralement : « Les Knick (erbocker) s vous bottent le cul », référence à l'équipe de base-ball de New York.

[19] De hook, crochet, hameçon. En argot, une prostituée.

[20] Parti nationaliste radical fondé en 1905, partagé entre les courants politiques et la lutte armée.

[21] Rue de Londres ayant pour réputation d'abriter les cabinets des médecins les meilleurs et/ou les plus chers.

[22] But times, they are a-changing, quasi-citation de Bob Dylan.

[23] Mémoire supplémentaire sur l'assassinat considéré comme un des beaux-arts (1839), trad. Pierre Leyris, Gallimard, 1963.

[24] « Long Time Corning », chanson de Bruce Springsteen.

[25] *Four Kinds of Rain*, titre d'un roman (2006) de l'Américain Robert Ward.

[26] Inspiré de « *You could have been a contender* » dans la chanson de Marianne Faithfull, « *File It Under Fun From The Past* ».

[27] « *Dead Man Walking* », titre d'une chanson de Neil Young dans le film de Jim Jarmush, *Dead Man* ; titre également d'un film de Tim Robbins (1995), *La Dernière Marche*, adapté du livre homonyme (1993) de sœur Helen Prejean. Ces trois mots accompagnent les derniers pas du condamné à mort se rendant à son exécution.

[28] Journaliste et romancier d'obédience communiste (1904-1981).

[29] Celle qui, aux USA, oblige les policiers à informer un suspect des droits qui lui sont garantis par la loi.

[30] Prix littéraire le plus prestigieux des îles Britanniques et du Commonwealth.

[31] « *I know, it's only rock'n'roll, but I like it* », paroles d'une chanson des Rolling Stones (1974).

[32] Bagarreur des rues.

[33] Sur le modèle de la grande enseignes de jouets Toys « R » Us, avec le R retourné, « les jouets, c'est nous ».

[34] Allusion à une chanson du groupe irlandais : « *I still haven't found what I'm looking for* ».

[35] Texte poétique écrit en 1927 par Max Elirmann (1872-1945), avocat et homme de lettres américain.

[36] Titre d'un album de 2005, reprenant une chanson de Fiona Apple dans laquelle on pourrait le traduire par : « Pour l'enfer, je me passe très bien de toi. »

[37] Titre d'une série télévisée.

[38] Film de Stuart Rosenberg (1967).

[39] Éléments paramilitaires recrutés en Angleterre et envoyés en Irlande pour aider la Royal Irish Constabulary à réprimer la rébellion de 1919-1921. Ce nom venait de la couleur de leur uniforme.

[40] Deux cousins, auteur d'une série de meurtres en 1977-1978.

[41] Vin fabriqué par les moines bénédictins de l'abbaye de Buckfast, en Angleterre, qui titre 15° et dont le moût est importé de France.

[42] Film de James L. Brooks (1983).